~~X 2334~~
3

DES TROPES
OU
DES DIFERENS SENS
DANS LESQUELS
On peut prendre un même mot dans une même langue.

Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, & qui peut servir d'introduction à la Rhétorique & à la Logique.

Par M. DU MARSAIS.

A PARIS,

Chez la Veuve de JEAN-BATISTE BROCAS, rue Saint Jaques, au Chef Saint Jean.

MDCCXXX.

On vend chez le même Libraire l'EXPOSITION de la Méthode raisonée pour aprendre la Langue latine, & les Réponses aux objections. Le prix est de 24. sous, broché.

On vend aussi la Préface générale de la Grammaire, avec LES REFLEXIONS sur la méthode d'enseigner selon M. Rollin, dix sous.

AVERTISSEMENT.

JE ſuis perſuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile & la plus ſure pour commencer à aprendre le latin, c'eſt de ſe ſervir d'abord d'une interprétation interlineaire, où la conſtruction ſoit toute faite, & où les mots ſous-entendus ſoient ſuplées. J'espère doner bientot au public quelques unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens ſont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les obſervations grammaticales qui ſont néceſſaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'eſt dans cette vue que j'ai compoſé une Grammaire où j'ai raſſemblé ces obſervations.

Je diviſe la Grammaire en ſept parties, c'eſt-à-dire, que je penſe que

les obſervations que l'on peut faire ſur les mots, entant que ſignes de nos pensées, peuvent être réduites ſous ſept articles, qui ſont:

I. La conoiſſance de la propoſition & de la période, entant qu'elles ſont composées de mots, dont les terminaiſons & l'arangement leur font ſignifier ce qu'on a deſſein qu'ils ſignifient:

II. L'Orthographe:

III. La Proſodie, c'eſt-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots, & de la quantité des ſylabes:

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe: j'apèle ainſi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'eſt-à-dire, des nombres, des genres, des persones, des terminaiſons, elle contient ce qu'on apèle les Rudimens;

VI. La Syntaxe:

VII. Enfin la conoiſſance des diférens ſens dans lesquels un même mot eſt employé dans une même langue. La conoiſſance de ces diférens ſens eſt néceſſaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, entant que ſignes de nos pensées : ainſi j'ai cru qu'un traité ſur ce point apartenoit à la Grammaire ; & qu'il ne faloit pas atendre que les enfans euſſent paſſé ſept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur aprendre ce que c'eſt que le ſens propre & le ſens figuré, & ce qu'on entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune queſtion ſur les mots, qui ne puiſſe être réduite ſous quelqu'un de ces ſept articles. Tel eſt le plan que je me ſuis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces diférentes parties ſoient liées entre elles, de telle ſorte qu'en les réuniſſant toutes en-

ſemble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire*; cependant chacune en particulier ne ſupose néceſſairement que les conoiſſances qu'on a aquiſes par l'usage de la vie. Il n'y a guère que les préliminaires de la ſyntaxe qui doivent précéder néceſſairement la ſyntaxe; les autres parties peuvent aler aſſez indiférament l'une avant l'autre: ainſi cette partie de Grammaire que je done aujourd'hui, ne ſupoſant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier ſur les tropes & ſur les diférens ſens dans leſquels on peut prendre un mème mot.

Nous avons des traités particuliers ſur l'orthographe, ſur la proſodie, où quantité, ſur la ſyntaxe, &c: en voici un ſur les tropes.

On me dira peut-être que je m'arête ici quelquefois à des choſes trop

aiſées & trop comunes; mais les jeunes gens ne viènent point dans le monde avec la conoiſſance de ces choses aiſées & comunes ; ils ont beſoin de les aprendre, s'ils veulent paſſer à la conoiſſance de celles qui ſont plus dificiles & plus élevées.

D'autres, au contraire, trouveront que ce traité contient des réflexions qui ſont au deſſus de la portée des jeunes gens ; mais je les ſupie d'obſerver que j'adreſſe ma Grammaire aux Maitres. Je crois les maitres néceſſaires pour les raiſons que j'explique dans la préface générale de la Grammaire. Mon objet eſt que les maitres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent avoir beſoin, ſi ce n'eſt pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'eſt enſuite aux maitres à régler l'usage de ces réflexions & de ces exemples, ſelon les lumières, les ta-

lens & la portée de leurs disciples. C'eſt une réflexion que je prie le Lecteur de ne point perdre de vue, s'il veut entrer dans ma pensée.

Au reſte, je rapèle quelquefois dans ce traité certains points, en diſant que j'en ai parlé plus au long ou dans la ſyntaxe ou dans quelqu'autre partie de la Grammaire, on doit me pardoner de renvoyer ainſi à des ouvrages qui ne ſont point encore imprimés, parce qu'en ces ocaſions je ne dis rien qu'on ne puiſſe bien entendre ſans avoir recours aux endroits que je rapèle, j'ai cru que puisque les autres parties ſuivront celle-ci, il y auroit plus d'ordre & de liaiſon entre elles, à ſuposer pour quelque tems ce que j'espère qui arivera.

ERRATA.

JE ne crois pas qu'il y ait des fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne ſont pas bien conſidérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'écrire, je ne doute pas que chacun, ſelon ſon parti, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité ſur l'Orthographe? Si vous n'avez point fait de réflexions ſérieuſes ſur cette partie de la Grammaire, ſi vous n'avez qu'une orthographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arêter à la manière dont ce livre eſt ortographié, vous vous y acoutumerez inſenſiblement.

2. Etes-vous partiſan de l'anciène orthographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne ſe prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits ſans ces doubles lettres. Ainſi, quoique ſelon vos principes il faille avoir égard à l'étimologie en écrivant, ajoutez une *m* à *home*, quoiqu'on prononce *ho-me*, & que ce mot viène du latin *homo*. Ajoutez auſſi une *m* à *come*, quoiqu'il ſe prononce come *Rome*, & qu'il viène de l'italien *come*, ou de l'espagnol *como*, ou du latin *quómodo* : Enfin, mettez des lettres doubles à *perſone*, quoiqu'il viène de *perſona*; à *doner*, qui vient de *donáre*; à *honeur*, qui vient de *honor*; à *naturèle*, qui vient de *naturális*, &c.

On vous dira peut-être que les lettres ſont des ſignes, que tout ſigne doit ſignifier quelque choſe, qu'ainſi une lettre double qui ne marque ni l'éti-

mologie, ni la prononciation d'un mot eſt un ſigne qui ne ſignifie rien; n'importe: ajoutez-les toujours, ſatisfaites vos yeux, je ne veux rien qui vous bleſſe; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le ſens de mes paroles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des ſignes qui ſervent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me ſuis écarté de l'usage : mais je vous ſuplie d'obſerver, 1°. Que je n'ai aucune manière d'écrire qui me ſoit particulière, & qui ne ſoit autoriſée par l'exemple de pluſieurs auteurs de réputation.

2° Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs ſuit aujourd'hui la nouvèle orthographe, c'eſt-à-dire qu'on ne ſuit plus exactement l'anciène. *J'ai trouvé la nouvèle orthographe*, dit-il, (Gramm. Franç. pag. 388.) *dans plus des deux tiers des livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la ſuputation du P. Bufier le nombre des partiſans de la nouvèle orthographe *s'eſt beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poéſies d'Horace. Préface, page XVII.) Ainſi, mon cher Lecteur, je conviens que je m'éloigne de votre usage; mais ſelon le P. Bufier & le P. Sanadon, je me conforme à l'usage le plus ſuivi.

3. Etes vous partiſan de la nouvèle orthographe? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'anciène orthographe & celui de la nouvèle ſe ſubdiviſent en bien des branches, de quelque côté que vous ſoyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira & ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raiſons dans mon traité de l'orthographe.

DES TROPES
OU
DES DIFERENS SENS
Dans leſquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIERE PARTIE
Des Tropes en général.

ARTICLE PREMIER.
Idée générale des Figures.

AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général ; puiſque les Tropes ne ſont qu'une eſpéce de figures.

On dit comunément que *les figures ſont des maniéres de parler éloignées de celles qui ſont naturéles & ordinaires ; que ce ſont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en*

quelque choſe de la maniére comune & ſimple de parler: ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que les Figures ſont des maniéres de parler éloignées de celles qui ne ſont pas figurées, & qu'en un mot les Figures ſont des Figures, & ne ſont pas ce qui n'eſt pas Figures.

D'ailleurs, bien loin que les Figures ſoient des maniéres de parler éloignées de celles qui ſont naturéles & ordinaires, il n'y a rien de ſi naturel, de ſi ordinaire, & de ſi comun que les Figures dans le langage des homes. M. de Bretteville après avoir dit que *les Figures ne ſont autre choſe que de certains tours d'expreſſion & de penſée dont on ne ſe ſert point comunément*, ajoute » qu'il n'y a rien de ſi aiſé & de ſi » naturel. J'ai pris ſouvent plaiſir, dit-il, à en- » tendre des payſans s'entretenir avec des Fi- » gures de diſcours ſi variées, ſi vives, ſi éloi- » gnées du vulgaire, que j'avois honte d'a- » voir ſi long-tems étudié l'éloquence, voyant » en eux une certaine Rhétorique de nature » beaucoup plus perſuaſive, & plus éloquente » que toutes nos Rhétoriques artificiéles. «

Eloq. de la Chaire & du Barreau. L. III. ch. 1.

En éfet, je ſuis perſuadé qu'il ſe fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en pluſieurs jours d'aſſemblées académiques. Ainſi, bien loin que les Figures

s'éloignent du langage ordinaire des homes, ce ſeroient au contraire les façons de parler ſans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit poſſible de faire un diſcours où il n'y eut que des expreſſions non figurées. Ce ſont encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin, qui s'écartent *de la maniére comune & ſimple de parler*; come les parures afectées s'éloignent de la maniére de s'habiller, qui eſt en uſage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient perſécutés, & ils ſoufroient patienment les perſécutions: Qu'y a-t'il de plus naturel & de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette ſituation & de cette conduite des Apôtres? » On nous maudit, & nous » beniſſons: on nous perſécute, & nous ſou» frons la perſécution: on prononce des » blaſphémes contre nous, & nous répon» dons par des priéres. « Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la ſimplicité, de la naïveté, & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire; cependant elles contiénent une

* Maledícimur, & benedícimus: perſecutiónem pátimur, & ſuſtinémus: blaſphemámur, & obſecrámus. 1. *Cor.* c. 4. v. 12.

fort belle Figure qu'on apèle *antithèſe*, c'eſt-à-dire, opoſition : *maudire* eſt opoſé à *benir* : *perſécuter* à *ſoufrir* : *blaſphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adreſſer la parole à ceux à qui l'on parle, & de leur faire des reproches quand on n'eſt pas content de leur conduite. * *O Nation incrédule & méchante !* s'écrie Jeſus-Chriſt, *juſques à quand ſerai-je avec vous ! Juſques à quand aurai-je à vous ſoufrir !* C'eſt une Figure très-ſimple qu'on apèle *apoſtrophe*.

Oraiſ. funeb. de M. de Turène. *Exorde.*

M. Flêchier au comencement de ſon Oraiſon funèbre de M. de Turène, voulant doner une idée générale des exploits de ſon Héros, dit » conduites d'armées, ſiéges de pla» ces, priſes de villes, paſſages de riviéres, » ataques hardies, retraites honorables, cam» pemens bien ordonés, combats ſoutenus, » batailles gagnées, énemis vaincus par la » force, diſſipés par l'adreſſe, laſſés par une » ſage & noble patience : Où peut-on trou» ver tant & de ſi puiſſans éxemples, que » dans les actions d'un home, &c. «

Il me ſemble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le

* O generátio incrédula & pervérſa, Quo uſque ero vobíſcum ! Quo uſque pátiar vos ! *Matt.* c. 17. *v.* 16.

plus ſimple ; c'eſt là cépendant une Figure qu'on apèle *congeries*, amas, aſſemblage. M. Flêchier la termine en cet éxemple, par une autre Figure qu'on apèle *interrogation*, qui eſt encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andriène de Térence, Simon ſe croyant trompé par ſon fils, lui dit, *Quid ais, omnium* ... Que dis-tu le plus .... vous voyez que la propoſition n'eſt point entiére, mais le ſens fait voir que ce pére vouloit dire à ſon fils, *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes ?* Ces façons de parler dans leſquelles il eſt évident qu'il faut ſupléer des mots, pour achever d'exprimer une penſée que la vivacité de la paſſion ſe contente de faire entendre, ſont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *Ellipſe*, c'eſt-à-dire, *omiſſion*. *Andr. act. V. Sc. 3. v. 1.*

Il y a, à la vérité, quelques figures qui ne ſont uſitées que dans le ſtile ſublime : telle eſt la *Proſopopée*, qui conſiſte à faire parler un mort, une perſone abſente, ou même les choſes inanimées. » Ce tombeau s'ouvriroit, ces » oſſemens ſe rejoindroient pour me dire : » Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne » mentis jamais pour perſone ? Laiſſes-moi Oraiſ. funebre de M. de Montauſier.

» repoſer dans le ſein de la vérité, & ne viens » pas troubler ma paix, par la flaterie que » j'ai haïe. « C'eſt ainſi que M. Flêchier prévient ſes auditeurs, & les aſſure, par cette proſopopée, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montauſier.

Hors un petit nombre de figures ſemblables, reſervées pour le ſtile élevé, les autres ſe trouvent tous les jours dans le ſtile le plus ſimple, & dans le langage le plus comun.

Qu'eſt-ce donc que les figures ? Ce mot ſe prend ici dans un ſens métaphorique. *Figure* dans le ſens propre, c'eſt la forme extérieure d'un corps. Tous les corps ſont étendus, mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure & leur forme particuliére, qui fait que chaque corps paroit à nos yeux diférent d'un autre corps : il en eſt de même des expreſſions figurées, elles font d'abord conoitre ce qu'on penſe ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phraſes & à tous les aſſemblages de mots, & qui conſiſte à ſignifier quelque choſe, en vertu de la conſtruction grammaticale ; mais de plus les expreſſions figurées ont encore une modification particu-

liére qui leur eſt propre, & c'eſt en vertu de cette modification particuliére, que l'on fait une eſpéce à part de chaque ſorte de figure.

L'antithèſe, par exemple, eſt diſtinguée des autres maniéres de parler, en ce que dans cet aſſemblage de mots qui forment l'antithèſe, les mots ſont opoſés les uns aux autres ; ainſi quand on rencontre des exemples de ces ſortes d'opoſitions de mots, on les raporte à l'antithèſe.

L'apoſtrophe eſt diférente des autres figures, parce que ce n'eſt que dans l'apoſtrophe qu'on adreſſe tout d'un coup la parole à quelque perſone préſente, ou abſente, &c.

Ce n'eſt que dans la Proſopopée que l'on fait parler les morts, les abſens, ou les êtres inanimés : il en eſt de même des autres figures, elles ont chacune leur caractére particulier, qui les diſtingue des autres aſſemblages de mots, qui ſont un ſens dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des obſervations ſur les diférentes maniéres de parler, ils ont fait des claſſes particuliéres de ces diférentes maniéres, afin de mettre plus d'ordre & d'arangement dans leurs réfléxions. Les maniéres de parler dans

leſquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoitre ce qu'on penſe, ſont apelées ſimplement *phraſes*, *expreſſions*, *périodes*; mais celles qui expriment non ſeulement des penſées, mais encore des penſées énoncées d'une maniére particuliére qui leur done un caractére propre, celles-là, dis-je, ſont apelées *figures*, parce qu'elles paroiſſent, pour ainſi dire, ſous une forme particuliére, & avec ce caractére propre qui les diſtingue les unes des autres, & de tout ce qui n'eſt que phraſe ou expreſſion.

Caract. Des ouvrag. de l'eſprit.

M. de la Bruyére dit » qu'il y a de certaines » choſes dont la médiocrité eſt inſuportable: » la poéſie, la muſique, la peinture, & le » diſcours public. « Il n'y a point là de figure; c'eſt-à-dire, que toute cette phraſe ne fait autre choſe qu'exprimer la penſée de M. de la Bruyére, ſans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractére particulier: Mais quand il ajoute, » Quel ſuplice que d'entendre déclamer pom- » peuſement un froid diſcours, ou prononcer de médiocres vers avec emphaſe! « C'eſt la même penſée; mais de plus elle eſt exprimée ſous la forme particuliére de la ſurpriſe de l'admiration, c'eſt une figure.

Imaginez-vous pour un moment une mul-

titude de ſoldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les diſtingue, & qui fait conoitre de quel régiment ils ſont : les uns ſont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, &c. Il en eſt de même des aſſemblages de mots qui compoſent le diſcours ; un lecteur inſtruit raporte un tel mot, une telle phraſe à une telle eſpéce de figure, ſelon qu'il y reconoit la forme, le ſigne, le caractére de cette figure ; les phraſes & les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particuliére, ſont come les ſoldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment : elles n'ont d'autres modifications que celles qui ſont néceſſaires pour faire conoitre ce qu'on penſe.

Il ne faut point s'étoner ſi les figures, quand elles ſont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grace au diſcours ; car outre la propriété d'exprimer les penſées, come tous les autres aſſemblages de mots, elles ont encore, ſi j'oſe parler ainſi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particuliére, qui ſert à réveiller l'atention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embéliſſent le diſcours, & qu'elles ſoient, pour ainſi dire, le langage de l'imagination & des paſſions ; il ne faut pas croire que le diſcours ne tire ſes beautés que des figures. Nous avons pluſieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté conſiſte dans la penſée exprimée ſans figure : Le pére des trois Horaces ne ſachant point encore le motif de la fuite de ſon fils, aprend avec douleur qu'il n'a pas réſiſté aux trois Curiaces :

* Corneille. Horaces. *Act. III. ſc. 3.*

* *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* lui dit Julie, *Qu'il mourut*, répond le pére.

** Id. Nicomede. *Act. IV. ſc. 3.*

** Dans une autre tragédie de Corneille, Pruſias dit qu'en une ocaſion dont il s'agit, il veut ſe conduire en *pére*, en *mari*. Ne ſoyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicoméde :

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMEDE

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de ſublime dans ce ſeul mot : voici un exemple plus ſimple.

Envain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le tems de nos vies,
A ſouffrir des mépris, à ployer les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien; ils ſont ce que nous ſomes,
Véritablement homes,
Et meurent come nous.

Malherbe. *L. 1. Paraphr. du Pſ. CXLV.*

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés ſans figure, & dont la penſée ſeule fait le prix. Ainſi, quand on dit que les figures embéliſſent le diſcours, on veut dire ſeulement, que dans les ocaſions où les figures ne ſeroient point déplacées, le même fonds de penſée ſera exprimé d'une maniére ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le ſecours des figures, que ſi on l'exprimoit ſans figure.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures: LES FIGURES ſont des maniéres de parler diſtinguées des autres par une modification particuliére, qui fait qu'on les réduit chacune à une eſpéce à part, & qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les maniéres de parler, qui expriment le même fonds de penſée, ſans avoir d'autre modification particuliére.

ARTICLE II.

Division des Figures.

Σχῆμα, ατος, forme, habit, attitude.

ON divise les figures en figures de pensées, *figuræ sententiárum*, *Schémata*; & en figures de mots, *figuræ verbórum*. Il y a cette différence, dit Ciceron, * entre les figures de pensées & les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que dans la maniére particuliére de penser ou de sentir, ensorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on viène à changer les mots qui l'expriment: De quelque maniére que M. Flêchier eût fait parler M. de Montausier dans la prosopopée que j'ai raportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée: Au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles*; c'est une figure de mots dont

* Inter conformatiónem verbórum & Sententiárum hoc interest, quòd verbórum tóllitur, si verba mutáris, sententiárum pérmanet, quibuscúmque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 201. aliter LII.*

nous parlerons dans la ſuite ; *voiles* eſt là pour *vaiſſeaux* : que ſi je ſubſtitue le mot de *vaiſſeaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma penſée ; mais il n'y a plus de figure.

ARTICLE III.

Diviſion des figures de mots.

IL y a quatre diférentes ſortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction* : elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les ſylabes des mots ; telle eſt, par exemple, la ſyncope, c'eſt le retranchement d'une lettre ou d'une ſylabe au milieu d'un mot, *ſcuta virûm* pour *virórum*, &c.

2°. Celles qui regardent uniquement la conſtruction ; par exemple : lorſqu'Horace parlant de Cléopatre, dit *monſtrum, quæ* . . . nous diſons en françois *la plupart des homes diſent*, & non pas *dit* : On fait alors la conſtruction ſelon le ſens. Cette figure s'apèle *ſyllepſe*. J'ai traité ailleurs de ces ſortes de figures, ainſi je n'en parlerai point ici. L. 1. Od. 37. v. 21.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans leſquelles les mots conſervent leur ſignifica-

tion propre, telle eſt la répétition, &c. C'eſt aux Rhéteurs à parler de ces ſortes de figures, auſſi bien que des figures de penſées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne conſiſte point dans le changement de ſignification des mots, ainſi elles ne ſont point de mon ſujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes*, les mots prènent par ces figures des ſignifications diférentes de leur ſignification propre. Ce ſont là les figures dont j'entreprens de parler dans cette partie de la Grammaire.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

LEs Tropes ſont des figures par leſquelles on fait prendre à un mot une ſignification, qui n'eſt pas préciſément la ſignification propre de ce mot : ainſi pour entendre ce que c'eſt qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'eſt que la ſignification propre d'un mot ; nous l'expliquerons bien-tôt.

τροπῆ τρέπω, Ces figures ſont apelées *tropes* du grec *tropé converſio*, dont la racine eſt *trepo*, verto, *je tour-*

re. Elles ſont ainſi apelées, parce que quand on prend un mot dans le ſens figuré, on le tourne, pour ainſi dire, afin de lui faire ſignifier ce qu'il ne ſignifie point dans le ſens propre : *voiles* dans le ſens propre ne ſignifie point *vaiſſeaux*, les voiles ne ſont qu'une partie du vaiſſeau : cependant *voiles* ſe dit quelquefois pour *vaiſſeaux*, come nous l'avons déja remarqué.

Les tropes ſont des figures, puiſque ce ſont des maniéres de parler, qui, outre la propriété de faire conoitre ce qu'on penſe, ſont encore diſtinguées par quelque diférence particuliére, qui fait qu'on les raporte chacune à une eſpéce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou diférence générale qui les rend tropes, & qui les diſtingue des autres figures : elle conſiſte en ce qu'un mot eſt pris dans une ſignification qui n'eſt pas préciſément ſa ſignification propre : mais de plus chaque trope difére d'un autre trope, & cette diférence particuliére conſiſte dans la maniére dont un mot s'écarte de ſa ſignification propre ; par exemple : *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortèle mémoire, lorſque ſon petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philipe V. fut

apelé à la Courone d'Eſpagne. Louis XIV: vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou anéanties ? nulement : perſone n'entendit cette expreſſion à la lettre, & dans le ſens propre: elle avoit un ſens figuré. Boileau faiſant alluſion, à ce qu'en 1664. le Roi envoya au ſecours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majeſté établit la compagnie des Indes, dit :

Diſcours au Roi.

Quand je vois ta ſageſſe .....
Rendre à l'*Aigle* éperdu ſa premiere vigueur
La France ſous tes loix maitriſer la Fortune
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre *Neptune*...

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne ſe prènent point là dans le ſens propre. Telle eſt la modification ou diférence générale, qui fait que ces façons de parler ſont des tropes.

Mais quelle eſpéce particuliére de trope ? cela dépend de la maniére dont un mot s'écarte de ſa ſignification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le ſens propre ſont de hautes montagnes qui ſéparent la France & l'Eſpagne : *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'eſt-à-dire, plus de ſéparation, plus de diviſion, plus de guerre : il n'y aura à l'avenir qu'une

qu'une bone intelligence entre la France & l'Eſpagne : c'eſt une métonymie du ſigne, ou une métalepſe : les Pyrénées ne ſeront plus un ſigne de ſéparation.

L'Aigle eſt le ſymbole de l'Empire ; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ſes armoiries : ainſi, dans l'exemple que je viens de raporter, *l'aigle* ſignifie l'Allemagne. C'eſt le ſigne pour la choſe ſignifiée : c'eſt une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il eſt pris dans le même exemple pour l'Ocean, pour la mer des Indes orientales & occidentales : c'eſt encore une métonymie. Nous remarquerons dans la ſuite ces diférences particuliéres qui font les diférentes eſpéces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de maniéres diférentes, par leſquelles on done à un mot une ſignification qui n'eſt pas préciſément la ſignification propre de ce mot : *Aveugle* dans le ſens propre, ſignifie une perſone qui eſt privée de l'uſage de la vue : ſi je me ſers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jeſus-Chriſt a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'eſt plus dans le ſens propre, il eſt dans un ſens que les Philoſophes apèlent *ſens diviſé* ;

Matt. ch. XI. v. 5.

ce ſens diviſé eſt un trope, puiſqu'alors *aveugles* ſignifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le ſont. Ainſi outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile ni étranger à mon ſujet, d'expliquer encore ici les autres ſens dans leſquels un même mot peut être pris dans le diſcours.

ARTICLE V.

Le traité des Tropes eſt du reſſort de la Grammaire. On doit conoitre les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des conoiſſances exactes dans l'art de parler & d'écrire.

AU reſte ce traité me paroit être une partie eſſentiele de la Grammaire, puiſqu'il eſt du reſſort de la Grammaire de faire entendre la véritable ſignification des mots, & en quel ſens ils ſont employés dans le diſcours.

Il n'eſt pas poſſible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, ſans avoir recours aux conoiſſances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des començans, auſſi-bien que les autres livres, ſont pleins de mots pris dans des ſens détournés

& éloignés de la premiére ſignification de ces mots ; par exemple :

Tityre, tu pátulæ, récubans ſub tégmine fagi, Virg. Ecl.
Sylvéſtrem, ténui, muſam meditáris, avénâ. 1. v. 1.

Vous méditez une Muſe, c'eſt-à-dire, *une chanſon, vous vous exercez à chanter.* Les Muſes étoient regardées dans le Paganiſme come les Déeſſes qui inſpiroient les Poétes & les Muſiciens, ainſi *Muſe* ſe prend ici pour la chanſon même, c'eſt la cauſe pour l'éfet, c'eſt une métonymie particuliére, qui étoit en uſage en latin ; nous l'expliquerons dans la ſuite.

Avéna dans le ſens propre, veut dire de *l'aveine*, mais parce que les Bergers ſe ſervirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une ſorte de flute, come font encore les enfans à la campagne ; delà par extenſion on a apelé *avéna* un chalumeau, une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces ſortes de figures dans le Nouveau Teſtament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phédre, en un mot, dans les livres mêmes qui ſont écrits le plus ſimplement, & par leſquels on comence : ainſi je demeure toujours con-

vaincu que cette partie n'eſt point étrangére à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une conoiſſance détaillée des tropes.

Réponſe à une objection.

Je conviens, ſi l'on veut, qu'on peut bien parlet ſans jamais avoir aprís les noms particuliers de ces figures. Combien de perſones ſe ſervent d'expreſſions métaphoriques, ſans ſavoir préciſément ce que c'eſt que métaphore ? C'eſt ainſi qu'il y avoit plus de quarante ans que le Bourgeois-Gentilhome *diſoit de la Proſe, ſans qu'il en ſut rien.* Ces conoiſſances ne ſont d'aucun uſage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maiſon*, come dit Mᵉ. Jourdain, mais elles ſont utiles & néceſſaires à ceux qui ont beſoin de ſavoir l'art de parler & d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on ſe forme des mots ; elles ſervent à démêler le vrai ſens des paroles, à rendre raiſon du diſcours, & donent de la préciſion & de la juſteſſe.

Moliére bourg. gentilh. act. II. ſc. 4.

Ibid. act. III. ſc. 3.

Les Sciences & les Arts ne ſont que des obſervations ſur la pratique : l'uſage & la pratique ont précédé toutes les ſciences & tous les arts ; mais les ſciences & les arts ont enſuite perfectioné la pratique. Si Moliére n'avoit pas étudié lui-même les obſervations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ſes piéces n'auroient

été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois : mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ſes talens ont été perfectionés par les obſervations, & c'eſt l'art même qui lui a apris à ſaiſir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des perſones qui chantent agréablement, ſans conoitre les notes, les clés, ni les règles de la Muſique, elles ont chanté pendant bien des années des *ſol* & des *fa*, ſans le ſavoir; faut-il pour cela qu'elles rejettent les ſecours qu'elles peuvent tirer de la Muſique, pour perfectioner leur talent.

Nos péres ont vêcu ſans conoitre la circulation du ſang; faut-il négliger la conoiſſance de l'Anatomie? & ne faut-il plus étudier la Phyſique, parce qu'on a reſpiré pendant pluſieurs ſiécles ſans ſavoir que l'air eut de la peſanteur & de l'élaſticité? Tout a ſon tems & ſes uſages, & Molière nous déclare dans ſes préfaces, qu'il ne ſe moque que des abus & du ridicule.

ARTICLE VI.

Sens Propre, Sens Figuré.

AVant que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il eſt néceſſaire de bien comprendre la diférence qu'il y a entre le ſens propre & le ſens figuré.

Un mot eſt employé dans le diſcours, ou dans le ſens propre, ou en général dans un ſens figuré, quel que puiſſe être le nom que les Rhéteurs donent enſuite à ce ſens figuré.

Le ſens propre d'un mot, c'eſt la première ſignification du mot : Un mot eſt pris dans le ſens propre, lorsqu'il ſignifie ce pourquoi il a été premiérement établi ; par exemple : *Le feu brûle, la lumière nous éclaire*, tous ces mots-là ſont dans le ſens propre.

Mais, quand un mot eſt pris dans un autre ſens, il paroit alors, pour ainſi dire, ſous une forme empruntée, ſous une figure qui n'eſt pas ſa figure naturèle, c'eſt-à-dire, celle qu'il a eue d'abord ; alors on dit que ce mot eſt au figuré ; par exemple : *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'eſprit, la clarté d'un diſcours.*

Maſque dans le ſens propre, ſignifie une ſorte de couverture de toile cirée ou de quelque

autre matiére, qu'on ſe met ſur le viſage pour ſe déguiſer ou pour ſe garantir des injures de l'air. Ce n'eſt point dans ce ſens propre que Malherbe prenoit le mot de *maſque*, lorſqu'il diſoit qu'à la Cour il y avoit plus de maſques que de viſages : *maſques* eſt là dans un ſens figuré, & ſe prend pour *perſones diſſimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables ſentimens, qui ſe démontent, pour ainſi dire, le viſage, & prènent des mines propres à marquer une ſituation d'eſprit & de cœur toute autre que celle où ils ſont éfectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d'abord établi pour ſignifier le ſon qui ſort de la bouche des animaux, & ſurtout de la bouche des homes : On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aiguë, flexible, grêle, caſſée, &c. En toutes ces ocaſions *voix* eſt pris dans le ſens propre, c'eſt-à-dire, dans le ſens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le menſonge ne ſauroit étouſer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* eſt au figuré, il ſe prend pour *inſpiration intérieure*, *remords*, &c. On dit auſſi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'eſt-à-dire, tant qu'il obéit à ſes comandemens,

il en fut aſſiſté. Les brebis entendent la voix du paſteur, on ne veut pas dire ſeulement qu'elles reconoiſſent ſa voix & la diſtinguent de la voix d'un autre home, ce qui ſeroit le ſens propre; on veut marquer principalement qu'elles lui obéiſſent, ce qui eſt le ſens figuré. *La voix du ſang*, *la voix de la nature*, c'eſt-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous reſſentons à l'occaſion de quelque accident arivé à un parent, &c. *La voix du peuple eſt la voix de Dieu*, c'eſt-à-dire, que le ſentiment du peuple, dans les matiéres qui ſont de ſon reſſort, eſt le véritable ſentiment.

C'eſt par la voix qu'on dit ſon avis dans les délibérations, dans les élections, dans les aſſemblées où il s'agit de juger; enſuite, par extenſion, on a apelé *voix*, le ſentiment d'un particulier, d'un Juge; ainſi en ce ſens, *voix* ſignifie *avis*, *opinion*, *ſufrage*: *il a eu toutes les voix*, c'eſt-à-dire, tous les ſufrages; *briguer les voix*, *la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux*, s'il étoit poſſible, *peſer les voix que de les compter*, c'eſt-à-dire, qu'il vaudroit mieux ſuivre l'avis de ceux qui ſont les plus ſavans & les plus ſenſés, que de ſe laiſſer entrainer au ſentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix ſignifie auſſi dans un ſens étendu, *gémiſſe-*

ment, prière. Dieu a écouté la voix de ſon peuple, &c.

Tous ces diférens ſens du mot *voix*, qui ne ſont pas préciſément le premier ſens, qui ſeul eſt le ſens propre, ſont autant de ſens figurés.

ARTICLE VII.

Réfléxions générales ſur le Sens Figuré.

I.

Origine du Sens Figuré.

LA liaiſon qu'il y a entre les idées acceſſoires, je veux dire, entre les idées qui ont raport les unes aux autres, eſt la ſource & le principe des divers ſens figurés que l'on done aux mots. Les objets qui font ſur nous des impreſſions, ſont toujours acompagnés de diférentes circonſtances qui nous frapent, & par leſquelles nous déſignons ſouvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'acompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le ſouvenir. Le nom propre de l'idée acceſſoire eſt ſouvent plus préſent à l'imagination que le nom de l'idée principale, & ſouvent auſſi ces idées acceſſoires, déſignant les objets avec plus de circonſtances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-

là le ſigne pour la choſe ſignifiée, la cauſe pour l'éfet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conſéquent, & les autres ſortes de tropes dont je parlerai dans la ſuite. Come l'une de ces idées ne ſauroit être réveillée ſans exciter l'autre, il arive que l'expreſſion figurée eſt auſſi facilement entendue que ſi l'on ſe ſervoit du mot propre ; elle eſt même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle eſt employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image ; elle atache ou amuſe l'imagination & done aiſément à deviner à l'eſprit.

II.

Uſages ou éfets des Tropes.

1. Un des plus fréquens uſages des tropes c'eſt de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée acceſſoire : c'eſt ainſi qu'on dit cent voiles pour cent vaiſſeaux ; cent feux pour cent maiſons ; il aime la bouteille, c'eſt-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le ſtile pour la maniére d'écrire, &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expreſſions. Quand nous ſomes vivement frapés de quelque penſée, nous nous exprimons naturellement avec ſimplicité ; l'objet qui nous ocu-

pe ſe préſente à nous, avec les idées acceſſoires qui l'acompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frapent, ainſi nous avons naturèlement recours aux tropes, d'où il arrive que nous feſons mieux ſentir aux autres ce que nous ſentons nous-mêmes : delà vièrent ces façons de parler, *il eſt enflamé de colère, il eſt tombé dans une erreur groſſière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaiſir*, &c.

3. Les Tropes ornent le diſcours. Mr. Fléchier voulant parler de l'inſtruction qui diſpoſa Mr le Duc de Montauſier à faire abjuration de l'héréſie, au lieu de dire ſimplement qu'il ſe fit inſtruire, que les miniſtres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'héréſie, s'exprime en ces termes : » Tombez » tombez, voiles importuns qui lui couvrez la » vérité de nos miſtéres : & vous, Prêtres de » Jéſus-Chriſt, prenez le glaive de la parole, » & coupez ſagement juſqu'aux racines de » l'erreur, que la naiſſance & l'éducation » avoient fait croitre dans ſon ame. Mais par » combien de liens étoit-il retenu ?

Outre l'Apoſtrophe, figure de penſée, qui ſe trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement ; *Tombez, voiles, couvrez,*

prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, lieus, retenu : toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement ocupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble: les idées comunes ausquelles nous somes acoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise, qui élève l'ame : en ces ocasions on a recours aux idées acessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées comunes : *Tous les homes meurent également* ; voilà une pensée comune : Horace a dit :

Liv. 1. od. 4. Pallida mors, æquo pulsat pede páuperum tabérnas
Regúmque turres.

On fait la périphrase simple & naturèle que Malherbe a faite de ces vers.

Malherb. l. VI.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier
La cruèle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

***

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'eſt un Phénicien, qui a inventé les caractéres de l'écriture, ce qui ſeroit une expreſſion trop ſimple pour la Poéſie, Brébeuf a dit :

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux — Pharſale, Lib. III.
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées,
Doner de la couleur & du corps aux penſées. *

5. Les tropes ſont d'un grand uſage pour déguiſer des idées dures, deſagréables, triſtes, ou contraires à la modeſtie ; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémiſme & dans celui de la périphraſe.

6. Enfin les tropes enrichiſſent une langue en multipliant l'uſage d'un même mot, ils donent à un mot une ſignification nouvèle, ſoit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auſquels ſouvent il ne ſe peut joindre dans le ſens propre, ſoit parce qu'on s'en ſert par extenſion & par reſſemblance, pour ſupléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient *d'abord été inventés* — Maniere d'enſeigner

* Phœnices primi, famæ ſi créditur, auſi
Manſuram, rudibus, vocem ſignáre figúris. *Lucan. Lib.* III. v. 220.

& d'étudier les belles lettres, par M^r. Rollin. tom. 11. p. 246. & Cicer. de Oratore, 155. aliter xxxviii. Voss. inst. orat. L. iv. c. vi. n. 14.

que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, & qu'ils aient *contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peuprès que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embélir & à l'orner.* Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de part dans le langage & dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un home qui marche avec trop de lenteur, qu'*il va plus lentement qu'une tortue*, d'un autre, *qu'il va plus vite que le vent*, d'un passioné, qu'*il se laisse emporter au torrent de ses passions*, &c. C'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en somes ocupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour métre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les homes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas

des termes propres pour exprimer ces idées, ni ſi l'expreſſion figurée ſeroit plus agréable que l'expreſſion propre, ils ont ſuivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inſpiroit le deſir de faire ſentir vivement aux autres ce qu'ils ſentoient eux mêmes vivement. Les Rhéteurs ont enſuite remarqué que telle expreſſion étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs obſervations ſur le langage des homes.

Je prendrai la liberté à ce ſujet, de m'arêter un moment ſur une remarque de peu d'importance: c'eſt que pour faire voir que l'on *ſubſtitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent*, ce qui eſt très véritable, Ciceron, Quintilien & Mr. Rollin, qui penſe & qui parle come ces grands homes, diſent que c'eſt *par emprunt & par métaphore qu'on a apelé* gemma *le bourgeon de la vigne: parce*, diſent-ils, *qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer.* Mais ſi nous en croyons les Etymologiſtes, *gemma* eſt le mot propre pour ſignifier le bourgeon de la vigne, & ç'a été enſuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles & aux pierres précieuſes. En éfet, c'eſt toujours le plus comun & le plus conu

Mr. Rollin, Tome 11. P. 246.

qui eſt le propre, & qui ſe prête enſuite au ſens figuré. Les laboureurs du pays latin conoiſſoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuſes: mais come on dona enſuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuſes, & qu'aparemment Cicéron, Quintilien & Mr. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus conu étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoiſſoient moins.

Verbi tranſlátio inſtitúta eſt inópiæ cauſâ, frequentáta delectatiónis. Nam *gemmáre vites*, *luxúriem eſſe in herbis*, *latas ſëgetes*, étiam rúſtici dicunt. *Cic.* de Orator *L.* III. n. 155. aliter XXXVIII.

Neceſſitáte rúſtici dicunt gemmam in vítibus. Quid enim dícerent aliud? *Quintil.* inſtit. orat. *lib.* VIII. *cap.* 6. Metaph.

Gemma eſt id quod in arbóribus tuméſcit cum párere incípiunt à *gero*, id eſt, gigno; hinc Margaríta & deinceps omnis lapis pretióſus dícitur *gemma* .... quod habet quoque Peróttus cujus hæc ſunt verba, » lapíllos gemmas vocavêre à ſimilitúdine gemmárum quas in vítibus ſive arbóribus cérnimus, gemmæ enim própriè ſunt púpuli quos primo vites emíttunt: & gemmáre vites dicúntur, dum gemmas emíttunt. « *Martinii Lexicon*, voce *gemma*.

Gemma óculus vitis próprie. 2. gemma deinde generále nomen eſt lápidum pretioſórum. *Raf. Fabri Theſaur. v. gemma.*

Ce

III.

Ce qu'on doit obſerver, & ce qu'on doit éviter dans l'uſage des Tropes, & pourquoi ils plaiſent.

Les Tropes qui ne produiſent pas les éfets que je viens de remarquer, ſont défectueux. Ils doivent ſurtout être clairs, faciles, ſe préſenter naturèlement & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre que l'afectation & le défaut de convenance. Moliére dans ſes Précieuſes, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expreſſions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on diſe ſimplement à un laquais, *donez des ſiéges*, ſans aler chercher le détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la converſation.* De plus, les idées acceſſoires ne jouent point, ſi j'oſe parler ainſi, dans le langage des Précieuſes de Moliére, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un home ſenſé: *Le conſeiller des graces*, pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embraſſer*, pour dire aſſéyez-vous. Les Prec. Rid. Sc. IX. ibid. Sc. VI. ibid. Sc. IX.

Toutes ces expreſſions tirées de loin & hors

de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la maniére de penser, de ceux qui ont l'esprit droit & juste, & qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroit brillante & qui leur a couté, & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturèlement à l'esprit; qu'ils sont tirés du sujet; que les idées accessoires les font naitre; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aler chercher dans la vue de plaire.

Maniére d'enseigner. Tome II. p. 147.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures *plaisent extrémement, par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aler au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturèles, qui sont sous la main*, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par

Mr. Rollin, je crois plutot que les expreſſions figurées donent de la grace au diſcours, parceque, come ces deux grands homes le remarquent, *elles donent du corps, pour ainſi dire, aux choſes les plus ſpirituelles, & les font preſque toucher au doit & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination*; en un mot, par les idées ſenſibles & acceſſoires. ibid. p. 248.

IV.

Suite des Réflexions generales ſur le Sens figuré.

I. Il n'y a peut-être point de mot qui ne ſe prène en quelque ſens figuré, c'eſt-à-dire, éloigné de ſa ſignification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui revièrent ſouvent dans le diſcours, ſont ceux qui ſont pris le plus fréquemment dans un ſens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces ſortes de ſens: tels ſont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, &c.

II. Un mot ne conſerve pas dans la traduction tous les ſens figurés qu'il a dans la langue originale: chaque langue a des expreſſions figurées qui lui ſont particulières, ſoit parce que ces expreſſions ſont tirées de certains uſages établis dans un pays & inconus dans un autre; ſoit par quelque autre raiſon pu-

rement arbitraire. Les diférens ſens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne ſont pas tous en uſage en latin, on ne dit point *vox* pour ſufrage. Nous diſons *porter envie*, ce qui ne ſeroit pas entendu en latin par *ferre invidiam* : au contraire, *morem gérere alicui* eſt une façon de parler latine, qui ne ſeroit pas entendue en françois, ſi on ſe contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduiſit, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on ſe conforme à ſon gout, à ſa maniére de vivre, être complaiſant, lui obéir. Il en eſt de même de *vicem gérere*, *verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la verſion interlineaire aprendra.

Ainſi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expreſſion figurée, le traducteur trouve ſouvent que ſa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expreſſion figurée de ſa propre langue, qui réponde, s'il eſt poſſible, à celle de ſon auteur.

Le but de ces ſortes de traductions n'eſt que de faire entendre la penſée d'un auteur; ainſi on doit alors s'atacher à la penſée & non à la

lettre, & parler come l'auteur lui même auroit parlé, ſi la langue dans laquelle on le traduit avoit été ſa langue naturèle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire litéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

V.

Obſervation ſur les Dictionaires Latins-François.

Nos Dictionaires n'ont point aſſés remarqué ces diférences; je veux dire, les divers ſens que l'on done par figure à un même mot dans une même langue; & les diférentes ſignifications que celui qui traduit eſt obligé de doner à un même mot ou à une même expreſſion, pour faire entendre la penſée de ſon auteur. Ce ſont deux idées fort diférentes que nos Dictionaires confondent; ce qui les rend moins utiles & ſouvent nuiſibles aux començans. Je vais faire entendre ma penſée par cet exemple.

Porter, ſe rend en latin dans le ſens propre par *ferre*: mais quand nous diſons *porter envie*, *porter la parole*, *ſe porter bien ou mal*, &c, on ne ſe ſert plus de *ferre* pour rendre ces façons de

parler en latin : la langue latine a ſes expreſſions particuliéres pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne ſont plus alors dans l'imagination de celui qui parle latin : Ainſi, quand on conſidère *porter* tout ſeul & ſéparé des autres mots qui lui donent un ſens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les Dictionaires françois-latins, ſi l'on diſoit d'abord ſimplement que *porter* ſe rend en latin par *ferre*, *invidére*, *álloqui*, *valére*, &c.

Pourquoi donc tombe-t'on dans la même faute dans les Dictionaires latins-françois, quand il s'agit de traduire un mot latin? Pourquoi joint-on à la ſignification propre d'un mot, quelqu'autre ſignification figurée qu'il n'a jamais tout ſeul en latin? La figure n'eſt que dans notre tour françois, parce que nous nous ſervons d'une autre image, & par conſéquent de mots tout diférens; par exemple: * *Mittere* ſignifie, dit-on, envoyer, retenir, arêter, écrire, n'eſt-ce pas come ſi l'on diſoit dans le Dictionaire françois-latin, que *porter* ſe rend en latin par *ferre*, *invidére*, *álloqui*, *valére*? Jamais *mittere* n'a eu la ſignification de *retenir*, *d'arêter*, *d'écrire* dans l'imagination d'un home qui parloit latin. Quand Térence a dit : ** *lácrymas mitte*, & * *miſſam iram fáciet* ;

* Voyez le dictionaire latin-françois, imprimé ſous le nom du R. P. Tachart, en 1727. & quelquesautres Dictionaires nouveaux.

** Adelp. Act. 3. ſc. 2. v. 37.

* Hec. Act. 5. ſc. 2. v. 14.

mittere avoit toujours dans son esprit la signification *d'envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoye tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions nous disons plutot, *retenez vos larmes, retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'atacher à traduire litéralement ; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des Dictionaires, on doit traduire litéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement c'est tout confondre ; les Dictionaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arêter, retenir* ; car enfin les Latins crioient *aquas, aquas*, * c'est-à-dire, *afferte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, & nous crions alors *au feu*, c'est-à-dire,

*Térrita vicínas, Téia clamat aquâ. Prop. L. 4. El. 9. v. 32. *ad extinguéndum incéndium*, inquit Beroaldus. ibid.

accourez au feu pour aider à l'éteindre. Ainſi quand il s'agit d'aprendre la langue d'un auteur, il faut d'abord doner à un mot ſa ſignification propre, c'eſt-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en eſt ſervi, & enſuite on le traduit, ſi l'on veut, ſelon la traduction des penſées, c'eſt-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de penſée, ſelon l'uſage d'une autre langue.

Mittere ne ſignifie donc point en latin *retenir*, non plus que *péllere*, qui veut dire *chaſſer*. Si Térence a dit *lácrymas mitte*, Virgile a dit dans le même ſens, *lácrymas dilécta pelle Creúſa.* Chaſſez les larmes de Créüſe, c'eſt-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüſe, ceſſez de pleurer votre chére Créüſe, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, conſolez-vous.

Æn. 2. v. 785.

Mittere ne veut pas dire non plus en latin *écrire*; & quand on trouve *mittere epiſtolam alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, & nous diſons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un.* Je ne finirois point ſi je voulois raporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionaires; *merces* punition, *nox* la mort, *pulvis* le bareau, &c.

Je voudrois donc que nos Dictionaires donaſſent d'abord à un mot latin la ſignification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins : qu'enſuite ils ajoutaſſent les divers ſens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arive qu'un mot joint à un autre, forme une expreſſion figurée, un ſens, une penſée que nous rendons en notre langue, par une image diférente de celle qui étoit en uſage en latin : alors je voudrois diſtinguer :

1. Si l'explication litérale qu'on a dèja donée du mot latin, ſufit pour faire entendre à la lettre l'expreſſion figurée, ou la penſée litérale du latin ; en ce cas, je me contenterois de rendre la penſée à notre manière : par exemple : *mittere* envoyer, *mitte iram*, retenez votre colère, *mittere epiſtolam alicui*, écrire une lettre à quelqu'un.

Provincia, Province, de *pro* ou *procul* & de *vincire* lier, obliger, ou ſelon d'autres, de *vincere* vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donoient aux pays dont ils s'étoient rendus maitres hors de l'Italie. On dit dans le ſens propre, *provinciam cápere*, *ſuſcipere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; & on dit par

métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise. *Provinciam cepisti durem*, tu t'es chargé d'une mauvaise comission, d'un emploi difficile.

Ter. Phor. Act. 1. sc. 2.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la françoise, & que la lettre n'en peut pas aisément être entendue, les Dictionaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, & ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine; par exemple: *Lateremcrudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son tems & sa peine, perdre son latin. Qui laveroit une brique avant qu'elle fût cuite, ne feroit que de la boue & perdroit la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, & non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

DES TROPES.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I.

LA CATACHRESE.

Abus, Extenſion, ou Imitation.

Katáxpnσις. Abuſio.

LEs langues les plus riches n'ont point un aſſez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne ſoit que le ſigne propre de cette idée; ainſi l'on eſt ſouvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de raport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'uſage ordinaire eſt de clouer des fers ſous les piés des chevaux, ce qui s'apèle *ferrer un cheval*: que s'il arive qu'au lieu de fer on ſe ſerve d'argent, on dit alors que les chevaux ſont *ferrés d'argent*, plutot que d'inventer un nouveau mot qui ne ſeroit pas entendu: on ferre auſſi d'argent une caſſète, &c. alors *ferrer* ſignifie par extenſion, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval ſur un bâton*, c'eſt-à-dire, ſe mettre ſur un bâton

*

de la même manière qu'on ſe place à cheval.

Hor. 2. Sat. 3. v. 248. Lúdere par impar; equitáre in arúndine longâ.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaiſſeau*, quoique le mot de *bâtir* ne ſe diſe proprement que des maiſons ou autres édifices : Virgile s'eſt ſervi d'*ædificáre*, bâtir, en parlant du cheval de Troie ; & Cicéron a dit, *ædificáre claſſes*, bâtir des flotes. Dieu dit à Moïſe, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains, c'étoit la mâne : Moïſe en la montrant, dit aux Juifs, *voila le pain que Dieu vous a doné pour vivre*. Ainſi la mâne fut apelée *pain* par extenſion.

Æn. 2. v. 16.

Cic. pro lege. manilia. n. 9. áliter 1v.

Exod. ch. xvi. v. 4. & 15.

Parricida, paricide, ſe dit en latin & en françois, non ſeulement de celui qui tue ſon pére, ce qui eſt le premier uſage de ce mot ; mais il ſe dit encore par extenſion de celui qui fait mourir ſa mére, ou quelqu'un de ſes parens, ou enfin quelque perſone ſacrée.

Ainſi la Catachrèſe eſt, pour ainſi dire, un écart que certains mots font de leur première ſignification, pour en prendre une autre qui y a quelque raport ; & c'eſt auſſi ce qu'on apèle *extenſion* : par exemple ; *feuille* ſe dit par extenſion ou imitation des choſes qui ſont plates & minces, come les feuilles des plantes ;

on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derière les miroirs : *une feuille de carton ; le talc ſe lève par feuilles ; les feuilles d'un paravent*, &c.

La langue, qui eſt le principal organe de la parole, a doné ſon nom par métonymie & par extenſion au mot générique dont on ſe ſert pour marquer les idiomes, le langage des diférentes nations : *langue latine*, *langue françoiſe*.

Glace, dans le ſens propre, c'eſt de l'eau gelée : ce mot ſignifie enſuite par imitation, par extenſion, un verre poli, une glace de miroir, une glace de caroſſe.

Glace ſignifie encore une ſorte de compoſition de ſucre & de blanc d'œuf, que l'on coule ſur les biſcuits, ou que l'on met ſur les fruits confits.

Enfin, *glace* ſe dit encore au plurier, d'une ſorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur premiére ſignification, & n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extenſion : *florir*, *floriſſant*, ſe diſoient autrefois des arbres & des plantes qui ſont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre & *florir* au figuré ; ſi ce n'eſt à l'infinitif, c'eſt

au moins dans les autres modes de ce verbe; alors il signifie être en crédit, en honeur, en réputation : *Plutarque florissoit* vers le milieu du 14. Siécle ; *une armée florissante*, *un empire florissant*. » La langue grèque, dit Madame Dacier, » se maintint encore assez *florissante* jusqu'à la » prise de Constantinople, en 1453.

Prince, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal ; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honeur que les soldats donoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'anciène République. Ce mot perdit son anciène signification vers la fin du regne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere* que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens : *succurrimus atque subibo*. *Quidquid succurrit libet scribere*, & Sénéque dit, *obvios, si no-*

* Cic. ad Att. L. 14. Epist. 1. sub finem. Senec. Ep. XIIe

nem non succurrit, Dominos salutámus ; » lorſque nous rencontrons quelqu'un, & que ſon nom « ne nous vient pas dans l'eſprit, nous l'apo- « lons Monſieur. « Cependant come il faut ſouvent ſe hâter & courir pour venir au ſecours de quelqu'un, on a doné inſenſiblement à ce mot par extenſion le ſens d'*aider* ou *ſecourir.*

Pétere, ſelon Perizonius, vient du grec *peto* & *petomai*, dont le premier ſignifie *tomber*, & l'autre *voler*; enſorte que ces verbes marquent une action qui ſe fait avec éfort & mouvement vers quelque objet : ainſi :

πίπτω πέτομαι Periz. in ſanct. min. lib. 4. c. 4. n. 46.

1. Le premier ſens de *pétere*, c'eſt *aler vers, ſe porter avec ardeur* vers un objet ; enſuite on done à ce mot par extenſion pluſieurs autres ſens, qui ſont une ſuite du premier.

2. Il ſignifie *ſouhaiter d'avoir, briguer, demander* ; pétere conſulátum, *briguer le conſulat* ; pétere núptias alicújus, *rechercher une perſone en mariage.*

3. *Aler prendre* ; unde mihi petam cibum. Ter. Heaut. 5. 2. 25.

4. *Aler ver. quelqu'un* ; & en conſéquence *le fraper, l'attaquer.* Virgile a dit : *malo me Galatéa petit*, & Ovide, *à pópulo ſaxis prætereúntur petor.* Ecl. 3. v. 64. Eleg. de nuce. v. 2.

5. Enfin *pétere* veut dire par extenſion *aler en quelque lieu*, enſorte que ce lieu ſoit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les

compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur ſoit permis de ſe mettre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceſte.

Virg. Æn. 1 v. 558. —— Itáliam læti latiúmque petámus.

. . . . . .

At freta Sicániæ ſaltem ſedéſque parátas
Unde huc advécti regémque petámus Acéſten.

La réponſe de Didon eſt digne de remarque :

Seu vos Heſpériam magnam ſaturniáque arva,
Sive Ericis fines, regémque optátis Acéſten.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus*.

Virg. Æn. 12. v. 555. *Advértere* ſignifie *tourner vers* : *advértere agmen urbi*, tourner ſon armée vers la ville ; *navem advértere*, tourner ſon vaiſſeau vers quelque endroit, y aborder : enſuite on l'a dit par métaphore de l'eſprit ; *advértere ánimum*, *advértere mentem* ; tourner l'eſprit vers quelque objet, faire atention, faire réflexion, conſidérer : on a même fait un mot compoſé de *ánimum* & d'*advértere* ; *anim-advértere*, conſidérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne ſon eſprit, ſon reſſentiment, vers ceux qui nous ont ofenſés, &

& qu'on veut punir ; on a donè enſuite par extenſion le ſens de *punir* à *animadvertere*; *verbèribus animadvertèbant in cives*; * ils tournoient leur reſſentiment, leur colère, avec des verges contre les citoyens, c'eſt-à-dire, qu'ils condâmoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus* ſe prend alors dans le ſens de colère.

* Saluſte Catil. 51.

* *Animus*, dit Faber, ſe prend ſouvent pour cette partie de l'ame, *quæ impetus habet & motus.*

Baſil. Fab. Thèſ. v. *ánimus.*

Ira furor brevis eſt ; ánimum rege, qui niſi paret
Imperat ; hunc frenis, hunc tu compéſce catênâ.

Hor. lib. 1. Epiſt. 2. v. 62.

Ces ſortes d'extenſions doivent être autoriſées par l'uſage d'une langue, & ne ſont pas toujours réciproques dans une autre langue ; c'eſt-à-dire que le mot françois ou alemand, qui répond au mot latin, ſelon le ſens propre, ne ſe prend pas toujours en françois ou en alemand dans le même ſens figuré que l'on done au mot latin : *demander* répond à *pétere* ; cependant nous ne diſons point *demander* pour *ataquer*, ni pour *aler à.*

Oppidò dans ſon origine eſt le datif d'*óppidum*, ville ; *óppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant enſemble, dit Feſtus, ſe demandoient l'un à l'autre, avez vous fait bone récolte ? *Sæpè reſpondebátur, quantùm*

vel óppido ſatis eſſet, j'en aurois pour nourir toute la ville : & delà eſt venu qu'on a dit *óppido* adverbialement, pour beaucoup ; *hinc in conſuetúdinem venit ut dicerétur*, óppido *pro* valdè, multùm. *Feſtus*. v. Oppido

Terence Adelph. Act. 5. ſc. 9. v. 24.

Dont vient de *undè*, ou plutot de *de undè*, come nous diſons *delà*, *dedans*. *Aliquid dederis undè utátur*, donez lui un peu d'argent dont-il puiſſe vivre en le metant à profit : ce mot ne ſe prend plus aujourd'hui dans ſa ſignification primitive ; on ne dit pas la ville *dont je viens*, mais *d'où je viens*.

Propináre, boire à la ſanté de quelqu'un, eſt un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à ſon égard ce que nous apelons *boire à la ſanté* ; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & enſuite ils préſentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. * Cet uſage s'eſt conſervé en Flandre, en Holande, & dans le

* Hîc Regína gravem gemmis auróque popóſcit
Implevítque mero páteram. . . . . .
—— & in menſam láticum libávit honórem,
Primáque libáto ſummo tenus áttigit ore :
Tum Bitiæ dedit increpitans ; ille impiger hauſit
Spumántem páteram, & pleno ſe próluit auro. *Æn.* I. 732.

Nord : on fait l'eſſai, c'eſt-à-dire, qu'avant que de vous préſenter le vaſe, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire ſans rien craindre. Delà, par extenſion, par imitation, on s'eſt ſervi de *propinâre* pour *livrer quelqu'un*, *le trahir pour faire plaiſir à un autre*; *le livrer*, *le doner* come on done la coupe à boire après avoir fait l'eſſai. *Je vous le livre*, dit Térence, en ſe ſervant par extenſion du mot *propino*, *moquez vous de lui tant qu'il vous plaira*, hunc vobis deridéndum propíno. Ter. Eun. Act. v. ſcéne derniére.

Nous avons vu dans la cinquiéme partie de cette Grammaire, que la prépoſition ſupléoit aux raports qu'on ne ſauroit marquer par les terminaiſons des mots; qu'elle marquoit un raport général ou une circonſtance générale, qui étoit enſuite déterminée par le mot qui ſuit la prépoſition :

Or, ces raports ou circonſtances générales ſont preſque infinies, & le nombre des prépoſitions eſt extrèmement borné; mais pour ſupléer à celles qui manquent, on done divers uſages à la même prépoſition.

Chaque prépoſition a ſa premiére ſignification; elle a ſa deſtination principale, ſon premier ſens propre; & enſuite par extenſion, par imitation, par abus, en un mot par cata-

chrèſe, on la fait ſervir à marquer d'autres raports qui ont quelque analogie avec la deſtination principale de la prépoſition, & qui ſont ſufiſamment indiqués par le ſens du mot qui eſt lié à cette prépoſition ; par exemple :

La prépoſition *in* eſt une prépoſition de lieu, c'eſt-à-dire, que ſon premier uſage eſt de marquer la circonſtance générale d'être dans un lieu : *Céſar fut tué dans le ſénat, entrer dans une maiſon, ſerrer dans une caſſette.*

Enſuite on conſidère par métaphore les diférentes ſituations de l'eſprit & du corps, les diférens états de la fortune, en un mot les diférentes maniéres d'être, come autant de lieux où l'home peut ſe trouver ; & alors on dit par extenſion, *être dans la joie, dans la crainte, dans le deſſein, dans la bone ou dans la mauvaiſe fortune, dans une parfaite ſanté, dans le deſordre, dans l'épée, dans la robe, dans le doute*, &c.

On ſe ſert auſſi de cette prépoſition pour marquer le tems : c'eſt encore par extenſion, par imitation ; on conſidère le tems come un lieu, *nolo me in tempore hoc videat ſenex*, c'eſt le dernier vers du quatrième acte de l'Andriène de Térence.

Ubi & *ibi* ſont des adverbes de lieu ; on les fait ſervir auſſi par imitation pour marquer le

tems, *hæc ubi dicta*, après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum? (objurgasti)* n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils ? ne lui dites-vous rien alors ?

Virg. Æn. 2 v. 85. Térence, Andr. Act. 1. sc. 1. v. 122.

On peut faire de pareilles obſervations ſur les autres prépoſitions, & ſur un grand nombre d'autres mots.

» La prépoſition *après*, dit M. l'Abé de Dan-
» geau, * marque premièrement poſtériorité
» de lieu entre des perſones ou des choſes :
» *marcher après quelqu'un ; le valet court après ſon*
» *maitre ; les Conſeillers ſont aſſis après les Préſidens.*

*Feuille volante ſur la prépoſition *après*.

Enſuite, conſidérant les honeurs, les richeſſes, &c, come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs, ſoupirer après ſa liberté.*

» *Après*, marque auſſi poſtériorité de tems,
» par une eſpéce d'extenſion de la quantité de
» lieu à celle de tems. *Pierre eſt arivé après Jac-*
» *ques.* Quand un home marche après un au-
» tre, il arive ordinairement plus tard ; *après*
demain, après diné, &c.

» *Ce Tableau eſt fait d'après le Titien. Ce pay-*
» *ſage eſt fait d'après nature* : ces façons de par-
» ler ont raport à la poſtériorité de tems :
» Le Titien avoit fait le tableau avant que le
» peintre le copiat ; la nature avoit formé le

» payſage avant que le peintre le repréſentat.

C'eſt ainſi que les prépoſitions latines *à* & *ſub* marquent auſſi le tems, come je l'ai fait voir en parlant de ces prépoſitions.

» Il me ſemble, dit M. l'Abé de Dangeau, » qu'il ſeroit fort utile de faire voir coment » on eſt venu à doner tous ces divers uſages à » un même mot; ce qui eſt comun à la plu- » part des langues.

Le mot d'*heures* ὥρα, n'a ſignifié d'abord que le tems; enſuite par extenſion il a ſignifié les quatre ſaiſons de l'année. Lorſqu'Homére dit que *depuis le comencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe*, & que *le ſoin des portes du ciel leur eſt confié*, Madame Dacier remarque qu'Homére apèle *les heures* ce que nous apelons *les ſaiſons*.

Iliad. L. V. Trad. P. 224.

Rem. p. 478.

Herodote dit que les Grecs ont pris des Babiloniens l'uſage de diviſer le jour en douze parties. Les Romains prirent enſuite cet uſage des Grecs, il ne fut introduit chez les Romains qu'après la premiére guerre punique: ce fut vers ces tems-là que par une autre extenſion l'on dona le nom d'*heures* aux douze parties du jour, & aux douze parties de la nuit; celles-ci étoient diviſées en quatre veilles, dont chacune comprenoit trois heures.

Herod. L. 2.

Pline, L. 7. c. 60.

Dans le langage de l'Egliſe, les jours de la ſemaine qui ſuivent le dimanche ſont apelés *féries* par extenſion.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes & des féries, les fêtes étoient des jours Solemnels où l'on faiſoit des jeux & des ſacrifices avec pompe : les féries étoient ſeulement des jours de repos où l'on s'abſtenoit du travail. Feſtus prétend que ce mot vient *à feriéndis victimis.*

L'année chrétiène començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé ſur ce paſſage de S. Paul : *Quómodò Chriſtus reſurréxit à mórtuis, ita & nos in novitáte vitæ ámbulémus.* Rom. 6. v. 4.

L'Empereur Conſtantin ordona que l'on s'abſtiendroit de toute œuvre ſervile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours ſeroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la premiére ſemaine ; ainſi tous les jours de cette premiére ſemaine furent *féries.* Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la ſeconde férie ; ainſi des autres. L'on dona enſuite par extenſion, par imitation, le nom de *férie ſeconde, troiſiéme, quatriéme*, &c, aux autres jours des ſemaines ſuivantes, pour éviter de leur doner les noms profanes des Dieux des payens.

C'eſt ainſi que chez les Juifs, le nom de

ſabat (*ſábbatum*) qui ſignifie *repos*, fut doné au ſeptiéme jour de la ſemaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu ſe repoſa, pour ainſi dire, en ceſſant de créer de nouveaux êtres : enſuite par extenſion on dona le même nom à tous les jours de la ſemaine, en ajoutant *premier*, *ſecond*, *troiſiéme*, &c. *prima*, *ſecunda*, &c, *ſabbatórum*. *Sábbatum* ſe dit auſſi de la ſemaine. On dona encore ce nom à chaque ſeptième année, qu'on apela *année ſabatique*, & enfin à l'année qui arivoit après ſept fois ſept ans, & c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémiſſion, de reſtitution, où chaque particulier rentroit dans ſes anciens héritages aliénés, & où les eſclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler* ſignifie dans le ſens propre *ſe tranſporter d'un lieu à un autre* : mais enſuite dans combien de ſens figurés n'eſt-il pas employé par extenſion ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute maniére de procéder, de ſe conduire, d'ateindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont enſemble, s'exprime par le verbe *aler* ; *je vais*, *ou je vas* ; *aler à ſes fins*, *aler droit* au but : *il ira loin*, c'eſt-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier*, *aler lire*, &c.

Devoir veut dire dans le ſens propre *être*

obligé par les loix à payer ou à faire quelque choſe : on le dit enſuite par extenſion de tout ce qu'on doit faire par bienſéance, par politeſſe, *nous devons aprendre ce que nous devons aux autres & ce que les autres nous doivent.*

Devoir ſe dit encore par extenſion de ce qui arivera, come ſi c'étoit une dette qui dût être payée : *je dois ſortir : inſtruiſez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, & de ce que vous devez être*, c'eſt-à-dire, de ce que vous ſerez, de ce à quoi vous êtes deſtiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans ſon origine du verbe *habére*, avoir, poſſéder. Céſar a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit aſſemblée de toute la province, *quem coactum habébat.* Il dit encore dans le même ſens *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'eſt-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix.* Dans la ſuite on s'eſt écarté de cette ſignification propre d'*avoir*, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un ſupin, à un participe ou adjectif ce ſont des termes abſtraits dont on parle come de choſes réelles : *amávi*, j'ai aimé, *hábeo amátum*, aimé eſt alors un ſupin, un nom qui marque le ſentiment que le verbe ſignifie ; je poſſéde le ſentiment d'ai-

Cæſar præmiſit equitátum omnem quem ex omni provinciâ coáctum habébat. Cæſar de bello Gálli co. L. 1.

Vectigália parvo prétio rédempta habére. Idem ibid.

Noſtram adoleſcéntiam habent deſpicátam. *Ter.* Eun. Act. 2. ſc. 3. v. 92.

mer, come un autre posséde sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus atention à l'anciène significacion propre d'*avoir*; on lui en done une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, & qui marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours raporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

Etre, *avoir*, *faire*, sont les idées les plus simples, les plus comunes, & les plus intéressantes pour l'home: or les homes parlent toujours de tout par comparaison à eux mêmes; delà vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages diférens: *être assis*, *être aimé*, &c. *avoir de l'argent*, *avoir peur*, *avoir honte*; *avoir quelque chose faite*, & en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les homes réalisent leurs abstractions; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels: ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées & de choses abstraites. On dit *cette ville*

a deux lieues de tour, cet ouvrage a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l'esprit, il a de la vertu. : & ensuite par imitation & par abus, *il a aimé, il a lu*, &c.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait qui représente une idée générale, l'être en général : il y a des homes qui disent, *illud quod est, ibi habet hômines qui dicunt*, dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler répond au *res* des Latins : *Própiùs metum res fuerat*, la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Rès tua ágitur*, il s'agit de vos intérêts, &c. T. Livi L. 1. n. 25.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir* qu'on a atribuée à des êtres inanimés & à des idées abstraites, on leur a aussi atribué celle de *vouloir* : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; *un tel verbe veut un tel cas* ; *ce bois ne veut pas bruler* ; *cette clé ne veut pas tourner*, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La ſignification des mots ne leur a pas été donée dans une aſſemblée générale de chaque peuple, dont le réſultat ait été ſignifié à chaque particulier qui éſt venu dans le monde; cela s'eſt fait inſenſiblement & par l'éducation : les enfans ont lié la ſignification des mots aux idées que l'uſage leur a fait conoitre que ces mots ſignifioient.

1. A meſure qu'on nous a doné du pain, & qu'on nous a prononcé le mot *pain*; d'un côté le pain a gravé par les yeux ſon image dans nótre cerveau, & en a excité l'idée : d'un autre côté le ſon du mot *pain* a fait auſſi ſon impreſſion par les oreilles, de ſorte que ces deux idées acceſſoires, c'eſt-à-dire, excitées en nous en même tems, ne ſauroient ſe réveiller ſéparément ſans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoiſſance des autres mots qui ſignifient des abſtractions ou des opérations de l'eſprit, ne nous a pas été donée d'une maniére auſſi ſenſible; que d'ailleurs la vie des homes eſt courte, & qu'ils ſont plus ocupés de leurs beſoins & de leur bien être, que de cultiver leur eſprit & de perfectioner leur langage; come il y a tant de variété & d'inconſtance dans leur ſitua-

tion, dans leur état, dans leur imagination, dans les diférentes rélations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la dificulté que les homes trouvent à prendre les idées préciſes de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent preſque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'eſt ni aſſez fidèle ni aſſez ſcrupuleuſe pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes ſons, & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation aſſez uniforme pour exprimer les ſons préciſément de la même manière ; enfin come les langues ne ſont point aſſez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il eſt arivé que les enfans ſe ſont inſenſiblement écartés de la manière de parler de leurs péres, come ils ſe ſont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller ; ils ont lié au même mot des idées diférentes & éloignées, ils ont doné à ce même mot des ſignifications empruntées, & y ont ataché un tour diférent d'imagination ; ainſi les mots n'ont pu garder long-tems une ſimplicité qui les reſtraignit à un ſeul uſage ; c'eſt ce qui a cauſé pluſieurs irrégularités aparentes dans la Grammaire & dans le régime

des mots ; on n'en peut rendre raiſon que par la conoiſſance de leur première origine, & de l'écart, pour ainſi dire, qu'un mot a fait de ſa première ſignification & de ſon premier uſage : ainſi cette figure mérite une atention particulière ; elle regne en quelque ſorte ſur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'eſt pas inutile d'obſerver que la catachrèſe n'eſt pas toujours de la même eſpéce.

I. Il y a la catachrèſe qui ſe fait lorſqu'on done à un mot une ſignification éloignée, qui n'eſt qu'une ſuite de la ſignification primitive : c'eſt ainſi que *ſuccúrrere* ſignifie aider, ſecourir : *Pétere*, ataquer : *Animadvértere*, punir : ce qui peut ſouvent être raporté à la métalepſe, dont nous parlerons dans la ſuite.

II. La ſeconde eſpéce de catachrèſe n'eſt proprement qu'une ſorte de métaphore, c'eſt lorſqu'il y a imitation & comparaiſon, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

II.

La Metonymie.

Le mot de *Métonymie* signifie tranſpoſition ou changement de nom, un nom pour un autre.

Μετωνυμία. Changement de nom de μετὰ, qui dans la compoſition marque changement, & de ὄνομα, nom.

En ce ſens cette figure comprend tous les autres tropes ; car dans tous les tropes, un mot n'étant pas pris dans le ſens qui lui eſt propre, il réveille une idée qui pouroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la ſuite ce qui diſtingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maitres de l'art reſtraignent la métonymie aux uſages ſuivans.

I. La cause pour l'efet ; par exemple : vivre de ſon travail, c'eſt-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la Déeſſe qui avoit fait ſortir le blé de la terre, & qui avoit apris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croioient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'uſage du vin ; ainſi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, & au vin le nom de *Bacchus* ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les poètes : Virgile

a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux. *Implentur veteris Bacchi.* Madame des Houliéres a fait une balade dont le refrein eſt,

Virg. Æn. 3. v. 219.

L'amour languit ſans Bacchus & Cérès.

C'eſt la traduction de ce paſſage de Térence, *ſine Cérere & Libero friget Venus.* C'eſt-à-dire, qu'on ne ſonge guére à faire l'amour quand on n'a pas dequoi vivre. Virgile a dit :

Ter. Eun. Act. 4. ſc. 5.

Æn. 1. v. 211. Tum Cérerem corrúptam undis cerealiáque arma
Expédiunt feſſi rerum.

Scarron, dans ſa traduction burleſque, ſe ſert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne ſeroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

Scarron, Virgile travesti. L. 1.

Lors fut des vaiſſeaux deſcendue
Toute la Cérès corompue ;
En langage un peu plus humain,
C'eſt ce dequoi l'on fait du pain.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre ſe ralume quand on y verſe Pallas, * c'eſt-à-dire de l'huile, ce fut Pallas, ſelon la fable,

* Cujus ab alloquiis anima hæc moribúnda revixit
Ut vigil infuſâ Pállade flamma ſolet. *Ovid.* Triſt. L. IV. El. 3. v. 4.

qui

qui la première fit ſortir l'olivier de la terre, & enſeigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainſi Pallas ſe prend pour l'huile, come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même eſpèce de figure les façons de parler où le nom des Dieux du Paganiſme ſe prend pour la choſe à quoi ils préſidoient, quoiqu'ils n'en fuſſent pas les inventeurs : Jupiter ſe prend pour l'air, Vulcain pour le feu : ainſi pour dire, où vas-tu avec ta lanterne ? Plaute a dit, *Quo ámbulas tu, qui Vulcánum in cornu conclúſum geris* ? Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne ? Et Virgile, *furit Vulcánus* ; & encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du réſiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle ſe ſert de Vulcain pour diſſiper l'humidité du vin doux.

Plaut. Amph. Act. 1. ſc. 1. v. 185.

Æn. 5. v. 662.

Aut dulcis muſti Vulcáno décoquit humórem. Georg. 2. v. 295.

Neptune ſe prend pour la mer ; Mars le Dieu de la guerre ſe prend ſouvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'événement des combats, l'ardeur, l'avantage des combatans : Les hiſtoriens diſent ſouvent qu'on a combatu avec un Mars

égal, *æquo Marte pugnátum eſt*, c'eſt-à-dire, avec un avantage égal ; *ancipiti Marte*, avec un ſuccès douteux ; *vário Marte*, quand l'avantage eſt tantot d'un côté & tantot de l'autre.

C'eſt encore prendre la cauſe pour l'éfet que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de ſon armée ; il en eſt de même lorſqu'on done le nom de l'auteur à ſes ouvrages : Il a lu Cicéron, Horace, Virgile ; c'eſt-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jéſus-Chriſt lui-même s'eſt ſervi de la métonymie en ce ſens, lorſqu'il a dit, parlant des Juifs : ils ont Moïſe & les prophètes, c'eſt-à-dire, ils ont les livres de Moïſe & ceux des prophètes.

Luc. c. xvi. v. 29.

On done ſouvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage ; on dit d'un drap que c'eſt un *Van-Robais*, un *Rouſſeau*, un *Pagnon*, c'eſt-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rouſſeau, &c. C'eſt ainſi qu'on done le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en eſtampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'eſt-à-dire, un grand nombre d'eſtampes gravées par Callot.

On trouve ſouvent dans l'Ecriture Sainte *Jacob*, *Iſrael*, *Juda*, qui ſont des noms de Patriarches, pris dans un ſens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du ſage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit » cet home » qui réjouiſſoit *Jacob* par ſes vertus & par ſes » exploits. « *Jacob*, c'eſt-à-dire le Peuple Juif. Oraiſon funebre de M. de Turène.

Au lieu du nom de l'éfet, on ſe ſert ſouvent du nom de la cauſe inſtrumentale qui ſert à le produire : ainſi pour dire, que quelqu'un écrit bien, c'eſt-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture, on dit qu'*il a une belle main.*

La *plume* eſt auſſi une cauſe inſtrumentale de l'Ecriture, & par conſéquent de la compoſition ; ainſi *plume* ſe dit par métonymie de la manière de former les caractères de l'écriture & de la manière de compoſer.

Plume ſe prend auſſi pour l'auteur même, *c'eſt une bone plume*, c'eſt-à-dire, c'eſt un auteur qui écrit bien : *c'eſt une de nos meilleures plumes*, c'eſt-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

Stile ſignifie auſſi par figure la manière d'exprimer les penſées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture ; l'une étoit

pingendo, en peignant les lettres, ou ſur des feuilles d'arbres, ou ſur des peaux préparées, ou ſur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres ; cette membrane s'apèle en latin *liber*, d'où vient *livre* ; ou ſur de petites tablètes faites de l'arbriſſeau *papyrus*, ou ſur de la toile, &c. Ils écrivoient alors avec de petits roſeaux, & dans la ſuite ils ſe ſervirent auſſi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens étoit *incidendo*, en gravant les lettres ſur des lames de plomb ou de cuivre ; ou bien ſur des tablètes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres ſur ces lames, ou ſur ces tablètes, ils ſe ſervoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout & aplati par l'autre : la pointe ſervoit à graver, & l'extrémité aplatie ſervoit à éfacer ; & c'eſt pour cela qu'Horace a dit *ſtilum vertere*, tourner le ſtile, pour dire, *éfacer*, *coriger*, *retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *Stilus*, * Stile : tel eſt le ſens propre de ce mot ; dans le ſens figuré, il ſignifie la manière d'exprimer les penſées. C'eſt en ce ſens que l'on dit, le ſtile ſublime, le ſtile ſimple, le ſtile médiocre, le ſtile ſoutenu, le ſtile grave, le ſtile comique, le ſtile hiſtorique, le ſtile poétique, le ſtile de la converſation, &c.

Lib. 1. ſat. x. v. 72.

* de στύλος. Columna, columella, *petite colone.*

Outre toutes ces manières diférentes d'exprimer les penſées, manières qui doivent convenir aux ſujets dont on parle, & que pour cela on apèle ſtile de convenance ; il y a encore le ſtile perſonel ; c'eſt la manière particulière dont chacun exprime ſes penſées. On dit d'un auteur que ſon ſtile eſt clair & facile, ou au contraire que ſon ſtile eſt obſcur, embaraſſé, &c ; on reconoit un auteur à ſon ſtile, c'eſt-à-dire, à ſa manière d'écrire, come on reconoit un home à ſa voix, à ſes geſtes, & à ſa démarche.

Stile ſe prend encore pour les diférentes manières de faire les procédures ſelon les diférens uſages établis en chaque juriſdiction : le ſtile du Palais, le ſtile du Conſeil, le ſtile des Notaires, &c. Ce mot a encore pluſieurs autres uſages qui vienent par extenſion de ceux dont nous venons de parler.

Pinceau, outre ſon ſens propre, ſe dit auſſi quelquefois par métonymie, come *plume* & *ſtile* : on dit d'un habile peintre, que c'eſt un ſavant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés de l'Ecriture Sainte où la cauſe eſt priſe pour l'éfet. *Si* * *peccáverit ánima portábit iniquitátem ſuam*, elle portera ſon iniquité, c'eſt-à-dire, * Levit. c. V. v. 1.

la peine de ſon iniquité. *Iram Dómini portábo quóniam peccávi*, où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la *peine* qui eſt une ſuite de la colère. *Non morábitur opus mercenárii tui apud te uſque manè*, opus, *l'ouvrage*, c'eſt-à-dire, le ſalaire, la récompenſe qui eſt due à l'ouvrier à cauſe de ſon travail. Tobie a dit la même choſe à ſon fils tout ſimplement: *Quicúmque tibi áliquid operátus fúerit, ſtatim ei mercédem reſtitue, & merces mercenárii tui apud te omninò non remáneat.* Le Prophète Oſée dit que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *peccáta pópuli mei cómedent*, c'eſt-à-dire, les victimes ofertes pour les péchés.

Mich. c. VII. v. 9.

Levit. c. XIX. v. 13.

Tob. c. IV. v. 15.

Oſée, c. IV. v. 8.

II. L'EFET POUR LA CAUSE: come lorſqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion umbras*; c'eſt-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui ſont la cauſe de l'ombre; *l'ombre*, qui eſt l'éfet des arbres, eſt priſe ici pour les arbres mêmes.

Metam, L. XII. v. 513.

Dans la Géneſe, il eſt dit de Rébecca que deux nations étoient en elle; * c'eſt-à-dire, Eſaü & Jacob, les péres de deux nations; Jacob des Juifs, Eſaü des Iduméens.

* Duæ gentes ſunt in útero tuo, & duo pópuli ex ventre tuo dividéntur. Gen. c. XXV. v. 23.

Les Poëtes disent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâle. *Pallidamque Pirenen*, la pâle fontaine de Pyrène : c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'aplication à la poésie rend pâle, come toute autre aplication violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse. Perse. Prol.

Pallentes habitant morbi tristisque Senectus. Æn. L. VI. v. 275.

Et Horace, *pallida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles ; mais elles produisent la pâleur : ainsi on done à la cause une épitète qui ne convient qu'à l'efet. Lib. 1. Od. 4

III. LE CONTENANT POUR LE CONTENU : come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit & *se lava*, *s'aroſa de cet or plein* ; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

. . . . . ille impiger hausit Æn. 1. v. 743.
Spumantem pateram, & pleno se proluit auro.

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bientot de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent

de la préſence de Dieu, ſe prend ſouvent pour Dieu même : *Implorer le ſecours du ciel ; grace au ciel : J'ai péché contre le ciel & contre vous*, dit l'enfant prodigue à ſon pére. *Le ciel* ſe prend auſſi pour les Dieux du Paganiſme.

Pater, peccavi in cœlum & coram te. Luc. c. xv. v. 18. Siluit terra in conſpectu ejus. Macab. L. 1. c. 1. v. 3.

La terre ſe tut devant Alexandre ; c'eſt-à-dire, les peuples de la terre ſe ſoumirent à lui : *Rome déſaprouva la conduite d'Appius*, c'eſt-à-dire, les Romains déſaprouvèrent : *Toute l'Europe* s'eſt réjouie à la naiſſance du Dauphin ; c'eſt-à-dire, tous les ſouverains, tous les peuples de l'Europe ſe ſont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chaſſe mettoient *une foreſt* en mouvement ; * où l'on voit qu'il prend la foreſt pour les animaux qui ſont dans la foreſt.

Un *nid* ſe prend auſſi pour les petits oiſeaux qui ſont encore au nid.

Carcer, priſon, ſe dit en latin d'un home qui mérite la priſon.

IV. LE NOM DU LIEU, où une choſe ſe fait, ſe prend POUR LA CHOSE MEME ; on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étoffes, *c'eſt une Marſeille*,

* Sepire plagis ſaltum canibuſque ciére. *Lucr* L. v. v. 1251.

c'eſt-à-dire, une étoſe de la manufacture de Marſeille : *c'eſt une Périe*, c'eſt-à-dire, une toile peinte qui vient de Perſe.

A propos de ces ſortes de noms, j'obſerverai ici une mépriſe de M. Ménage, qui a été ſuivie par les auteurs du dictionaire univerſel, apelé comunément Dictionaire de Trévoux; c'eſt au ſujet d'une ſorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde* : les olindes nous vièment d'Alemagne, & ſurtout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Weſtphalie : on prononce *Solingue*. Il y a aparence que c'eſt du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *oſindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romaneſque, étoit dèja conu, come le nom de *Silvie* ; ces ſortes d'abus ſont aſſez ordinaires en fait d'étimologie : Quoiqu'il en ſoit, M. Ménage & les Auteurs du Dictionaire de Trévoux n'ont point rencontré heureuſement, quand ils ont dit que *les Olindes ont été ainſi apelées de la ville d'Olinde dans le Bréſil, d'où* ils nous diſent que *ces ſortes de lames ſont venues*. Les ouvrages de fer ne vièment point de ce pays-là : il nous vient du Bréſil une ſorte de bois que nous apelons *bréſil*, il en vient auſſi du ſucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c : mais on y porte le fer de l'Europe, & ſurtout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a doné son nom à une sorte de sabres & de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On done aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étose de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étose à Venise, à Gènes, à Lion, &c. ainsi on dit *Damas de Venise*, *de Lion*, &c. On done encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étose dont nous venons de parler.

Faïance est une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaisselle de terre vernissée qu'on apèle *de la faïance* ; on a dit ensuite par métonymie qu'on fait de fort belles *faïances* en Holande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. *Le Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la Philosophie en se promenant avec ses disciples ; ils furent apelés

Péripatéticiens du grec *peripateo*, je me promène: *on ne penſe point ainſi dans le Lycée*, c'eſt-à-dire, que les diſciples d'Ariſtote ne ſont point de ce ſentiment.

περιπατέω, ámbulo ánimi cauſâ.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient ſe promener, c'étoient des galeries baſſes ſoutenues par des colones ou par des arcades, à peu près come la Place Royale de Paris, & come les cloitres de certaines grandes maiſons religieuſes. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philoſophe Zénon tenoit ſon école: ainſi par *le Portique* on entend ſouvent la philoſophie de Zénon, la doctrine des Stoïciens: car les diſciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *ſtoa*, qui ſignifie *portique*. *Le Portique n'eſt pas toujours d'acord avec le Lycée*, c'eſt-à-dire, que les ſentimens de Zénon ne ſont pas toujours conformes à ceux d'Ariſtote.

ſtoà

Rouſſeau, pour dire que Cicéron dans ſa maiſon de campagne méditoit la philoſophie d'Ariſtote & celle de Zénon, s'explique en ces termes:

C'eſt là que ce Romain, dont l'éloquente voix,
D'un joug preſque certain, ſauva ſa République,
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des loix,
Et du Lycée, & du Portique.

Rouſſeau Liv. 2. ode 3.

Académus laiſſa près d'Athènes un héritage où Platon enſeigna la philoſophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de ſon ancien poſſeſſeur; delà la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On done auſſi par extenſion le nom d'*Académie* à diférentes aſſemblées de ſavans qui s'apliquent à cultiver les langues, les ſciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confeſſeur & aumonier de S. Louis, inſtitua dans l'Univerſité de Paris cette fameuſe école de Théologie, qui du nom de ſon fondateur eſt apelée *Sorbone*: le nom de *Sorbone* ſe prend auſſi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les ſentimens qu'on y enſeigne: *La Sorbone enſeigne que la puiſſance Eccléſiaſtique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a miſes ſur leurs têtes, ni diſpenſer leurs ſujets du ſerment de fidélité.* Regnum meum non eſt de hoc mundo.

Joan. c. xviii. v. 36.

V. Le signé pour la chose signifiée,

Dans ma vieilleſſe languiſſante,
Le Septre que je tiens pèſe à ma main tremblante.

Quinault. Phaéton, act. ii. ſc. 5.

C'eſt-à-dire, je ne ſuis plus dans un âge convenable pour me bien aquiter des ſoins que demande la Royauté. Ainſi le *Septre* ſe prend

pour l'autorité royale ; *le bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal de France ; *le chapeau de Cardinal*, & même ſimplement *le chapeau* ſe dit pour le Cardinalat.

L'épée ſe prend pour la profeſſion militaire ; *la Robe* pour la Magiſtrature, & pour l'état de ceux qui ſuivent le barreau.

A la fin j'ai quité la Robe pour l'Epée. Corn. le Menteur, act. 1. ſc. 1. v. 1.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

Cedant arma togæ ; concédat laúrea linguæ.

C'eſt-à-dire, come il l'explique lui même,* que la paix l'emporte ſur la guerre, & que les vertus civiles & pacifiques ſont préférables aux vertus militaires.

» La lance, dit Mézerai, étoit autrefois la » plus noble de toutes les armes dont ſe ſer- » viſſent les Gentilshomes françois : « la quenouille étoit auſſi plus ſouvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes : Delà on dit en pluſieurs ocaſions *lance* pour ſignifier un home, & *quenouille* pour marquer une femme : *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'eſt-à- Mezerai. Hiſt. de France, in fol. tom. 3. p. 900.

* More Poetárum locútus hoc intélligi vólui, bellum ac tumúltum paci atque ótio concéſſurum. Cic. Orat. in Piſon. n. 73. aliter xxx.

dire, fief qui paſſe des mâles aux femmes. *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'eſt-à-dire, qu'en France les femmes ne ſuccèdent point à la courone : mais les Royaumes d'Eſpagne, d'Angleterre, & de Suède, tombent en quenouille : les femmes peuvent auſſi ſuccéder à l'Empire de Moſcovie.

C'eſt ainſi que du tems des Romains les *faiſceaux* ſe prenoient pour l'autorité conſulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enſeignes. L'Aigle qui eſt le plus fort des oiſeaux de proie, étoit le ſymbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluſt. Catil. Saluſte a dit que Catilina, après avoir rangé ſon armée en bataille, fit un corps de reſerve des autres enſeignes, c'eſt-à-dire des autres troupes qui lui reſtoient, *réliqua ſigna in ſubſidiis ærtiùs cóllocat.*

On trouve ſouvent dans les auteurs latins *Pubes* poil folet, pour dire *la jeuneſſe*, *les jeunes gens* ; c'eſt ainſi que nous diſons familiérement à un jeune home, *vous êtes une jeune barbe* ; c'eſt-à-dire, vous n'avez pas encore aſſez d'expérience. *Canities* les cheveux blancs, ſe prend auſſi pour la vieilleſſe. * *Non deduces canitiem ejus ad inferos.* ** *Deduxeris canos meos cum dolóre ad inferos.*

* 3. Reg. c. 2. v. 6.
** Gen. c. 42. v. 38.

Les divers ſymboles dont les anciens ſe ſont ſervis & dont nous nous ſervons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces ſymboles, dis-je, ſont ſouvent employés pour marquer la choſe dont ils ſont le ſymbole.

Envain au *Lion* belgique
Il voit l'*Aigle* germanique
Uni ſous les *Leopards*.

Boileau. Ode ſur la priſe de Namur.

Par *le Lion* belgique le poëte entend les Provinces unies des pays bas: par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne; & par les *Léopards* il déſigne l'Angleterre qui a des léopards dans ſes armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les *Jumeaux* éfrayès?

id. ibid.

Sous *les Jumeaux*, c'eſt-à-dire, à la fin du mois de Mai & au comencement du mois de Juin. Le Roi aſſiégea Namur le 26. de Mai 1692. & la ville fut priſe au mois de Juin ſuivant. Chaque mois de l'année eſt déſigné par un ſigne vis-à-vis duquel le ſoleil ſe trouve depuis le 21. d'un mois ou environ, juſqu'au 21. du mois ſuivant.

Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libra, Scorpius, Sagittarius, Capricornus, Amphora, Pisces.

Aries, le Bélier comence vers le 21. du mois de Mars, ainſi de ſuite.

Montf. Antiq. expliq. tom. III. p. 183.

» Les villes, les fleuves, les régions, & » même les trois parties du monde avoient » autrefois leurs ſymboles, qui étoient come » des armoiries par leſquelles on les diſtin- » guoit les unes des autres.

Le trident eſt le ſymbole de Neptune : le paon eſt le ſymbole de Junon : l'olive ou l'olivier eſt le ſymbole de la paix & de Minerve, Déeſſe des beaux arts : le laurier étoit le ſymbole de la victoire ; les vainqueurs étoient couronés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les ſciences, c'eſt-à-dire, ceux qui s'y diſtinguoient au deſſus des autres. Peut-être qu'on en uſoit ainſi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit conſacré à Apollon Dieu de la poéſie & des beaux arts. Les Poëtes étoient ſous la protection d'Apollon & de Bacchus ; ainſi ils étoient couronés, quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctorum hederæ præmia frontium.*

Hor. l. 1. Od. 1. v. 29. Voyez auſſi le prologue de Perſe.

La palme étoit auſſi le ſymbole de la victoire. On dit d'un ſaint qu'il a remporté la palme

palme du martire. Il y a dans cette expreſſion une métonymie, *palme* ſe prend pour *victoire*, & de plus l'expreſſion eſt métaphorique: la victoire dont on veut parler eſt une victoire ſpirituèle.

» A l'autel de Jupiter, dit le P. de Mont- » faucon, on métoit des feuilles de hêtre: à » celui d'Apollon, de laurier: à celui de Mi- » nerve, d'olivier: à l'autel de Vénus, de myr- » te: à celui d'Hercule, de peuplier: à celui » de Bacchus, de lierre: à celui de Pan, des » feuilles de pin. Antiq. Expliq. tom. 2. p. 189.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article exprès le ſens abſtrait & le ſens concret, j'obſerverai ſeulement ici que *blancheur* eſt un terme abſtrait; mais quand je dis que *ce papier eſt blanc*, *blanc* eſt alors un terme concret. *Un nouvel eſclavage ſe forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'eſt-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux eſclaves. *Tibi ſervitus creſcit nova.* *Servitus* eſt un terme abſtrait, au lieu de *ſervi*, ou *novi amatóres qui tibi ſerviant.* *Invídiâ major*, au deſſus de l'envie, c'eſt-à-dire, triomphant de mes envieux. Hor. liv. 1. Od. 8. v. 18. Horace liv. 2. Od. 20.

Cuſtódia, garde, conſervation, ſe prend en latin pour ceux qui gardent, *noctem cuſtódia ducit inſomnem.* Æn. l. IX. v. 166.

Spes, l'eſpérance, ſe dit ſouvent pour ce qu'on eſpère. *Spes quæ differtur affligit ánimam.*

Prov. c. XIII. v. 12.

Petitio, demande, ſe dit auſſi pour la choſe demandée. *Dedit mihi dóminus petitiónem meam.*

1. Reg. c. 1. v. 27.

C'eſt ainſi que Phèdre a dit, *tua calámitas non ſentiret*, c'eſt-à-dire, *tu calamitóſus non ſentires. Tua calámitas* eſt un terme abſtrait, au lieu que *tu calamitóſus* eſt le concret. *Credens colli longitúdinem* * pour *collum longum*: & encore *corvi ſtupor* ** qui eſt l'abſtrait, pour *corvus ſtúpidus* qui eſt le concret. Virgile a dit de même, *ferri rigor* *** qui eſt l'abſtrait, au lieu de *ferrum rigidum* qui eſt le concret.

Lib. I. fab. 3.

* ibid. fab. 8.

** ibid. fab. 13.

*** Georg. l. 1. v. 143.

VII. Les parties du corps qui ſont regardées come le ſiège des paſſions & des ſentimens intérieurs, ſe prènent pour les ſentimens mêmes : c'eſt ainſi qu'on dit *il a du cœur*, c'eſt-à-dire, du courage.

Obſervez que les anciens regardoient le cœur come le ſiège de la ſageſſe, de l'eſprit, de l'adreſſe : ainſi *habet cor* * dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'eſprit ; *vir cordátus* veut dire en latin *un home de ſens*, qui a un bon diſcernement.

Cornutus, philoſophe Stoïcien, qui fut le

* Cata eſt & cállida, habet cor. *Plaute.* Perſa act. 4. ſc. 4. v. 71 : Si eſt mihi cor. *ſi j'ai de l'eſprit de l'intelligence.* *Plaute.* moſtel. act. 1. ſc. 2. v. 3.

maitre de Perſe, & qui a été enſuite le comentateur de ce poète, fait cette remarque ſur ces paroles de la prémière ſatire : *Sum petuláti ſplene cachinno.* » Phyſici dicunt hómines » ſplene ridére, felle iráſci, jécore amáre, cor» de ſápere & pulmóne jactári. « Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perſe dit que le *ventre* c'eſt-à-dire, la faim, le beſoin, *a fait aprendre aux pies & aux corbeaux à parler.* Perſe. prolog.

La *cervèle* ſe prend auſſi pour l'eſprit, le jugement ; *O la belle tête* ! s'écrie le renard dans Phédre, *quel domage, elle n'a point de cervèle* ! On dit d'un étourdi que c'eſt une tête ſans *cervèle*: Ulyſſe dit à Uryale, ſelon la traduction de Madame Dacier, *jeune home vous avez tout l'air d'un écervelé* : c'eſt-à-dire, come elle l'explique dans ſes ſavantes remarques, *vous avez tout l'air d'un home peu ſage.* Au contraire, quand on dit, *c'eſt un home de tête, c'eſt une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, eſt un habile home, un home de jugement. *La tête lui a tourné*, c'eſt-à-dire, qu'il a perdu le bon ſens, la préſence d'eſprit. *Avoir de la tête*, ſe dit auſſi figurément d'un opiniatre : *Tête de fer*, ſe dit d'un home apliqué ſans relâche, & encore d'un entêté.

O quanta ſpécies ! cérebrumnon habet. Ph. l. 1. fab. 7.

Odyſſ. T. 2. p. 13.

La langue, qui eſt le principal organe de la

parole, ſe prend pour la parole : *c'eſt une méchante langue*, c'eſt-à-dire, c'eſt un médiſant *avoir la langue bien pendue*, c'eſt avoir le talent de la parole, c'eſt parler facilement.

VIII. Le nom du maitre de la maiſon ſe prend auſſi pour la maiſon qu'il ocupe : Virgile a dit, *jam próximus ardet Ucálegon*, c'eſt-à-dire, le feu a déja pris à la maiſon d'Ucalégon.

Æn. 2. v. 312.

On done auſſi aux pièces de monoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducéntos Philippos reddat aúreos* : qu'elle rende deux cens *Philipes* d'or : nous dirions deux cens *Louis* d'or.

Plaute Bacchid. act. IV. ſc. 2. v. 8.

Voilà les principales eſpèces de métonymie. Quelques uns y ajoutent la métonymie par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui ſuit, ou ce qui ſuit pour ce qui précède; c'eſt ce qu'on apèle L'ANTECEDENT POUR LE CONSEQUENT ou LE CONSEQUENT POUR L'ANTECEDENT, on en trouvera des exemples dans la métalepſe qui n'eſt qu'une eſpèce de métonymie à laquelle on a doné un nom particulier : au lieu qu'à l'égard des autres eſpèces de métonymie, dont nous venons de parler, on ſe contente de dire métonymie de la cauſe pour l'éfet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du ſigne, &c.

III.

METALEPSE.

LA Métalepſe eſt une eſpèce de métonymie, par laquelle on exprime ce qui ſuit pour faire entendre ce qui précède ; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui ſuit ; elle ouvre, pour ainſi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous paſſiez d'une idée à une autre, *ex álio in áliud viam præſtat* ; c'eſt l'antécédent pour le conſéquent, ou le conſéquent pour l'antécédent, & c'eſt toujours le jeu des idées acceſſoires dont l'une réveille l'autre.

Μετάληψις. *Tranſmutátio* : μετὰ, trans. λαμβάνω, cápio.

Inſt. orat. l. VIII. c. 6.

Le partage des biens ſe feſoit ſouvent & ſe fait encore aujourd'hui, en tirant au ſort : Joſué ſe ſervit de cette manière de partager. *

Le ſort précède le partage ; delà vient que *ſors* en latin ſe prend ſouvent pour le partage même, pour la portion qui eſt échue en partage ; c'eſt le nom de l'antécédent qui eſt doné au conſéquent.

* Cumque ſurrexiſſent viri, ut pérgerent ad deſcribéndam terram, præcépit eis Jóſue dicens : circúite terram & deſcríbite eam ac revertímini ad me : ut hîc coram dómino, in Silo mittam vobis ſortem. *Joſué*, ch. XVIII. v. 8.

Sors ſignifie encore jugement, arrêt, c'étoit le ſort qui décidoit chez les Romains, du rang dans lequel chaque cauſe devoit être plaidée : * ainſi quand on a dit *ſors* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conſéquent.

Sortes en latin ſe prend encore pour un oracle, ſoit parce qu'il y avoit des oracles qui ſe rendoient par le ſort, ſoit parce que les réponſes des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la deſtinée, le partage, l'état de ceux qui les conſultoient.

Crédidi, propter quod locútus ſum. Pſ. 115. v. 1.

On croit avant que de parler ; je crois, * dit le Prophète, & c'eſt pour cela que je parle : Il n'y a point là de métalepſe : mais il y a une métalepſe quand on ſe ſert de *parler* ou de *dire* pour ſignifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne ſuis pas de vos amis ? c'eſt-à-dire, croirez-vous ? aurez vous ſujet de dire ?

Cedo veut dire dans le ſens propre, *je cède*, *je me*

* Ex more romano non audiebántur cauſæ, niſi per ſortem ordinátæ. Tempore quo cauſæ audiebántur, conveniébant omnes, unde & concilium : & ex ſorte diérum órdinem accipiébant, quo poſt diem trigéſimum ſuas cauſas exequeréntur, unde eſt *urnam movet*. Servius *in illud Virgilii*, Nec vero hæ ſine ſorte datæ, ſine judice ſedes. *Æn.* l. VI. v. 431.

rens; cependant, par une métalepſe de l'antécédent pour le conſéquent ; *cedo* ſignifie ſouvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donez* : cette ſignification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler & que nous parlons toujours nous mêmes, nous ne lui donons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il ; hé bien je vous céde, je vous écoute, parlez ; *cedo, dic.*

Quand on veut nous doner quelque choſe, nous refuſons ſouvent par civilité, on nous preſſe d'accepter, & enfin nous répondons *je vous céde*, je vous obéis, je me rens, *donez*, *cedo, da* ; *cedo* qui eſt le plus poli de ces deux mots, eſt demeuré tout ſeul dans le langage ordinaire ſans être ſuivi de *dic* ou de *da* qu'on ſuprime par ellipſe : *cedo* ſignifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, ſelon le ſens ; c'eſt ce qui précède pour ce qui ſuit ; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, ſoit qu'on parle à une ſeule perſone, ou à pluſieurs : car tout l'uſage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'eſt de demander pour ſoi, *cedo ſibi poſcit & eſt immobile.*

Cornel. Fronto. apud autóres linguæ latinæ, P. 1333. V. cedo.

On raporte de même à la métalepſe ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'eſt-à-dire, il n'eſt pas reconoiſſant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'eſt-à-dire, obſervez notre

convention : *Seigneur, ne vous reſſouvenez point de nos fautes*, c'eſt-à-dire, ne nous en puniſſez point, acordez nous en le pardon : *Je ne vous conois pas*, c'eſt-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous mépriſe, vous êtes à mon égard come n'étant point.

Quem omnes mortáles ignórant & ludificant. *Plaute.* amphit. act. 1 v. ſc. 3. v. 13.

Il a été, *il a vêcu*, veut dire ſouvent *il eſt mort* ; c'eſt l'antécédent pour le conſéquent. . . . . C'en eſt fait, Madame, & j'ai vêcu, c'eſt-à-dire, je me meurs.

Rac. Mithrid. act. v. ſc. dern.

Un mort eſt regreté par ſes amis, ils voudroient qu'il fut encore en vie, ils ſouhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le deſirent : ce ſentiment ſupoſe la mort, ou du moins l'abſence de la perſone qu'on régrète. Ainſi *la mort*, *la perte* ou *l'abſence* ſont l'antécédent ; & *le deſir*, *le regret* ſont le conſéquent. Or, en latin *deſiderári* être ſouhaité ſe prend pour *être mort*, *être perdu*, *être abſent*, c'eſt le conſéquent pour l'antécédent, c'eſt une métalepſe. *Ex parte Alexandri triginta omninò & duo*, ou ſelon d'autres, *trecenti omninò*, *ex peditibus deſiderati ſunt* ; du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trois cens fantaſſins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla navis deſiderabátur* : aucun vaiſſeau n'étoit déſiré, c'eſt-à-dire, aucun vaiſ-

Q. Curt. l. III. c. II. fin.

Cæſar.

ſeau ne périt, il n'y eut aucun vaiſſeau de perdu.

» Je vous avois promis que je ne ſerois que » cinq ou ſix jours à la campagne, dit Horace » à Mécénas, & cependant j'y ai déja paſſé » tout le mois d'Aout.

Quinque dies tibi pollícitus me rure futúrum, Sextílem totum, mendax, desíderor. Hor. l. 1. ep. 7.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepſe, je ſuis abſent de Rome, je me tiens à la campagne.

Par la même figure *deſiderári* ſignifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient beſoin de nous. » Les Thébains, par des in- » trigues particulières, n'aiant point mis Epa- » minondas à la tête de leur armée, reconu- » rent bientot le beſoin qu'ils avoient de ſon » habileté dans l'art militaire: « * *deſiderári cœpta eſt Epaminóndæ diligéntia.* Cornelius Nepos dit encore que Ménéclide jaloux de la gloire d'Epaminondas, exhortoit continuèlement les Thébains à la paix, afin qu'ils ne ſentiſſent point le beſoin qu'ils avoient de ce général. *Hortári ſolébat Thebános, ut pacem bello anteferrent, ne illíus imperatóris ópera deſiderarétur.* Corn. Nep. Epam. c. 7. id. c. 5.

La métalepſe ſe fait donc lorſqu'on paſſe come par degrés d'une ſignification à une autre: par exemple, quand Virgile a dit, après

Poſt áliquot mea regna videns mirábor ariſtas. *Virg.* Ecl. 1. v. 70.

quelques épis, c'eſt-à-dire, aprés quelques années : les épis ſupoſent le tems de la moiſſon, le tems de la moiſſon ſupoſe l'été, & l'été ſupoſe la révolution de l'année. Les poëtes prènent les hivers, les étés, les moiſſons, les autones, & tout ce qui n'arrive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous diſons dans le diſcours ordinaire, *c'eſt un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'eſt un vin de quatre ans ; & dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'eſt-à-dire, bois de quatre années.

Cout. de Loudun, tit. 14. art. 3.

Ainſi le nom des diférentes opérations de l'agriculture ſe prend pour le tems de ces opérations, c'eſt le conſéquent pour l'antécédent, la moiſſon ſe prend pour le tems de la moiſſon, la vendange pour le tems de la vendange ; *il eſt mort pendant la moiſſon*, c'eſt-à-dire, dans le tems de la moiſſon. La moiſſon ſe fait ordinairement dans le mois d'Aout, ainſi par métonymie ou métalepſe, on apèle la moiſſon l'*Août* qu'on prononce l'*oût*, alors le tems dans lequel une choſe ſe fait ſe prend pour la choſe même, & toujours à cauſe de la liaiſon que les idées acceſſoires ont entre elles.

On raporte auſſi à cette figure ces façons de parler des poëtes, par leſquelles ils prènent

l'antécédent pour le conſéquent, lorſqu'au lieu d'une deſcription, ils nous mettent devant les yeux le fait que la deſcription ſupoſe.

» O Menalque! ſi nous vous perdions, dit » Virgile, * qui émailleroit la terre de fleurs? » qui feroit couler les fontaines ſous une om- » bre verdoyante? « C'eſt-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs? Qui nous en feroit des deſcriptions auſſi vives & auſſi riantes que celles que vous en faites? Qui nous peindroit come vous ces ruiſſeaux qui coulent ſous une ombre verte?

Le même poète a dit, ** que » Silène en- » velopa chacune des ſœurs de Phaéton avec » une écorce amère, & fit ſortir de terre de » grands peupliers; « c'eſt-à-dire, que Silène chanta d'une manière ſi vive la métamorphoſe des ſœurs de Phaéton en peupliers qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être raportées à l'hypotypoſe dont nous parlerons dans la ſuite.

* Quis caneret nymphas? Quis humum florentibus herbis Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ? *Virg.* Ecl. IX. v. 19.

** Tum Phaetontiadas muſco circumdat amaræ Corticis, atque ſolo procéras érigit alnos. *Virg.* Ecl. VI. v. 62.

IV.

La Synecdoque. *

Συνεκδοχὴ. Compréhension,

LE terme de *Synecdoque* signifie compréhension, conception : en éfet dans la Synecdoque on fait concevoir à l'esprit plus ou

* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, ensorte qu'on puisse les consulter pour conoitre l'usage qu'il faut suivre par raport à la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent diférenment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise come *Roche*, & les autres soutiènent avec Richelet, qu'on doit prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec Συνεκδοχὴ ; il faut donc le prononcer en conservant au χ sa prononciation originale, c'est ainsi qu'on prononce & qu'on écrit époque Ἐποχὴ ; *Monarque* μονάρχης & μόναρχος ; Pentateuque, πεντατεύχος ; *Andromaque*, Ἀνδρομάχη ; *Télémaque*, Τηλέμαχος, &c. On conserve la même prononciation dans *Echo*, Ἠχὼ ; Ecole, *Schola* Σχολὴ, &c.

Je crois donc que synecdoque étant un mot scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induise pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le χ des Grecs a introduit une prononciation françoise dans plusieurs mots que nous avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus comuns & l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimère*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois, mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons Synecdoque.

moins que le mot dont on ſe ſert ne ſignifie dans le ſens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'eſt une ſimple métonymie, c'eſt un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaiſſeaux, non ſeulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une ſignification plus étendue que celle qu'il a dans le ſens propre ; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque eſt donc une eſpèce de métonymie, par laquelle on done une ſignification particulière à un mot, qui dans le ſens propre a une ſignification plus générale ; ou au contraire, on done une ſignification générale à un mot qui dans le ſens propre n'a qu'une ſignification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la ſynecdoque, je prens *le plus* pour *le moins*, ou *le moins* pour *le plus*.

Voici les diférentes ſortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

1. SYNECDOQUE DU GENRE : come quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre auſſi les animaux qui ſont ſujets à la mort

auſſi bien que nous : Ainſi, quand par *les mortels* on n'entend que les homes, c'eſt une ſynecdoque du genre : on dit *le plus* pour *le moins*.

Euntes in mundum universum prædicate evangélium omni creaturæ *Marc.* c. 16. v. 15.

Dans l'Ecriture Sainte, *créature* ne ſignifie ordinairement que les homes ; c'eſt encore ce qu'on apèle la ſynecdoque du genre, parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une eſpèce particulière : *créature* eſt un mot générique, puiſqu'il comprend toutes les eſpéces de choſes créées, les arbres, les animaux, les métaux, &c. Ainſi lorſqu'il ne s'entend que des homes, c'eſt une ſynecdoque du genre, c'eſt-à-dire, que ſous le nom du genre, on ne conçoit, on n'exprime qu'une eſpèce particulière ; on reſtraint le mot générique à la ſimple ſignification d'un mot qui ne marque qu'une eſpèce.

Nombre eſt un mot qui ſe dit de tout aſſemblage d'unités : les Latins ſe ſont quelquefois ſervis de ce mot en le reſtraignant à une eſpèce particulière.

ῥυθμὸς.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant : il y a dans le chant une proportion qui ſe compte. Les Grecs ont auſſi *rythmos* tout ce qui ſe fait avec une certaine proportion. *quidquid certo modo & ratione fit.*

. . . . . Números mémini, ſi verba tenérem. Virg. Ecl. IX. v. 45.

» Je me reſſouviens de la meſure, de l'har-
» monie, de la cadence, du chant, de l'air;
» mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Números* ſe prend encore en particulier pour les vers; parce qu'en éfet les vers ſont compoſés d'un certain nombre de piés ou de ſylabes : *Scribimus números*, nous feſons des vers. Perſe ſat. 1. v. 13.

3. En françois nous nous ſervons auſſi de *nombre* & de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines meſures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un diſcours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuſes. On dit d'une période qu'elle eſt fort nombreuſe, *numeróſa orátio*; c'eſt-à-dire, que le nombre des ſylabes qui la compoſent eſt ſi bien diſtribué, que l'oreille en eſt frapée agréablement : *número* a auſſi cette ſignification en latin. *In oratióne* número *latinè, græcè* ῥύθμὸς, *inéſſe dicitur*. . . . . *Ad capiéndas aures*, ajoute Cicéron, *número ab oratóre quæruntur* : & plus bas il s'exprime en ces termes : *Ariſtóteles verſum in oratióne vetat eſſe, número jubet*. Ariſtote ne veut point qu'il ſe trouve un vers dans la proſe, c'eſt-à-dire, Cic. Orat. n. LVIII. *aliter* 198. &c. Cic. Orat. n. LI. *aliter* 170. 171. 172.

qu'il ne veut point que lorſqu'on écrit en proſe il ſe trouve dans le diſcours le même aſſemblage de piés, ou le même nombre de ſylabes qui forment un vers. Il veut cependant que la proſe ait de l'harmonie ; mais une harmonie qui lui ſoit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des ſylabes & de l'arangement des mots.

III. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPECE : c'eſt lorſqu'un mot, qui dans le ſens propre ne ſignifie qu'une eſpèce particulière, ſe prend pour le genre ; c'eſt ainſi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'eſt alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Theſſalie, entre le mont Oſſa & le mont Olympe, une fameuſe plaine apelée *Tempé*, qui paſſoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce, les Poètes grecs & latins ſe ſont ſervis de ce mot particulier pour marquer toutes ſortes de belles campagnes.

» Le doux ſomeil, dit Horace, n'aime » point le trouble qui regne chez les grands, » il ſe plait dans les petites maiſons des ber- » gers, à l'ombre d'un ruiſſeau, ou dans ces » agréables campagnes dont les arbres ne ſont agités

» agités que par le zéphire ; « & pour marquer ces campagnes il ſe ſert de *Tempé*.

. . . Somnus agréſtium
Lenis virórum, non húmiles domos
Faſtídit, umbroſámque ripam,
Non zéphyris agitáta Tempe.

Hor. l. 3. ode 1. v. 22.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* ſe prènent auſſi quelquefois ſéparément pour tout l'home : on dit populairement, ſurtout dans les provinces, *ce corps là* pour cet home là ; *voilà un plaiſant corps*, pour dire un plaiſant perſonage. On dit auſſi qu'*il y a cent mile ames dans une vile*, c'eſt-à-dire, cent mile habitans. *Omnes ánimæ domûs Jacob*, toutes les perſones de la famille de Jacob. *Génuit ſéxdecim ánimas*, il eut ſeize enfans.

Gen. c. 46. v. 27
ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE. c'eſt lorſqu'on met un ſingulier pour un plurier, ou un plurier pour un ſingulier.

1. *Le Germain révolté*, c'eſt à-dire, les Germains, les Alemans, *l'énemi vient à nous*, c'eſt-à-dire, *les énemis*. Dans les hiſtoriens latins on trouve ſouvent *pedes* pour *pédites* ; le fantaſſin pour les fantaſſins, l'Infanterie.

2. Le plurier pour le ſingulier. Souvent dans le ſtile ſérieux on dit *nous* au lieu de *je*,

Quod dictum eſt per Prophétas. Matt. c. 2. v. 23.

& de même, *Il eſt écrit dans les Prophètes*, c'eſt-à-dire, dans un des livres de quelqu'un des Prophètes.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vint fois, cent fois, mile fois*, c'eſt-à-dire, pluſieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne ſoit rond: ainſi on dit *la verſion des ſeptante*, au lieu de dire la verſion des ſoixante & douze interprètes, qui, ſelon les Péres de l'Egliſe, traduiſirent l'Ecriture Sainte en grec, à la prière de Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, environ trois cens ans avant Jéſus-Chriſt. Vous voyez que c'eſt toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainſi *la tête* ſe prend quelquefois pour tout l'home: c'eſt ainſi qu'on dit comunément, *on a payé tant par tête*, c'eſt-à-dire, tant pour chaque perſone; *une tête ſi chère*, c'eſt-à-dire, une perſone ſi précieuſe, ſi fort aimée.

Quand les Poètes diſent *après quelques moiſſons, quelques étés, quelques hivers*, c'eſt-à-dire, après quelques années.

L'onde, dans le ſens propre ſignifie une vague, un flot ; cependant les poëtes prènent ce mot ou pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle
Se feroit vers ſa ſource une route nouvèle,
Plutot qu'on ne verroit votre cœur dégagé ;
Voyez couler ces flots dans cette vaſte plaine ;
C'eſt le même penchant qui toujours les entraine ;
Leur cours ne change point, & vous avez changé. Quinault. Iſis, act. 1. ſc. 3.

Dans les poëtes latins *la poupe* ou la *proue* d'un vaiſſeau ſe prènent pour tout le vaiſſeau. On dit en françois *cent voiles*, pour dire cent vaiſſeaux. *Tectum*, le toit, ſe prend en latin pour toute la maiſon : *Ænéan in régia ducit tecta*, elle mène Enée dans ſon palais. Virg. Æn. 1. v. 635.

La porte, & même *le ſeuil de la porte*, ſe prènent auſſi en latin pour toute la maiſon, tout le palais, tout le temple. C'eſt peut-être par cette eſpèce de ſynecdoque qu'on peut doner un ſens raiſonable à ces vers de Virgile :

Tum fóribus Divæ, médiâ teſtúdine templi,
Septa armis ; ſolióque altè ſubnixa reſédit. Æn. 1. vi 509.

Si Didon étoit aſſiſe à la porte du temple, *fóribus Divæ*, coment pouvoit-elle être aſ-

ſiſe en même tems ſous le milieu de la voute, *médiâ teſtúdine* ? C'eſt que par *foribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général le temple ; elle vint au temple & ſe plaça ſous la voute.

Lorſqu'un citoyen romain étoit fait eſclave, ſes biens apartenoient à ſes héritiers ; mais s'il revenoit dans ſa patrie, il rentroit dans la poſſeſſion & jouiſſance de tous ſes biens : ce droit, qui eſt une eſpèce de droit de retour, s'apeloit en latin *jus poſtliminii* ; de *poſt*, après, & de *limen*, le ſeuil de la porte, l'entrée.

Porte, par ſynecdoque & par antonomaſe, ſignifie auſſi la cour du Grand Seigneur, de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'eſt-à-dire avec la Cour Ottomane. C'eſt une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils noment *Porte* par excélence la porte du ſérail, c'eſt le palais du Sultan ou Empereur Turc, & ils entendent par ce mot ce que nous apelons *la Cour*.

Nous diſons *il y a cent feux dans ce vilage*, c'eſt-à-dire, cent familles.

On trouve auſſi des noms de viles, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces & de nations. * Les Pélaſgiens,

* Eurus ad auroram Nabathæaque regna recéſſit. *Ovid. Metam. l. 1. v. 61.*

les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, ſe prènent pour tous les Grecs, dans Virgile & dans les autres poètes anciens.

On voit ſouvent dans les poètes *le Tibre* † pour les Romains ; *le Nil* pour les Egyptiens; *la Seine* pour les François.

* Chaque climat produit des favoris de Mars,
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.

* Boileau Ep. 1.

†† Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du Tibre.

†† *Idem*; Diſcours au Roi.

Par *le Tage* il entend les Eſpagnols, le Tage eſt une des plus célèbres rivières d'Eſpagne.

v. On ſe ſert ſouvent du nom de LA MATIERE POUR marquer LA CHOSE QUI EN EST FAITE, le pin ou quelqu'autre arbre ſe prend dans les poètes pour un vaiſſeau ; on dit comunément *de l'argent* pour des pièces d'argent, de la monoie. *Le fer* ſe prend pour l'épée: *périr par le fer.* Virgile s'eſt ſervi de ce mot pour le ſoc de la charue :

At prius ignótum ferro quam ſcíndimus æquor. 1. Georg. v. 50.

† Cum Tiberi Nilo, grátia nulla fuat. *Prop.* l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tiberi[illegible]nos, per Nilum Ægyptios intelligito. *Beroal[illegible] Propert.*

M. Boileau dans ſon ode ſur la priſe de Namur, a dit l'*airain* pour dire les canons :

Et par cent bouches horribles
L'*airain* ſur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

L'*airain* en latin *æs*, ſe prend auſſi fréquemment pour la monoie, les richeſſes : la première monoie des Romains étoit de cuivre : *æs alienum*, le cuivre d'autrui, c'eſt-à-dire, le bien d'autrui, qui eſt entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *æra* ſe prend pour des vaſes de cuivre, pour des trompètes, des armes, en un mot, pour tout ce qui ſe fait de cuivre.

Dieu dit à Adam, tu es pouſſière & tu retourneras en pouſſière, *pulvis es & in pulverem reverteris*, c'eſt-à-dire, tu as été fait de pouſſière, tu as été formé d'un peu de terre. Gen. c. 3. v. 19.

Virgile s'eſt ſervi du nom de l'éléphant, pour marquer ſimplement de l'ivoire ; * c'eſt ainſi que nous diſons tous les jours *un caſtor*, pour dire un chapeau fait de poil de caſtor, &c.

. . . . * Ex auro, ſolidóque elephánto. *Georg.* III. v. 26.
Dona dehinc auro gravia ſectóque elephánto. *Æn.* III. v. 464.

Le pieux Enée, dit Virgile, * lança sa haste † avec tant de force contre Mézence, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, & qu'elle traversa les piquures de toile, & l'ouvrage fait de trois *taureaux*, c'est-à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

† Haste, pique, lance. v. le P. de Montfaucon, tome 4. p. 65.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indiférenment un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut, encore un coup, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage; ou du moins que le sens litéral qu'on veut faire entendre, se présente naturèlement à l'esprit sans révolter la droite raison, & sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de *cent mats*, ou de *cent avirons*, au lieu de dire de *cent voiles* pour cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout, & chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière, ni tout nom d'espèce pour le genre : c'est l'usage seul qui done à son

* Tum pius Ænéas hastam jacit : illa per orbem
Ære cavum triplici per linea terga, tribúsque
Transiit intéxtum tauris opus. *Æn.* l. x. v. 783.

gré ce privilège à un mot plutot qu'à un autre.

Ainſi, quand Horace a dit que les combats ſont en horreur aux méres, *bella matribus deteſtata*; je ſuis perſuadé que ce poète n'a voulu parler préciſément que des méres. Je vois une mére alarmée pour ſon fils, qu'elle ſait être à la guerre, ou dans un combat, dont on vient de lui aprendre la nouvèle: Horace excite ma ſenſibilité en me feſant penſer aux alarmes où les méres ſont alors pour leurs enfans; il me ſemble même que cette tendreſſe des méres eſt ici le ſeul ſentiment qui ne ſoit pas ſuſceptible de foibleſſe ou de quelqu'autre interprétation peu favorable: les alarmes d'une maitreſſe pour ſon amant, n'oſeroient pas toujours ſe montrer avec la même liberté, que la tendreſſe d'une mére pour ſon fils. Ainſi quelque déférence que j'aie pour le ſavant P. Sanadon, j'avoue que je ne ſaurois trouver une ſynecdoque de l'eſpèce dans *bella matribus deteſtata*. Le P. Sanadon croit que *matribus* comprend ici, même *les jeunes filles*: voici ſa traduction: *Les combats, qui ſont pour les femmes un objet d'horreur.* Et dans les remarques il dit, que » * les méres redoutent la guerre pour leurs époux & pour leurs

Hor. l. 1. od. 2. v. 24.

Poéſies d'Horace, tom. 1. p. 7. * pag. 14.

» enfans ; mais les jeunes filles, ajoute-t-il, » ne DOIVENT pas moins la redouter pour » les objets d'une tendreſſe légitime que la » gloire leur enlève, en les rangeant ſous les » drapeaux de Mars. Cette raiſon m'a fait » prendre *matres* dans la ſignification la plus » étendue, come les poètes l'ont ſouvent » employé. Il me ſemble, ajouté-t-il, que ce » ſens fait ici un plus bel éfet. «

Il ne s'agit pas de doner ici des inſtructions aux jeunes filles, ni de leur aprendre ce qu'elles doivent faire, lorſque *la gloire leur enlève les objets de* leur *tendreſſe*, *en les rangeant ſous les drapeaux de Mars* ; c'eſt-à-dire, lorſque leurs amans ſont à la guerre ; il s'agit de ce qu'Horace a penſé : or, il me ſemble que le terme de *méres* n'eſt rélatif qu'à *enfans* ; il ne l'eſt pas même à *époux*, encore moins aux *objets d'une tendreſſe légitime*. J'ajouterois volontiers, que les jeunes filles s'opoſent à ce qu'on les confonde ſous le nom de *méres* ; mais pour parler plus ſérieuſement, j'avoue que lorſque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats ſont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu que les paroles d'Horace me font voir une mére atendrie : ainſi je ne ſens point que l'une

de ces expreſſions puiſſe jamais être l'image de l'autre ; & bien loin que la traduction du P. Sanadon faſſe ſur moi un plus bel éfet, je regrète le ſentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la ſynecdoque.

Come il eſt facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne ſera pas inutile d'obſerver que ce qui diſtingue la ſynecdoque de la métonymie, c'eſt 1°. Que la ſynecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le ſens propre ſignifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le ſens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une rélation entre l'objet dont on veut parler & celui dont on emprunte le nom ; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée acceſſoire, & par conſéquent point de trope : mais la rélation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, eſt de telle ſorte, que l'objet dont on emprunte le nom ſubſiſte indépendanment de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un enſemble avec lui : Tel eſt le raport qui ſe trouve entre la *cauſe* & l'*éfet*, entre l'auteur & ſon ouvrage, entre Cérès & le blé ; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille

& le vin : Au lieu que la liaiſon qui ſe trouve entre les objets, dans la ſynecdoque, ſupoſe que ces objets forment un enſemble come le *tout* & la *partie* ; leur union n'eſt point un ſimple raport, elle eſt plus intérieure & plus dépendante : c'eſt ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.

V.

L'ANTONOMASE.

L'Antonomaſe eſt une eſpèce de ſynecdoque, par laquelle on mét un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la perſone ou la choſe dont on parle excèle ſur toutes celles qui peuvent être compriſes ſous le nom comun : & dans le ſecond cas, on fait entendre que celui dont on parle reſſemble à ceux dont le nom propre eſt célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

Ἀντονομασία, pronominátio : nom pour un autre de ἀντὶ pour, contre & ὀνομάζω, *je nome.*

1. *Philoſophe*, *Orateur*, *Poète*, *Roi*, *Vile*, *Monſieur*, ſont des noms comuns ; cependant l'antonomaſe en fait des noms particu-

liers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent *le Philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent *l'Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent *le Poète*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient *l'Orateur*, & d'Homère quand ils disoient *le Poète*.

Quand nos Théologiens disent *le Docteur angélique*, ou *l'Ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé *le Docteur subtil*, S. Augustin *le Docteur de la grace*.

Ainsi on done par excèlence & par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Virg. Ec. IX. v. 1. Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem? *Urbem* en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par raport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par raport à l'Empire Ro-

main, alors par *urbem* ils entendoient la vile de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec, la vile [astu] veut dire Athènes: *An* * *in astu venit?* est-il venu à la vile? Cornélius Népos parlant de Thémistocle & d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. **

* Τὸ ἄστυ, urbs, *vile*. de eo maneo.

Dans chaque famille, *monsieur*, veut dire le maitre de la maison.

Les adjectifs ou épitètes sont des noms comuns que l'on peut apliquer aux diférens objets ausquels ils conviènent, l'antonomase en fait des noms particuliers: *l'invincible*, *le conquérant*, *le grand*, *le juste*, *le sage*, se disent par antonomase de certains Princes ou d'autres persones particulières.

Tite-Live apèle souvent Annibal *le Carthaginois*; le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'homes: *abundábat multitúdine hóminum Pœnus.* Didon dit à sa sœur *** *vous mettrez sur le bucher les armes que* le per-

Tit. Liv. l. 21. n. 8.

* Téren. Eun. act. v. sc. 6. selon Madame Dacier, & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

** Xerces prótinus accéssit astu. *Corn. Nep.* Themist. 4. Alcibíades postquam astu venit. *idem* Alcib. 6.

*** Arma viri, tálamo quæ fixa reliquit
Impius . . . super impónas. *Æn.* l. IV. v. 495.

fide *a laiſſées*, & par ce perfide elle entend Enée.

Le Deſtructeur de Cartage & de Numance, ſignifie par antonomaſe Scipion Emilien.

Il en eſt de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce ſont des noms tirés du nom du pére ou d'un ayeul, & qu'on done aux deſcendans; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anchiſiades*, ce nom eſt doné à Enée par antonomaſe, il eſt tiré du nom de ſon pére, qui s'apeloit Anchiſe. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuſe, eſt ſouvent apelé *Tydides*, parce qu'il étoit fils de Tydée, Roi des Etoliens.

Æn. l. v. v. 407.

Nous avons un recueil ou abrégé des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sálica*: parmi ces loix il y a un article * qui exclut les femmes de la ſucceſſion aux terres ſaliques, c'eſt-à-dire, aux fiefs: c'eſt une loi qu'on n'a obſervée inviolablement dans la ſuite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours excluſes de la ſucceſſion à la courone. Cet uſage toujours obſervé eſt ce qu'on apèle aujourd'hui *loi ſalique* par antonomaſe, c'eſt-à-dire, que nous donons à la loi particulière

* De terrâ verò ſálicâ, nulla pórtio hæreditátis mulieri véniat, ſed ad virilem ſexum tota terræ hæréditas pervéniat. *Lex Sálica*. art. 62. de Alode. §. 6.

d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos péres donèrent autrefois à un recueil général de loix.

11. La ſeconde eſpèce d'antonomaſe eſt lorſqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale dernier Roi des Aſſyriens vivoit dans une extrême moleſſe; du moins tel eſt le ſentiment comun: delà on dit d'un voluptueux, *c'eſt un Sardanapale.*

L'Empereur Néron fut un prince de mauvaiſes mœurs, & barbare juſqu'à faire mourir ſa propre mére; delà on a dit des princes qui lui ont reſſemblé, c'eſt un Néron.

Caton, au contraire, fut recomandable par l'auſtérité de ſes mœurs: delà S. Jerome a dit d'un hipocrite, c'eſt un Caton au dehors, & un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato.*

Hier. l. 2. Ep. 13. Ruff. Monach. ſub fin. Lugd. p. 227. & Paris, edit. 1718. p. 386.

Mécénas favori de l'Empereur Auguſte, protégeoit les gens de lettres: on dit aujourd'hui d'un ſeigneur qui leur acorde ſa protection, *c'eſt un Mécénas.*

Mais ſans un Mécénas à quoi ſert un Auguſte? c'eſt-à-dire, ſans un protecteur.

Boileau, Sat. 1. v. 86.

Irus étoit un pauvre de l'ile d'Itaque qui étoit à la ſuite des amans de Pénélope, il a doné lieu au proverbe des anciens, *plus pau-*

Homer. Odyſſ. l. 18.

vre qu'Irus. Au contraire Créſus Roi de Lydie fut un prince extrèmement riche ; delà on trouve dans les poètes *Irus* pour un pauvre & *Créſus* pour un riche :

Ovid. Triſt. IIIe. Eleg. 7. v. 42.

Irus & eſt ſubitò qui modò Crœſus erat.

† Propert. l. III. Eleg. 4. v. 39.

. . . . . Non diſtat Crœſus ab Iro. †

Zoïle fut un critique paſſioné & jaloux : ſon nom ſe dit encore * d'un home qui a les mêmes défauts ; Ariſtarque, au contraire, fut un critique judicieux : l'un & l'autre ont critiqué Homère : Zoïle l'a cenſuré avec aigreur & avec paſſion, mais Ariſtarque l'a critiqué avec un ſage dicernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques : on a dit de ceux qui l'ont imité qu'ils étoient des Ariſtarques.

Rouſſeau, Ep. I. aux Muſes.

Et de moi même Ariſtarque incomode :

C'eſt-à-dire, *cenſeur.* Liſez vos ouvrages, dit Horace, ** à un ami judicieux : il vous en fera

* Ingénium magni detréctat livor Homéri :
Quiſquis es, ex illo, Zóile, nomen habes. *Ovid.* Remed. amor. v. 365.

** Vir bonus ac prudens verſus reprehéndet inértes,
Culpábit duros, incómptis ádlinet atrum
Tranſvérſo cálamo ſignum ; ambitióſa recídet
Ornaménta, parum claris lucem dare coget ;
Arguet ambíguè dictum ; mutánda notábit,
Fiet Ariſtárchus. *Horat.* art. poet. v. 444.

ſentir

ſentir les défauts, il ſera pour vous un *Ariſtarque*.

Therſite fut le plus malfait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs: Homère a rendu les défauts de ce grec ſi célèbres & ſi conus, que les anciens ont ſouvent dit un *Therſite* pour un home diforme, un home mépriſable. C'eſt dans ce dernier ſens que M. de la Bruyère a dit, » jetez moi dans les troupes come » un ſimple ſoldat, je ſuis Therſite; metez » moi à la tête d'une armée dont j'aie à ré- » pondre à toute l'Europe, je ſuis Achile. La Bruyère, caract. Des Grands.

Edipe célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a doné lieu à ce mot de Térence, *Dævus ſum, non Oedipus.* Ter. Andr. act. 1. ſc. 2.

Je ſuis Dave, Seigneur, & ne ſuis pas Edipe.

C'eſt-à-dire, je ne ſai point deviner les diſcours énigmatiques. Dans notre Andriène françoiſe on a traduit,

Je ſuis Dave, Monſieur, & ne ſuis pas devin : And. act. 1. ſc. 3.

Ce qui fait perdre l'agrément & la juſteſſe de l'opoſition entre Dave & Edipe : *je ſuis Dave*, donc *je ne ſuis pas Edipe*, la concluſion eſt juſte; au lieu que, *je ſuis Dave*, donc *je ne ſuis pas devin*, la conſéquence n'eſt pas bien tirée, car il pouroit être Dave & devin.

M. Saumaiſe a été un fameux critique dans

le dixſeptième ſiècle : c'eſt ce qui a doné lieu à ce vers de Boileau,

Boileau, Epit. à ſon eſprit, c'eſt la IX.

Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures,

c'eſt-à-dire, aux critiques, aux comentateurs à venir.

Xantipe, femme du philoſophe Socrate, étoit d'une humeur fâcheuſe & incomode : on a doné ſon nom à pluſieurs femmes de ce caractère.

Pénélope & Lucrèce ſe ſont diſtinguées par leur vertu, telle eſt du moins leur comune réputation : on a doné leur nom aux femmes qui leur ont reſſemblé ; au contraire, les femmes débauchées ont été apelées des Phrynès ou des Laïs, ce ſont les noms de deux fameuſes courtiſanes de l'anciène Grèce.

Boileau, Sat. X.

Aux tems les plus féconds en Phrynès, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora ſon pays.

Typhis fut le piloté des Argonautes ; Automédon fut l'écuyer d'Achile, c'étoit lui qui menoit ſon char ; delà on a doné les noms de Typhis & d'Automédon à un home qui par des préceptes mène & conduit à quelque ſcience ou à quelque art. C'eſt ainſi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Ovid. de Art. Ama. l. 1. v. 8.

Typhis & Automedon dicar amóris ego.

Sous le regne de Philipes de Valois le Dauphiné fut réüni à la courone. * *Humbert Dauphin de Viennois*, qui se fit ensuite Religieux de l'ordre de S. Dominique, *se dessaisit & devestit du Dalphiné & de toutes ses autres terres, & en saisit réèlement, corporèlement & de fait Charles* petit fils du Roi, *présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs*, & plus bas, *transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs & ceux qui auront cause de li perpétuèlement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dalphiné.*

Charles devint Roi de France, cinquième du nom, & dans la suite » il a été arêté » que le fils ainé de France porteroit seul le » titre de Dauphin.

Hist. de la Monarchie Franç. par G. Marcel, T. III. p. 52.

* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean Duc de Normandie. Cet acte est du 16. Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné, à Paris chez de Bats 1711.

» On s'est persuadé que la condition en faveur du pre-» mier né de nos Rois étoit tacitement renfermée dans ces » paroles, quoiqu'elle n'y soit pas literalement exprimée, « come on le croit comunément. *Histoire du Dauphiné*, page 603. edit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean pére de Charles étoit le fils ainé du Roi Philipe de Valois & fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils qui étoit déja Dauphin lui succéda au Royaume, c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils ainé du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles fils de l'ainé.

On fait alluſion au Dauphin lorſque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils ainé de la maiſon, ou celui qui eſt le plus aimé: on dit que c'eſt le Dauphin par antonomaſe, par alluſion, par métaphore, ou par ironie. On dit auſſi un Benjamin, faiſant alluſion au fils bien aimé de Jacob.

VI.

La Comunication dans les paroles.

Κοινότης λόγου, communitas, participátio ſermónis.

Les Rhéteurs parlent d'une figure apelée ſimplement Comunication; c'eſt lorſque l'orateur s'adreſſant à ceux à qui il parle, paroit ſe comuniquer, s'ouvrir à eux, les prendre eux mêmes pour juges; par exemple: *En quoi vous ai-je doné lieu de vous plaindre? Répondez moi, que pouvois-je faire de plus? Qu'auriez vous fait en ma place?* &c. En ce ſens la comunication eſt une figure de penſée, & par conſéquent elle n'eſt pas de mon ſujet.

La figure dont je veux parler eſt un trope, par lequel on fait tomber ſur ſoi-même ou ſur les autres, une partie de ce qu'on dit: par exemple, un maitre dit quelquefois à ſes diſciples, *nous perdons tout notre tems*, au lieu de

dire *vous ne faites que vous amuſer. Qu'avons-nous fait?* veut dire en ces ocaſions, *qu'avez vous fait?* ainſi *nous* dans ces exemples n'eſt pas dans le ſens propre, il ne renferme point celui qui parle. On mênage par ces expreſſions l'amour propre de ceux à qui on adreſſe la parole, en paroiſſant partager avec eux le blame de ce qu'on leur reproche; la remontrance étant moins perſonèle, & paroiſſant comprendre celui qui la fait, en eſt moins aigre & devient ſouvent plus utile.

Les louanges qu'on ſe done bleſſent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle: Il y a plus de modeſtie à s'énoncer d'une manière qui faſſe retomber ſur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de ſoi: ainſi un capitaine dit quelquefois que ſa compagnie a fait telle ou telle action, plutot que d'en faire retomber la gloire ſur ſa ſeule perſone.

On peut regarder cette figure come une eſpèce particulière de ſynecdoque, puiſqu'on dit *le plus* pour tourner l'atention *au moins*.

VII.

La Litote.

Ἀπλότης à Ἁπλὸς, simplex, nudus, vilis.

La Litote ou diminution eſt un trope par lequel on ſe ſert de mots, qui, à la lettre, paroiſſent affoiblir une penſée dont on ſait bien que les idées acceſſoires feront ſentir toute la force : On dit le moins par modeſtie ou par égard ; mais on ſait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Corn. le Cid. act. III. ſc. 4.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne ſignifient dans leur ſens propre.

Il en eſt de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'eſt-à-dire, je blame votre conduite : *je ne mépriſe pas vos préſens*, ſignifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'eſt pas ſot*, veut dire, qu'il a plus d'eſprit que vous ne croyez : *il n'eſt pas poltron* fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'eſt pas un auteur mépriſable*, * c'eſt-à-dire, que Pythagore eſt un auteur qui mérite d'être eſtimé. *Je ne ſuis pas ſi diforme*, ** veut dire modeſtement qu'on

* Non ſordidus autor naturæ verique. *Hor.* l. 1. ode 28.
** Nec ſum adeò informis. *Virg.* Ecl. 2. v. 25.

eſt bienfait, ou du moins qu'on le croit ainſi.

On apèle auſſi cette figure exténuation : elle eſt opoſée à l'hyperbole.

VIII.

L'HYPERBOLE.

LOrsque nous ſomes vivement frapés de quelque idée que nous voulons repréſenter, & que les termes ordinaires nous paroiſſent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire ; nous nous ſervons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au delà de la vérité & repréſentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabatent de notre expreſſion ce qu'il en faut rabatre, & il ſe forme dans leur eſprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que ſi nous nous étions ſervis de mots propres : par exemple, ſi nous voulons faire comprendre la légéreté d'un cheval qui court extrèmement vite, nous diſons qu'*il va plus vite que le vent*. Cette figure s'apèle *hyperbole*, mot grec qui ſignifie *excès*. ὑπερβολὴ. hyperbole, excès.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada étoit

d'une ſi grande légéreté, qu'il ne laiſſoit ſur le ſable aucun veſtige de ſes piés. *

Virgile dit de la princeſſe Camile, qu'elle ſurpaſſoit les vents à la courſe ; & qu'elle eut couru ſur des épis de blé ſans les faire plier, ou ſur les flots de la mer ſans y enfoncer, & même ſans ſe mouiller la plante des piés. **

Au contraire, ſi l'on veut faire entendre qu'une perſone marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a pluſieurs hyperboles dans l'Ecriture Sainte ; par exemple, *Je vous donerai une terre où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel*, c'eſt-à-dire, une terre fertile : & dans la Genèſe il eſt dit, *Je multiplierai tes enfans en auſſi grand nombre, que les grains de pouſſière de la terre.* S. Jean à la fin de ſon Evangile *** dit que ſi l'on

Edúcamvos ad terram fluéntem lacte & melle. *Exod.* c. 3, v. 17.

Fáciam ſemen tuum ſicut púlverem terræ. *Genes.* c. 13. v. 16.

* Primam palmam velocitátis, Ladas quidam adéptus eſt, qui ita ſupra cavum púlverem curſitávit, ut arénis pendéntibus nulla indícia relinqueret veſtigiórum. *Jul. Solinus*, c. 6.

** Illa vel intáctæ ſegetis per ſumma voláret
Grámina, nec téneras curſu læſiſſet ariſtas,
Vel mare per médium fluctu ſuſpénſa tuménti
Ferret iter, céleres nec tíngeret æquore plantas. *Æn.* l. VII. v. 808.

*** Sunt autem & ália multa quæ fecit Jeſus, quæ ſi ſcribántur per ſíngula, nec ipſum árbitror mundum cápere poſſe eos, qui ſcribéndi ſunt libros. *Joan.* XXI. v. 25.

racontoit en détail les actions & les miracles de Jéſus-Chriſt, il ne croit pas que le monde entier put contenir les livres qu'on en pouroit faire.

L'hyperbole eſt ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus ſouvent uſage que les perſones avancées en age. On doit en uſer ſobrement & avec quelque correctif; par exemple, en ajoutant, *pour ainſi dire ; ſi l'on peut parler ainſi.*

» Les eſprits vifs, pleins de feu & qu'une » vaſte imagination emporte hors des règles » & de la juſteſſe, ne peuvent s'aſſouvir d'hy- »perboles, dit M. de la Bruyère. Caract. Des ouvrages de l'eſprit.

Excepté quelques façons de parler comunes & proverbiales, nous uſons très rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le ſtile ſatirique & badin, & quelquefois même dans le ſtile ſublime & poétique : *Des ruiſſeaux de larmes coulérent des yeux de tous les habitans.* Flechier. Oraiſon funèbre de M. de Turène. Exorde.

» Les Grecs * avoient une grande paſſion » pour l'hyperbole, come on peut le voir » dans leur Antologie qui en eſt toute rem-

* Traité de la vraie & de la fauſſe beauté dans les ouvrages d'eſprit. C'eſt une traduction que Richelet nous a donnée de la diſſertation que Meſſieurs de P. R. ont miſe à la tête de leur *Delectus Epigrammatum.*

» plie. Cette figure eſt la reſſource des petits » eſprits qui écrivent pour le bas peuple.

Boil. Art. Poët. chant. 3.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Pouſſa juſqu'à l'excès ſa mordante hyperbole.

» Mais quand on a du génie & de l'uſage du » monde, on ne ſe ſent guère de gout pour » ces ſortes de penſées fauſſes & outrées.

IX.

L'HYPOTYPOSE.

Τυπόωσις: *Exémplar. ὑποτύπωσις, delinéo : ὑπὸ ſub, τυπόω figuro,*

L'Hypotypoſe eſt un mot grec qui ſignifie *image, tableau.* C'eſt lorſque dans les deſcriptions on peint les faits dont on parle, come ſi ce qu'on dit étoit actuèlement devant les yeux ; on montre, pour ainſi dire, ce qu'on ne fait que raconter ; on dône en quelque ſorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux : vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hyppolite.

Rac. Phèdre act. v. ſc. 6.

Cependant, ſur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde aproche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi les flots d'écume, un monſtre furieux :
Son front large eſt armé de cornes menaçantes,

Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes;
Indomtable taureau, dragon impétueux;
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux,
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage,
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru afecté; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient ſans le motif de l'épouvante, & que dans une ocaſion auſſi triſte que celle de la mort d'un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction auſſi peu naturèle. Il eſt vrai que nous avons pluſieurs exemples d'une ſemblable proſopopée; mais il eſt mieux de n'en faire uſage que dans les ocaſions où il ne s'agit que d'amuſer l'imagination, & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaiſent dans un épithalame, déplaiſent dans une oraiſon funèbre; la triſteſſe doit parler plus ſimplement, ſi elle veut nous intéreſſer: mais revenons à l'hypotypoſe. Hor. Art Poét. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette narration ſont au préſent, *l'onde aproche*, *ſe briſe*, &c. c'eſt ce qui fait l'hypotypoſe, l'image, la peinture; il ſemble que l'action ſe paſſe ſous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans ſon panégyrique de S. Louis, prononcé en préſence de l'Académie françoiſe, nous fournit encore un bel exemple d'hypotypoſe, dans la déſcription qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, & de ſon arivée en Afrique.

Panég. de S. Louis, en 1719. p. 22.

» Il part baigné de pleurs, & comblé des » bénédictions de ſon peuple : déja gémiſſent » les ondes ſous le poids de ſa puiſſante flote ; » déja s'ofrent à ſes yeux les côtes d'Afrique ; » déja ſont rangées en bataille les innombra- » bles troupes des Saraſins. Ciel & terre, » ſoyez témoins des prodiges de ſa valeur. Il » ſe jette avec précipitation dans les flots, » ſuivi de ſon armée que ſon exemple encou- » rage, malgré les cris éfroyables de l'éne- » mi furieux, au milieu des vagues & d'une » grêle de dards qui le couvrent : il s'avance » come un géant vers les chams où la victoire » l'apèle : il prend terre, il aborde, il pénè- » tre les bataillons épais des barbares ; & cou- » vert du bouclier inviſible du Dieu qui fait » vivre & qui fait mourir, frapant d'un bras » puiſſant à droit & à gauche ; écartant la » mort, & la renvoyant à l'énemi ; il ſemble » encore ſe multiplier dans chacun de ſes ſol- » dats. La terreur que les infidèles croyoient

» porter dans les cœurs des ſiens, s'empare » d'eux mêmes. Le Saraſin éperdu, le blaſ- » phème à la bouche, le déſeſpoir dans le » cœur, fuit, & lui abandone le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu'il y a quelque ſorte de trope à parler du paſſé come s'il étoit préſent; car d'ailleurs les mots qui ſont employés dans cette figure conſervent leur ſignification propre. De plus, elle eſt ſi ordinaire, que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X.

La Metaphore.

La Métaphore eſt une figure par laquelle on tranſporte, pour ainſi dire, la ſignification propre d'un nom à une autre ſignification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaiſon qui eſt dans l'eſprit. Un mot pris dans un ſens métaphorique perd ſa ſignification propre, & en prend une nouvèle qui ne ſe préſente à l'eſprit que par la comparaiſon que l'on fait entre le ſens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare, par exemple, quand on dit que *le menſonge ſe pare ſouvent des couleurs de la vérité*: en cette phraſe *couleurs* n'a plus ſa ſignification propre & primitive; ce mot ne

Μεταφορὰ. tranſlatio Μεταφέρω. Tranſfero.

marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il signifie *les dehors*, *les aparences*; & cela par comparaiſon entre le ſens propre de *couleurs* & les dehors que prend un home qui nous en impoſe ſous le maſque de la ſincérité. Les couleurs font conoitre les objets ſenſibles, elles en font voir les dehors & les aparences : un home qui ment, imite quelquefois ſi bien la contenance & les diſcours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mèmes dehors, & pour ainſi dire, les mèmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainſi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroit blanc eſt blanc, de même nous ſomes ſouvent la dupe d'une ſincérité aparente, & dans le tems qu'un impoſteur ne fait que prendre les dehors d'home ſincère, nous croyons qu'il nous parle ſincérement.

Quand on dit *la lumière de l'eſprit*, ce mot de *lumière* eſt pris métaphoriquement ; car come la lumière dans le ſens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoitre & d'apercevoir éclaire l'eſprit & le met en état de porter des jugemens ſains.

La métaphore eſt donc une eſpèce de trope, le mot dont on ſe ſert dans la métaphore eſt

pris dans un autre ſens que dans le ſens propre, *il eſt*, pour ainſi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui eſt comun & eſſentiel à tous les tropes.

Metáphoram quam Græci vocant, nos tralatiónem, ideſt, domo mutuátum verbum quo útimur, inquit Verrius. *Feſtus*, v. Metáphoram.

De plus, il y a une ſorte de comparaiſon ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on done un ſens métaphorique, & l'objet à quoi l'on veut l'apliquer; par exemple, quand on dit d'un home en colère, *c'eſt un lion*, *lion* eſt pris alors dans un ſens métaphorique, on compare l'home en colère au lion, & voilà ce qui diſtingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette diférence entre la métaphore & la comparaiſon, que dans la comparaiſon on ſe ſert de termes qui font conoitre que l'on compare une choſe à une autre; par exemple, ſi l'on dit d'un home en colère qu'*il eſt cóme un lion*, c'eſt une comparaiſon, mais quand on dit ſimplement *c'eſt un lion*, la comparaiſon n'eſt qu'implicite, c'eſt-à-dire, que la comparaison n'eſt alors que dans l'eſprit & non dans les termes; c'eſt une métaphore.

Meſurer dans le ſens propre, c'eſt juger d'une quantité inconuë par une quantité conue, ſoit par le ſecours du compas, de la règle, ou de quelqu'autre inſtrument qu'on apèle *meſure*. Ceux qui prènent bien toutes leurs pré-

cautions pour ariver à leurs fins, ſont comparés à ceux qui meſurent quelque quantité, ainſi on dit par métaphore qu'*ils ont bien pris leurs meſures*. Par la même raiſon on dit que *les perſones d'une condition médiocre ne doivent pas ſe meſurer avec les grands*, c'eſt-à-dire, vivre come les grands, ſe comparer à eux, come on compare une meſure avec ce qu'on veut meſurer. *On doit meſurer ſa dépenſe à ſon revenu*; c'eſt-à-dire, qu'il faut régler ſa dépenſe ſur ſon revenu; la quantité du revenu doit être come la meſure de la quantité de la dépenſe.

Come une clé ouvre la porte d'un apartement, & nous en done l'entrée, de même, il y a des conoiſſances ptéliminaires qui ouvrent, pour ainſi dire, l'entrée aux ſciences plus profondes : ces conoiſſances ou principes ſont apelés *clés* par métaphore; la grammaire eſt la *clé* des ſciences : la logique eſt la *clé* de la philoſophie.

On dit auſſi d'une vile fortifiée, qui eſt ſur une frontière, qu'elle eſt *la clé* du royaume, c'eſt-à-dire, que l'énemi qui ſe rendroit maitre de cette vile, ſeroit à portée d'entrer enſuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raiſon l'on done le nom de *clé* en

en termes de muſique à certaines marques ou caractères que l'on met au comencement des lignes de muſique : ces marques font conoitre le nom que l'on doit doner aux notes; elles donent, pour ainſi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores ſont régulières il n'eſt pas dificile de trouver le raport de comparaiſon.

La métaphore eſt donc auſſi étendue que la comparaiſon ; & lorſque la comparaiſon ne ſeroit pas juſte ou ſeroit trop recherchée, la métaphore ne ſeroit pas régulière.

Nous avons dèja remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette diſète de mots a doné lieu à pluſieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon* de miel, *les rayons* d'une roue, &c : l'imagination vient, pour ainſi dire, au ſecours de cette diſète ; elle ſuplée par les images & par les idées acceſſoires aux mots que la langue ne peut lui fournir, & il arive même, come nous l'avons dèja dit, que ces images & ces idées acceſſoires ocupent l'eſprit plus agréablement que ſi l'on ſe ſervoit de mots propres, & qu'elles rendent le diſcours plus énergique ; par exemple,

quand on dit d'un home endormi qu' *il eſt enſeveli dans le ſomeil*, cette métaphore dit plus que ſi l'on diſoit ſimplement qu'il dort : *Les Grecs ſurprirent Troie enſevelie dans le vin & dans le ſomeil.*

Virg. Æn. 2. v. 265. Invádunt urbem ſomno vinóque ſepúltam.

Remarquez, 1°. que dans cet exemple *ſepúltam* a un ſens tout nouveau & diférent de ſon ſens propre. 2°. *Sepúltam* n'a ce nouveau ſens, que parce qu'il eſt joint à *ſomno vinóque*, avec leſquels il ne ſauroit être uni dans le ſens propre ; car ce n'eſt que par une nouvèle union des termes, que les mots ſe donent le ſens métaphorique. *Lumière* n'eſt uni dans le ſens propre qu'avec le feu, le ſoleil & les autres objets lumineux ; celui qui le premier a uni *lumière* à *eſprit*, a doné à *lumière* un ſens métaphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau ſens. Je voudrois que l'on put doner cette interprétation à ces paroles d'Horace :

Hor. Art Poét. v. 47. Dixeris egrégiè, notum ſi cállida verbum
Reddíderit junctúra novum.

La métaphore eſt très ordinaire : en voici encore quelques exemples : on dit dans le ſens propre *s'enivrer de quelque liqueur* ; & l'on dit

par métaphore *s'enivrer de plaisirs : la bone fortune enivre les fots*, c'eſt-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raiſon, & leur fait oublier leur premier état.

Ne vous *enivrez* point des éloges flateurs
Que vous done un amas de vains admirateurs.

Boil. Art Poét. chant 4.

Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence,
S'enivroit folement de ſa vaine eſpérance.

Henriade, chant 7.

Doner un frein à ſes paſſions ; c'eſt-à-dire, n'en pas ſuivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui eſt un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai, parlant de l'héréſie, dit qu'*il étoit néceſſaire d'aracher cette zizanie*, c'eſt-à-dire, *cette ſemence de diviſion*, *zizanie* eſt là dans un ſens métaphorique : c'eſt un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaiſe herbe qui croît parmi les blés & qui leur eſt nuiſible. *Zizanie* n'eſt point en uſage au propre, mais il ſe dit par métaphore pour *diſcorde*, *méſintelligence*, *diviſion : ſemer la zizanie dans une famille*.

Abrégé de l'hiſtoire de France, François II. P. 992.

Matéria, matière, ſe dit dans le ſens propre de la ſubſtance étendue conſidérée come principe de tous les corps ; enſuite on a apelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce

qui eſt le ſujet, l'argument, le thème d'un diſcours, d'un poème, ou de quelqu'autre ouvrage d'eſprit.

Phæd. l. 1. Prol.

Æſopus auctor, quam matériam répperit,
Hanc ego polívi vérſibus Senáriis.

J'ai póli la matière, c'eſt-à-dire, j'ai doné l'agrément de la poéſie aux fables qu'Eſope a inventées avant moi. *Cette maiſon eſt bien riante*, c'eſt-à-dire, elle inſpire de la gaieté come les perſones qui rient. *La fleur de la jeuneſſe; le feu de l'amour; l'aveuglement de l'eſprit; le fil d'un diſcours; le fil des afaires.*

C'eſt par métaphore que les diférentes claſſes, ou conſidérations, ausquelles ſe réduit tout ce qu'on peut dire d'un ſujet, ſont apelées *lieux comuns* en Rhétorique & en Logique, *loci communes*. Le genre, l'eſpèce, la cauſe, les éfets, &c. ſont des lieux comuns, c'eſt-à-dire, que ce ſont come autant de célules où tout le monde peut aler prendre, pour ainſi dire, la matière d'un diſcours, & des argumens ſur toutes ſortes de ſujets. L'atention que l'on fait ſur ces diférentes claſſes réveille des penſées que l'on n'auroit peut-être pas ſans ce ſecours.

Quoique ces lieux comuns ne ſoient pas

d'un grand uſage dans la pratique, il n'eſt pourtant pas inutile de les conoitre ; on en peut faire uſage pour réduire un diſcours à certains chefs ; mais ce qu'on peut dire pour & contre ſur ce point n'eſt pas de mon ſujet.

On apèle auſſi en Théologie par métaphore, *loci Theologici*, les diférentes ſources où les Théologiens puiſent leurs argumens. Telles ſont l'Ecriture Sainte, la tradition contenue dans les écrits des Saints Péres, les conciles, &c.

En termes de chimie, *regne* ſe dit par métaphore de chacune des trois claſſes ſous leſquelles les chimiſtes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *regne animal* ils comprènent les animaux.

2°. Sous le *regne végétal*, les végétaux, c'eſt-à-dire, ce qui croît, ce qui produit ; come les arbres & les plantes.

3°. Enfin, ſous le *regne minéral* ils comprènent tout ce qui vient dans les mines.

On dit auſſi par métaphore que la *Géographie & la Chronologie ſont les deux yeux de l'Hiſtoire*. On perſonifie l'Hiſtoire, & on dit que la Géographie & la Chronologie ſont à l'égard de l'Hiſtoire, ce que les yeux ſont à l'égard

d'une perſone vivante ; par l'une elle voit, pour ainſi dire, les lieux, & par l'autre les tems : c'eſt-à-dire, qu'un hiſtorien doit s'apliquer à faire conoitre les lieux & les tems dans leſquels ſe ſont paſſés les faits dont il décrit l'hiſtoire.

Les mots primitifs d'où les autres ſont dérivés ou dont ils ſont compoſés, ſont apelés *racines*, par métaphore : il y a des dictionaires où les mots ſont rangés par racines. On dit auſſi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'afermir.

Calus, dureté, durillon, en latin *callum* ; ſe prend ſouvent dans un ſens métaphorique : *Labor quaſi callum quoddam obdúcit dolóri*, dit Cicéron : le travail fait come une eſpèce de calus à la douleur, c'eſt-à-dire, que le travail nous rend moins ſenſibles à la douleur. Et au troiſième livre des Tuſculanes il s'exprime de cette ſorte : *Magis me móverant Corinthi ſubitò aſpéctæ paríetinæ, quàm ipſos Corinthios, quorum ánimis diutúrna cogitátio callum vetuſtátis obdúxerat.* Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, ausquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-

Cic. Tuſc. 2. num. 36. aliter xv.

Tuſcul. 3. n. 53. aliter. xxii.

tems leurs murailles abatues avoit aporté le calus de l'ancienneté. C'eſt-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'eſt ainſi que *callere*, qui dans le ſens propre veut dire *avoir des durillons*, *être endurci*, ſignifie enſuite, par extenſion & par métaphore, *ſavoir bien*, *conoitre parfaitement*, enſorte qu'il ſe ſoit fait come un calus dans l'eſprit par raport à quelque conoiſſance. *Quo pacto id fieri ſóleat cálleo.* La manière dont cela ſe fait a fait calus dans mon eſprit ; j'ai médité ſur cela, je ſai à merveille coment cela ſe fait; je ſuis maitre paſſé, dit Madame Dacier. *Illius ſenſum cálleo*, j'ai étudié ſon humeur ; je ſuis acoutumé à ſes manières, je ſai le prendre come il faut.

Ter. Heaut. act. III. ſc. 2. v. 37.

id. Adelp. act. 4. ſc. 2. v. 17.

Vue ſe dit au propre de la faculté de voir, & par extenſion de la manière de regarder les objets : enſuite on done par métaphore le nom de vue aux penſées, aux projets, aux deſſeins : *avoir de grandes vues*, *perdre de vue une entrepriſe*, n'y plus penſer.

Gout ſe dit au propre du ſens par lequel nous recevons les impreſſions des ſaveurs. La langue eſt l'organe du gout ; *avoir le gout dépravé*, c'eſt-à-dire, trouver bon ce que comu-

nément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Enſuite on ſe ſert du terme de *gout* par métaphore, pour marquer le ſentiment intérieur dont l'eſprit eſt afecté à l'ocaſion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plait ou déplait, on l'aprouve ou on le deſaprouve; c'eſt le cerveau qui eſt l'organe de ce gout là : *Le gout de Paris s'eſt trouvé conforme au gout d'Athènes*, dit Racine dans ſa préface d'Iphigénie; c'eſt-à-dire come il le dit lui même, que les ſpectateurs ont été émus à Paris des mèmes choſes qui ont mis autrefois en larmes le plus ſavant peuple de la Grèce.

Il en eſt du gout pris dans le ſens figuré, come du gout pris dans le ſens propre.

Les viandes plaiſent ou déplaiſent au gout, ſans qu'on ſoit obligé de dire pourquoi : Un ouvrage d'eſprit, une penſée, une expreſſion, plait ou déplait, ſans que nous ſoyons obligés de pénétrer la raiſon du ſentiment dont nous ſomes afectés.

Pour ſe bien conoitre en mets & avoir un gout ſur, il faut deux choſes; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience, s'être trouvé ſouvent dans les bones tables, &c : on eſt

alors plus en état de dire pourquoi un mets eſt bon ou mauvais : Pour être conoiſſeur en ouvrages d'eſprit, il faut un bon jugement, c'eſt un préſent de la nature ; cela dépend de la diſpoſition des organes ; il faut encore avoir fait des obſervations ſur ce qui plait & ſur ce qui déplait ; il faut avoir ſu alier l'étude & la méditation avec le comerce des perſones éclairées : alors on eſt en état de rendre raiſon des règles & du gout.

Les viandes & les aſſaiſonemens qui plaiſent aux uns, déplaiſent aux autres ; c'eſt un éfet de la diférente conſtitution des organes du gout : Il y a cependant ſur ce point un gout général auquel il faut avoir égard, c'eſt-à-dire, qu'il y a des viandes & des mets qui ſont plus généralement au gout des perſones délicates : il en eſt de mème des ouvrages d'eſprit ; un auteur ne doit pas ſe flater d'atirer à lui tous les ſufrages, mais il doit ſe conformer au gout général des perſones éclairées qui ſont au fait.

Le gout par raport aux viandes dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation : il en eſt de mème du gout de l'eſprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeuneſſe nous ſervent de règle dans un age

plus avancé; telle eſt la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impreſſion, en ſont flatés de telle ſorte, qu'une impreſſion diférente ou contraire les aflige, ainſi malgré l'examen & les diſcuſſions, nous continuons ſouvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie; & delà peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

Remarques ſur le mauvais uſage des métaphores.

Les métaphores ſont défectueuſes,

1°. Quand elles ſont tirées de ſujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que *le déluge univerſel fut la leſſive de la nature.* *

2°. Quand elles ſont forcées, priſes de loin & que le raport n'eſt point aſſez naturel ni la comparaiſon aſſez ſenſible: come quand Théophile a dit; *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux*: & dans un autre endroit il dit *que la charue écorche la plaine.* » Théophile, » dit M. de la Bruyère, ** charge ſes deſ-

** Caract. Des ouv. de l'eſprit.

* Ignobilitátis vítio laboráre vidétur célebris illa Tertulliáni metáphora, quâ dilúvium appéllat natúræ generále lixívium. *De arte Rhet.* p. 148.

» criptions, s'apeſantit ſur les détails ; il exa-
» gère, il paſſe le vrai dans la nature, il en
» fait le roman.

On peut raporter à la mème eſpèce les métaphores qui ſont tirées de ſujets peu conus.

3°. Il faut auſſi avoir égard aux convenances des diférens ſtiles, il y a des métaphores qui conviènent au ſtile poétique, qui ſeroient déplacées dans le ſtile oratoire : Boileau a dit :

Acourez troupe ſavante ;
Des ſons que ma lyre enfante
Ces arbres ſont réjouis.

Ode ſur la priſe de Namur.

On ne diroit pas en proſe qu'*une lyre enfante des ſons*. Cette obſervation a lieu auſſi à l'égard des autres tropes ; par exemple : *Lumen* dans le ſens propre ſignifie *lumière* : les poètes latins ont doné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux ſont l'organe de la lumière, & ſont, pour ainſi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une ſœur fort belle, qui avoit le mème défaut ; on leur apliqua ce diſtique, qui fut fait à une autre ocaſion ſous le regne de Philipe ſecond Roi d'Eſpagne.

Lucérna córporis tui eſt óculus tuus. Luc. c. x i. v. 34.

Parve puer, lumen quod habes concéde ſorôri :
Sic tu cœcus Amor, ſic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* ſignifie *l'œil*, il n'y a rien de ſi ordinaire dans les poëtes latins que de trouver *lúmina* pour *les yeux* ; mais ce mot ne ſe prend point en ce ſens dans la proſe.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaiſon, ou bien en ajoutant quelque corectif : par exemple, en diſant *pour ainſi dire, ſi l'on peut parler ainſi*, &c. » L'art doit être, pour ainſi dire, enté » ſur la nature ; la nature ſoutient l'art & lui » ſert de baſe ; & l'art embèlit & perfectione » la nature.

5. Lorſqu'il y a pluſieurs métaphores de ſuite, il n'eſt pas toujours néceſſaire qu'elles ſoient tirées exactement du même ſujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent : *enté* eſt pris de la culture des arbres ; *ſoutient*, *baſe*, ſont pris de l'architecture ; mais il ne faut pas qu'on les prène de ſujets opoſés, ni que les termes métaphoriques dont l'un eſt dit de l'autre excitent des idées qui ne puiſſent point être liées, come ſi l'on diſoit d'un orateur, *c'eſt un torrent qui s'alume*,

au lieu de dire, *c'eſt un torrent qui entraine.* On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prens ta foudre Louis & va come un lion. Malh. l. 2. v. les obſervations de Ménage, ſur les poéſies de Malherbe.

Il faloit plutot dire *come Jupiter.*

Dans les premières éditions du Cid Chimène diſoit :

Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colère. Act. 3. ſc. 4.

Feux & rompent ne vont point enſemble : c'eſt une obſervation de l'Académie ſur les vers du Cid. Dans les éditions ſuivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne ſai ſi cette correction répare la première faute.

Ecorce, dans le ſens propre, eſt la partie extérieure des arbres & des fruits ; c'eſt leur couverture : ce mot ſe dit fort bien dans un ſens métaphorique, pour marquer les dehors, l'aparence des choſes ; ainſi l'on dit que *les ignorans s'arêtent à l'écorce*, qu'*ils s'atachent*, qu'*ils s'amuſent à l'écorce* : Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent*, *s'atachent*, *s'amuſent*, conviènent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre *fondre l'écorce* ; fondre ſe dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce.* J'avoue que cette expreſſion me paroit trop hardie dans une ode de Rouſſeau :

pour dire que l'hiver eſt paſſé & que les glaces ſont fondues, il s'exprime de cette ſorte :

Liv. 3. Ode 6. L'hiver, qui ſi long tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaine plus le cours des paiſibles ruiſſeaux ;
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'*écorce* des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne ſont point en uſage dans les autres langues ; par exemple : les Latins diſoient d'une armée *dextrum & ſiniſtrum cornu*, & nous diſons *l'aile droite & l'aile gauche*.

Il eſt ſi vrai que chaque langue a ſes métaphores propres & conſacrées par l'uſage, que ſi vous en changez les termes par les équivalans même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'eſt rendu célèbre par ſes ouvrages, écrivant dans les premiers tems de ſon arivée en France, à ſon protecteur, lui diſoit, *Monſeigneur, vous avez pour moi des boyaux de pere* ; il vouloit dire *des entrailles*.

On dit *mettre la lumière ſous le boiſſeau*, pour dire cacher ſes talens, les rendre inutiles, l'auteur du poème de la Madeleine ne devoit donc pas dire *mettre le flambeau ſous le muid*.

Poème de la Madel. l. 7. p. 117.

XI.

La Syllepse Oratoire.

La Syllepſe oratoire eſt une eſpèce de métaphore ou de comparaiſon, par laquelle un mème mot eſt pris en deux ſens dans la mème phraſe, l'un au propre, l'autre au figuré ; par exemple, Corydon dit que Galathée eſt pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; * ainſi parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* eſt au propre par raport au thym, & il eſt au figuré par raport à l'impreſſion que ce berger dit que Galathée fait ſur lui. Virgile fait dire enſuite à un autre berger, *& moi quoique je paroiſſe à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne*, &c. ** Nos bergers diſent *plus aigre qu'un citron verd.*

Σύλληψις *Comprehénſio, complexio.* Συλλαμβάνω *comprehéndo.*

Pyrrhus fils d'Achile, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embraſement de la vile de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine :

* . . . . Galathæa thymo mihi dúlcior Hyblæ. *Virg.* Ecl. 7. v. 37

** . . . ego Sardóis videar tibi amárior herbis, ibid. v. 41.

Rac. Androm. act. 1. sc. 4.

Je soufre tous les maux que j'ai faits devant Troie;
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brulé de plus de feux que je n'en alumai.

Brulé est au propre par raport aux feux que Pyrrhus aluma dans la vile de Troie; & il est au figuré, par raport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unóculus *visu* præstántior Argo
Nomen Joánnes cui ninivíta fuit.

Visu est au propre par raport à Argus, à qui la fable done cent yeux; & il est au figuré par raport à Despautère : l'auteur de l'épitaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection; il faut évjter les jeux de mots trop afectés & tirés de loin.

XII.

L'Allegorie.

L'Allégorie a beaucoup de raport avec la métaphore; l'allégorie n'eſt même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie eſt un diſcours, qui eſt d'abord préſenté ſous un ſens propre, qui paroit toute autre choſe que ce qu'on a deſſein de faire entendre, & qui, cependant ne ſert que de comparaiſon, pour doner l'intelligence d'un autre ſens qu'on n'exprime point.

ἀλληγορία; mutátio figúra quâ áliud dícitur, áliud ſignificátur; R. ἄλλο, áliud, ἀγορεύω vel ἀγορεύω, narro conciónor, vel ἄλλα, ália; ἀγορὰ, cóncio, orátio.

Là métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre; par exemple, *le feu de vos yeux*; *yeux* eſt au propre: au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un ſens figuré; c'eſt-à-dire, que tous les mots d'une phraſe ou d'un discours allégorique forment d'abord un ſens litéral qui n'eſt pas celui qu'on a deſſein de faire entendre: Les idées acceſſoires dévoilent enſuite facilement le véritable ſens qu'on veut exciter dans l'eſprit, elles démaſquent, pour ainſi dire, le ſens litéral étroit, elles en font l'aplication.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conſerver dans la ſuite du discours, l'image

dont on a emprunté les premières expreſſions. Madame des Houlières, ſous l'image d'une bergère qui parle à ſes brebis, rend compte à ſes enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établiſſemens; & ſe plaint tendrement ſous cette image de la dureté de la fortune :

Poéſies de Mad. des Houl. T. 2. p. 88.

Dans ces prés fleuris
Qu'aroſe la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut atendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long couroux
Détruit, empoiſone
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandone
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable Troupeau!
Vous de ce hameau
L'honeur & la joie,
Vous qui gras & beau
Me doniez ſans ceſſe

Sur l'herbète épaiſſe
Un plaiſir nouveau !
Que je vous regrète !
Mais il faut céder ;
Sans chien, ſans houlète,
Puis-je vous garder ?
L'injuſte fortune
Me les a ravis.
Envain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et ſourd à mes plaintes,
Houlète, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous contentes,
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours,
Brebis inocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende,
Helas ! il le ſait ;
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, brebis cheries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nouries,
Je prens à témoin

Ces bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras paturages;
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire;
Et que mes chanſons
En mile façons
Porteront ſa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif & pompeux,
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Començant ſon cours,
Rend à la nature
Toute ſa parure;
Juſqu'en ces climats,
Où, ſans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Cette allégorie eſt toujours ſoutenue par des images qui toutes ont raport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui eſt eſſenciel à l'allégorie. * Vous pouvez entendre à la lettre tout ce diſcours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ſes brebis dans de bons paturages, ni les préſerver de ce qui peut leur nuire, leur adreſſeroit la parole, & ſe plaindroit à elles de ſon impuiſſance : mais ce ſens, tout vrai qu'il paroit, n'eſt pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'eſprit : elle étoit ocupée des beſoins de ſes enfans, voilà ſes brebis ; le chien dont elle parle, c'eſt ſon mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'eſt le Roi.

Cet exemple fait voir combien eſt peu juſte la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'*une allégorie qui rempliroit toute une pièce eſt un monſtre*; & qu'ainſi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis référent*, &c. n'eſt point allégorique, quoiqu'en ait cru Quintilien & les comentateurs. Nous avons des pièces entières

Dacier, œuv. d'Hor. T. 1. p. 111. troiſ. édition 1709.

Quint. l. 8. c. 6. alleg.

* Id quoque imprimis eſt cuſtodiendum, ut quo ex genere cœperis tranſlationis, hoc deſinas. Multi enim, cum initium à tempeſtate ſumpſerunt, incendio aut ruinâ finiunt; quæ eſt inconſequentia rerum fœdiſſima. *Quint.* l. 8. c. 6. Allegoria.

toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraiſon de Cicéron contre Piſon, * un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaiſſeau agité par la tempête.

L'allégorie eſt fort en uſage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un ſens propre qui eſt vraí, mais qui n'eſt pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe briſe* ; c'eſt-à-dire, que, quand on afronte trop ſouvent les dangers, à la fin on y périt ; ou que, quand on s'expoſe fréquenment aux ocaſions de pécher, on finit par y ſuccomber.

Les fictions que l'on débite come des hiſtoires pour en tirer quelque moralité, ſont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles*, ou *fables morales* ; telles ſont les fables d'Eſope. Ce fut par un apologue que Ménénius Agrippa rapela autrefois la populace romai-

* Neque tam fui timidus, ut qui in máximis turbínibus ac flúctibus Reipúblicæ navem gubernáſſem, ſalvámque in portu collocáſſem ; frontis tuæ nubéculam, tum collégæ tui contamináta ſpíritum pertiméſcerem. Alios ego vidi ventos, álias proſpéxi ánimo procéllas : áliis impendéntibus tempeſtátibus non ceſſi, ſed his unum me pro ómnium ſalúte óbtuli. *Cic.* in Piſ. n. 11. aliter, 20. & 21.

ne, qui mécontente du Senat s'étoit retirée ſur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magiſtrats Romains, n'avoient pu faire, ſe fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une hiſtoire fabuleuſe les éfets naturels dont ils ignoroient les cauſes; & dans la ſuite on a doné des ſens allégoriques à ces hiſtoires.

Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonerre,
C'eſt Jupiter armé pour éfrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en couroux qui gourmande les flots;
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.

Boileau, Art Poét. chant III.

Cette manière de philoſopher flate l'imagination; elle amuſe le peuple, qui aime le merveilleux; & elle eſt bien plus facile que les recherches exactes que l'eſprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la ſimple véri[illegible] aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainſi leur eſprit à des illuſions.

Les chercheurs de la pierre philoſophale s'expriment auſſi par allégorie dans leurs li-

vres ce qui done à ces livres un air de miſtère & de profondeur que la ſimplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainſi ils couvrent ſous les voiles miſtérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, & les autres leur fanatiſme, je veux dire, leur fole perſuaſion. En éfet, la nature n'a qu'une voie dans ſes opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire, à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il eſt auſſi impoſſible de faire de l'or par un moyen diférent de celui dont la nature ſe ſert pour former l'or, qu'il eſt impoſſible de faire un grain de blé d'une manière diférente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'eſt qu'une idée abſtraite qui n'exprime rien de réel, c'eſt-à-dire, rien qui exiſte hors de nôtre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puiſſe faire tout ce qu'il veut : c'eſt ainſi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puiſſe former des objets blancs. C'eſt des divers objets blancs qu'eſt venue l'idée de blancheur, come nous l'expliquerons dans la ſuite ; & c'eſt des divers corps particuliers, dont nous ſomes afectés en tant de manières diférentes,

que s'eſt formée en nous l'idée abſtraite de matière générale. C'eſt paſſer de l'ordre idéal à l'ordre phyſique que d'imaginer un autre ſyſtème.

Les énigmes ſont auſſi une eſpèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme eſt un diſcours qui ne fait point conoitre l'objet à quoi il convient, & c'eſt cet objet qu'on propoſe à deviner. Ce diſcours ne doit point renfermer de circonſtance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Obſervez que l'énigme cache avec ſoin ce qui peut la dévoiler, mais les autres eſpèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puiſſe aiſément en faire l'aplication.

XIII.

L'ALLUSION.

LEs alluſions & les jeux de mots ont encore du raport avec l'allégorie : l'allégorie préſente un ſens, & en fait entendre un autre : c'eſt ce qui arive auſſi dans les alluſions, & dans la plupart des jeux de mots, *rei altérius ex álterâ notátio*. On fait alluſion à

Allúdere. R. ad, & lúdere.

l'hiſtoire, à la fable, aux coutumes; & quelquefois même on joue ſur les mots.

Henriade, chant 7.

Ton Roi, jeune Biron, te ſauve enfin la vie;
Il t'arache ſanglant aux fureurs des ſoldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas:
Tu vis; ſonge du moins à lui reſter fidèle.

Ce dernier vers fait alluſion à la malheureuſe conſpiration du Maréchal de Biron; il en rapèle le ſouvenir.

Hiſt. de l'Acad. T. 1. p. 277.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin: un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre*: On voit que cette dame feſoit une maligne alluſion aux toneaux de vin; car *percer* ſe dit d'un toneau, & non pas d'un proverbe: ainſi elle réveilloit malicieuſement dans l'eſprit de l'aſſemblée le ſouvenir humiliant de la naiſſance de Voiture. C'eſt en cela que conſiſte l'alluſion; elle réveille des idées acceſſoires.

A l'égard des alluſions qui ne conſiſtent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler & écrire ſimplement, que de s'amuſer à des jeux de mots puériles, froids, & fades: en voici un exemple dans cette épitaphe de Deſpautère:

Grammáticam ſcivit, multos docuítque per annos:
Declináre tamen non pótuit túmulum.

Vous voyez que l'auteur joue ſur la double ſignification de *declináre*.

Il ſut la Grammaire, il l'enſeigna pendant pluſieurs années, & cependant il ne put décliner le mot *túmulus*. Selon cette traduction, la penſée eſt fauſſe; car Deſpautère ſavoit fort bien décliner *túmulus*.

Que ſi l'on ne prend point *túmulus* matériellement, & qu'on le prène pour ce qu'il ſignifie, c'eſt-à-dire, pour *le tombeau*, & par métonymie pour *la mort*; alors il faudra traduire que *malgré toute la conoiſſance que Deſpautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter la mort*; ce qui n'a ni ſel, ni raiſon; car on ſait bien que la Grammaire n'exente pas de la néceſſité de mourir.

La traduction eſt l'écueil de ces ſortes de penſées: quand une penſée eſt ſolide, tout ce qu'elle a de réalité ſe conſerve dans la traduction; mais quand toute ſa valeur ne conſiſte que dans un jeu de mots, ce faux brillant ſe diſſipe par la traduction.

Ce n'eſt pas toutefois qu'une muſe un peu fine
Sur un mot, en paſſant, ne joue & ne badine; Boileau, Art Poét. chant 2.

Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès ;
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès.

Giles Robin, natif du S. Eſprit, de l'Acad. d'Arles.

Dans le placet que M. Robin préſenta au Roi pour être maintenu dans la poſſeſſion d'une ile qu'il avoit dans le Rhone, il s'exprime en ces termes :

Qu'eſt-ce en éfet pour toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un peu de ſable & de gravier ?
Que faire de mon ile ? Il n'y croît que des ſaules ;
Et tu n'aimes que le laurier.

Sables eſt pris dans le ſens propre, & *laurier* dans le ſens figuré : mais ce jeu préſente à l'eſprit une penſée très fine & très ſolide. Il faut pourtant obſerver qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier eſt regardé come le ſimbole de la victoire.

Les alluſions doivent être facilement aperçues. Celles que nos poètes font à la fable ſont défectueuſes, quand le ſujet auquel elles ont raport n'eſt pas aſſez conu. Malherbe dans ſes ſtances à M. du Périer, pour le conſoler de la mort de ſa fille, lui dit :

Poéſies de Malherbe, p. 71.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,

Sans égard du paſſé les mérites égale
D'Archemore & de lui.

Il y a peu de lecteurs qui conoiſſent Archemore, c'eſt un enfant du tems fabuleux. Sa nourice l'ayant quitté pour quelques momens, un ſerpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'eſt trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vêcut que peu de jours.

L'auteur du poème de la Madeleine, dans une apoſtrophe à l'amour prophane, dit, parlant de Jeſus Chriſt :

Puisque cet *Antéros* t'a ſi bien deſarmé : L. 2. pag. 25.

Le mot d'*Antéros* n'eſt guère conu que des ſavans, c'eſt un mot grec qui ſignifie *contre-amour* : c'étoit une divinité du Paganiſme ; le Dieu vengeur d'un amour mépriſé.

Ce poème de la Madeleine eſt rempli de jeux de mots, & d'alluſions ſi recherchées, que malgré le reſpect du au ſujet, & la bone intention de l'auteur, il eſt dificile qu'en liſant cet ouvrage on ne ſoit point afecté come on l'eſt à la lecture d'un ouvrage burleſque. Les figures doivent venir, pour ainſi dire, d'elles mêmes ; elles doivent naitre du ſujet, & ſe préſenter naturèlement à l'eſprit, come nous

l'avons remarqué ailleurs : quand c'eſt l'eſprit qui va les chercher, elles déplaiſent, elles étonent, & ſouvent font rire par l'union bizare de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être aſſortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dut entrer dans un poème fait pour décrire la pénitence & la charité de ſainte Madeleine ; & que ce jeu dut faire naitre la penſée de ſe doner la diſcipline !

Poème de la Madeleine, l. 3. p. 42.

Piquez-vous ſeulement de jouer au piquet,
A celui que j'entens qui ſe fait ſans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la diſcipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous faſſiez bone mine.

On ne s'atend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de ſainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne ſai quel raport entre la Grammaire & les exercices de cette Sainte ; cependant une tête de mort & une diſcipline ſont les RUDIMENS de Madeleine.

Ibid. l. 2. p. 18. 19. &c.

Et regardant toujours ce têt de trépaſſé
Elle voit LE FUTUR dans ce PRESENT PASSE'.
. . . . . .
Et c'eſt ſa diſcipline, & tous ſes châtimens,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.

Ce qui la fait trembler pour ſon GRAMMAIRIEN,
C'eſt de voir, par un CAS du tout déraiſonnable,
Que ſon amour lui rend la mort INDECLINABLE,
Et qu'ACTIF come il eſt auſſi bien qu'exceſſif
Il le rend à ce point d'impaſſible PASSIF.
O que l'amour eſt grand, & la douleur amère,
Quand un VERBE PASSIF fait toute ſa GRAMMAIRE!
LA MUSE pour cela me dit, non ſans raiſon,
Que toujours la PREMIERE eſt ſa CONJUGAISON.
. . . . . .
Sachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,
Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,
Pendant qu'elle s'ocupe à punir le forfait
De ſon TEMS PRETERIT qui ne fut qu'IMPARFAIT,
Tems de qui le FUTUR réparera les pertes
Par tant d'afflictions & de peines ſoufertes;
Et le PRESENT eſt tel, que c'eſt l'INDICATIF,
D'un amour qui s'en va juſqu'à l'INFINITIF.
Puis par un OPTATIF, ah! plut à Dieu, dit-elle,
Que je n'euſſe jamais été ſi criminelle!
. . . . . .
Prenant avec plaiſir, dans l'ardeur qui la brule,
Le FOUET pour diſcipline, & la croix pour FERULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvra-

ge eſt rempli d'un nombre infini d'alluſions auſſi recherchées, pour ne pas dire, auſſi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de ſentir ce qui eſt ou ce qui n'eſt pas à propos, & le deſir mal entendu de montrer de l'eſprit & de faire parade de ce qu'on ſait, enfantent ces productions ridicules.

Molière, Miſant. act. 2. ſc. 2.

Ce ſtile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité;
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'afectation pure,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'alluſion : c'eſt que nous avons en notre langue un grand nombre de chanſons, dont le ſens litéral, ſous une aparence de ſimplicité, eſt rempli d'alluſions obſcènes. Les auteurs de ces productions ſont coupables d'une infinité de penſées dont ils ſaliſſent l'imagination ; & d'ailleurs ils ſe deshonorent dans l'eſprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages ſérieux tombent par ſimplicité dans le même inconvénient que les feſeurs de chanſons, ne ſont guère moins répréhenſibles, & ſe rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non ſeulement on évite les paroles obſcènes, mais

mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obſcénité. *Obſcœnitas verò non à verbis tantùm abéſſe debet, ſed étiam à ſignificatióne.* Quint. Inſt. tit. Orat. l. VI. c. 3. de Riſu.

» On doit éviter avec ſoin en écrivant, dit-» il ailleurs, * tout ce qui peut doner lieu à » des alluſions deshonêtes. Je ſai bien que ces » interprétations viènent ſouvent dans l'eſ-» prit plutot par un éfet de la corruption du » cœur de ceux qui liſent, que par la mauvai-» ſe volonté de celui qui écrit ; mais un au-» teur ſage & éclairé doit avoir égard à la foi-» bleſſe de ſes lecteurs, & prendre garde de » faire naitre de pareilles idées dans leur eſ-» prit : car enfin nous vivons aujourd'hui » dans un ſiècle où l'imagination des homes » eſt ſi fort gâtée, qu'il y a un grand nombre » de mots qui étoient autrefois très honêtes,

* Hoc vítium κακόφατον vocátur, ſive malâ conſuetúdine in obſcœnum intelléctum ſermo detórtus eſt .... dicta ſanctè & antíquè ridéntur à nobis : quam culpam non ſcribéntium quidem júdico, ſed legéntium, tamen vitánda ; quátenus verba honéſta móribus perdídimus, & evincéntibus étiam vítiis cedéndum eſt. Sive junctura defórmiter ſonat, ut .... áliæ conjunctiónes áliquid ſímile fáciunt quas pérſequi longum eſt, in eo vítio quod vitándum dícimus, commorántes. Sed diviſio quoque affert eándem injúriam pudóri. Nec ſcripto modo id áccidit ; ſed étiam ſenſu pleríque obſcœnè intellígere, niſi cáveris, cúpiunt, ac ex verbis quæ longiſſimè ab obſcœnitáte abſunt, occáſiónem turpitúdinis rápere. *Quint.* Inſt. Orat. lib VIII. c. 3. de Ornátu.

» dont il ne nous eſt plus permis de nous ſer-
» vir par l'abus qu'on en fait : de ſorte
» que ſans une atention ſcrupuleuſe de la
» part de celui qui écrit, ſes lecteurs trou-
» vent málignement à rire en ſaliſſant leur
» imagination avec des mots, qui, par eux mê-
» mes, ſont très éloignés de l'obſcénité.

XIV.

L'IRONIE.

Ironia, Diſſimulátio in oratióne.

L'Ironie eſt une figure par-laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainſi les mots dont on ſe ſert dans l'ironie ne ſont pas pris dans le ſens propre & litéral.

M.r Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la juſtice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Boileau, Sat. IX.

Je le déclare donc, Quinault eſt un Virgile.

Il vouloit dire un mauvais poète.

Les idées acceſſoires ſont d'un grand uſage dans l'ironie: le ton de la voix, & plus encore la conoiſſance du mérite ou du démérite perſonel de quelqu'un, & de la façon de penſer de celui qui parle, ſervent plus à faire conoi-

tre l'ironie, que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit* ! Parle-t-il de Cicéron, d'Horace ? il n'y a point là d'ironie; les mots sont pris dans le sens propre : Parle-t-il de Zoïle ? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du pére de Chimène dans le Cid :

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre. Corn. Cid. act. 1. sc. 3.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sai si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure seroit aujourd'hui aussi bien reçu, qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen, Cæsar, & ante hunc diem inauditum*, &c. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. » Que Pompée » est malheureux, dit Cicéron, * de ne pou-

* Non est integrum Cn. Pompéio, consilio jam uti tuo; erravit enim. Non gustárat istam tuam philosophiam; ter, jam homo stultus, triumphávit. &c. *Cic.* in Pison. n. 58. XXIV.

» voir profiter de votre conſeil! Oh! qu'il a eu » tort de n'avoir point eu de gout pour votre » philoſophie! Il a eu la folie de triompher » trois fois. Je rougis, Craſſus, de votre con- » duite. Quoi, vous avez brigué l'honeur du » triomphe avec tant d'empreſſement! &c.

XV.

L'EUPHEMISME.

Εὐφημισμὸς, boni ómi-nis captá-tio: *diſcours de bon augure*, d'εὖ, *bien, heureuſement*, & φημὶ, *je dis.*

L'Euphémiſme eſt une figure par laquelle on déguiſe des idées deſagréables, odieuſes, ou triſtes, ſous des noms qui ne ſont point les noms propres de ces idées : ils leur ſervent come de voile, & ils en expriment en aparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honêtes, ſelon le beſoin; par exemple : ce ſeroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la baſſeſſe de ſon état, que de l'apeler *ouvrier* ou *valet*; on leur done d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le ſens propre. C'eſt ainſi que le bourreau eſt apelé par honeur, *le maître des hautes œuvres.*

C'eſt par la même raiſon qu'on done à certaines étoſes groſſières le nom d'étoſes plus fines; par exemple : on apèle *velours de Mau-*

rième une ſorte de gros drap qu'on fait en Mauriène, province de Savoie, & dont les pauvres Savoyards ſont habillés. Il y a auſſi une ſorte d'étoſe de fil, dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étoſe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle ſe fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la beſogne pour laquelle on l'a fait venir, & qui n'atend plus que ſon payement pour ſe retirer, au lieu de dire *payez moi*, dit par euphémiſme, *n'avez vous plus rien à m'ordoner.*

Nous diſons auſſi, *Dieu vous aſſiſte*, *Dieu vous beniſſe*, plutot que de dire, *je n'ai rien à vous doner.*

Souvent pour congédier quelqu'un on lui dit, *voilà qui eſt bien*, *je vous remercie*, plutot que de lui dire *alez vous-en.*

Les Latins ſe ſervoient dans le même ſens de leur *rectè*, qui à la lettre ſignifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. » Quand nous ne voulons pas dire ce que » nous penſons, de peur de faire de la peine à » celui qui nous intéroge, nous nous ſervons » du mot de *rectè*, dit Donat. *

* *Rectè* dicimus cum ſine injuriâ interrogantis aliquid reticémus. *Donat.* in Terent. Hecyr. act. 3. ſc. 2. v. 20.

Soſtrata, dans Térence, † dit à ſon fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous? Qu'avez-vous, mon fils?* Il répond, *rectè mater. Tout va bien, ma mère*, Madame Dacier traduit, *rien, ma mére*, tel eſt le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand ſa maitreſſe lui demande de l'argent, il ſe tire d'afaire en lui répondant *rectè*, c'eſt-à-dire, en lui donant de belles espèrances: car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien; le mot de rien eſt un mot funeſte.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le ſou.*

Si Madame Dacier eut été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien ſenti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naitre dans une coquète l'eſpérance d'un préſent.

Il y avoit toujours un verbe ſous-entendu avec *rectè*. *Rectè admones.* * *Ego iſthæc rectè ut fiant videro.* ** *Rectè ſuades*, *** &c.

* Andr. act. 5. ſc. 4. v. 50.
** ibid. act. 2. ſc. 6. v. 25.
*** Heaut. act. 5. ſc. 2. v. 43.

† S. Quid lácrymas? Quid es tam triſtis? P. rectè mater. *Ter.* Hecyr. act. 3. ſc. 2.

Tum quod dem ei *rectè* eſt, nam nihil eſſe mihi religio eſt dicere. *Heaut.* act. 2. ſc. 1. v. 16. & ſelon Mad. Dacier act. 1. ſc. 4. v. 16.

A l'égard du *rectè* de la 2e. ſcène du III. acte de l'Hécyre, il faut ſous-entendre ou *váleo, rectè váleo* ; ou *rectè mihi cónſulo*, ou enfin quelqu'autre mot pareil, come *res benè ſe habet*, &c: Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'eſprit de ſa mére pour en éluder la demande.

Pour ce qui eſt de l'autre *rectè*, Clitiphon vouloit faire entendre à ſa maitreſſe, qu'il avoit des reſſources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien, & que ſes deſirs ſeroient enfin ſatisfaits. Heaut. act. 2. ſc. 1.

Ainſi, quoique Madame Dacier nous diſe * que nous n'avons point de mot en notre langue qui puiſſe exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va pas ſi mal que vous penſez* ; *courage* ; *il y a eſpérance*, *cela eſt bon*; *tout ira bien*, &c. * Dans ſes remarques ſur la ſc. 2. du 3. act de l'Hécyre.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonètes. Les perſones peu inſtruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicateſſe : c'eſt une erreur. Il eſt vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oſeroit dire le mot propre en françois ; mais c'eſt que come nous n'avons apris les mots latins que

dans les livres, ils ſe préſentent à nous avec une idée acceſſoire d'érudition & de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination ; elle la partage, elle envelope, en quelque ſorte, l'idée deshonète, elle l'écarte, & ne la fait voir que de loin : ce ſont deux objets que l'on préſente alors à l'imagination, dont le premier eſt le mot latin qui couvre l'idée qui le ſuit, ainſi ces mots ſervent come de voile & de périphraſe à ces idées peu honètes : au lieu que come nous ſomes acoutumés aux mots de notre langue, l'eſprit n'eſt pas partagé à les entendre : ainſi il ne s'ocupe que des objets qu'ils ſignifient ; il les regarde de plus près. Mais dans le tems que le latin & le grec étoient des langues vivantes, & que les Grecs & les Romains eurent ateint un certain degré de politeſſe, les honètes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur ſcrupule aloit même quelquefois ſi loin, qu'ils évitoient la rencontre des ſylabes, qui, jointes enſemble, auroient pu réveiller des idées deshonètes. *Quia ſi ita dicerétur, obſcœnius concúrrerent litteræ*, dit Cicéron, & Quintilien a fait la mème remarque.

Orat. n. 154. aliter XLV.

Inſt. Orat. l. VIII. c. 3.

» Ne devrois tu point mourir de hon-

nte, dit Chrémès à ſon fils, * d'avoir eu » l'inſolence d'amener à mes yeux, dans » ma propre maiſon, une.... je n'oſe pro- » noncer un mot deshonète en préſence de » ta mére, & tu as bien oſé comètre une » action infâme dans notre propre maiſon!

C'étoit par la mème figure qu'au lieu de dire *je vous abandone*, *je ne me mets point en peine de vous*, *je vous quite*, les anciens diſoient ſouvent, *vivez*, *portez-vous bien*. *Vivez forêts*, ** cette éxpreſſion, dans l'endroit où Virgile s'en eſt ſervi, ne marque pas un ſouhait que le berger faſſe aux forêts, il veut dire ſimplement qu'il les abandone.

Ils diſoient auſſi quelquefois, *avoir vécu*,

* Non mihi per fallácias addúcere ante óculos . . . . . pudet dícere hác præſente verbum turpe; at te id nullo modo páduit fácere. Heaut. act. 5. ſc. 4. v. 18.

Ego ſervo & ſervábo Platónis verecúndiam. Itaque, tectis verbis, ea ad te ſcripſi, quæ apertiſſimis agunt Stóici. Illi étiam crépitus aiunt æquè liberos, ac ructus, eſſe oportére. *Cic.* l. IX. Epiſt. 22.

Æquè eâdem modéſtiâ, pótiùs cum muliére fuiſſe, quàm concubuiſſe, dicébant. *Varro* de ling. lat. l. v. ſub fin.

Mos fuit, res turpes & fœdas prolátu, honeſtiórum conveſtírier dignitáte. *Arnob.* l. v.

** Omnia vel médium fiant mare, vívite ſylvæ. *Virg.* Ec. VIII. v. 58.

Váleant, qui inter nos diſſídium volunt. *Ter.* And. act. IV. ſc. 2. v. 13.

Caſtra peto: valeátque Venus, valeántque puellæ. *Tibull.* l. 2. El. 6. v. 9.

avoir été, s'en être alé, avoir paſsé par la vie, [*vitâ functus*, *] au lieu de dire *être mort*, le terme de *mourir* leur paroiſſoit en certaines ocaſions un mot funeſte.

Les anciens portoient la ſuperſtition juſqu'à croire qu'il y avoit des mots de mauvais augure, dont la ſeule prononciation pouvoit atirer quelque malheur : come ſi les paroles, qui ne ſont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles mêmes, quelqu'autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, ſe comuniquant à l'organe de l'ouie, fait naitre dans l'eſprit des homes les idées dont ils ſont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette ſuperſtition paroiſſoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fut deſagréable. On étoit averti ** au co-

* Fungi fungor ſignifie *paſſer par*, dans un ſens métaphorique : *être délivré de, s'être aquité de.*

** Malè ominátis parcite verbis, *ou ſelon d'autres*, malè nominátis. *Hor.* l. 3. od. 14.

Favéte linguis. *Hor.* l. 3. od. 1.

Ore favéte omnes. *Virg.* Æn. l. 5. v. 71.

Dicámus bona verba, venit natális, ad aras.

Quiſquis ades, linguâ, vir mulierque fave. *Tibull.* l. 2. El. 2. v. 1.

Próſpera lux óritur, linguiſque animiſque favéte,

Nunc dicénda bono, ſunt bona verba, die. *Ovid.* Faſt. l. 1. v. 71.

mencement du sacrifice ou de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût atirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favète linguis*, ou *linguâ*, ou *ore*; & de garder plutot le silence, que de prononcer quelque mot funeste qui put déplaire aux Dieux : & c'est delà que *favète linguis* signifie par extension *faites silence*.

Par la même raison ou plutot par le même fanatisme, lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure, & que ce qu'on devoit atendre de cet heureux présage étoit détruit par un augure contraire, ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure; mais simplement *l'autre augure*, * ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi, dit Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre & litéral étoit bien diférent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses; par exemple: *mactáre*, qui veut dire *magis auctáre*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on

* *Alter*, & pro non bono pónitur, ut in augúriis, *áltera* cum appellátur *avis* quæ útique próspera non est; sic *alter* nonnúnquam pro advérso dicitur & malo. *Festus*, v. *alter*.

ſacrifioit. On n'avoit garde de ſe ſervir alors d'un mot qui put faire naitre l'idée funeſte de la mort ; on ſe ſervoit par euphémiſme de *mactáre*, augmenter ; ſoit que les victimes augmentaſſent alors en honeur, ſoit que leur volume fut groſſi par les ornemens dont on les paroit ; ſoit enfin que le ſacrifice augmentat en quelque ſorte l'honeur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons ſur ce point un beau paſſage de Varron que l'on peut voir ici au bas de la page.*

De même, parce que *cremári*, être brulé, auroit été un mot de mauvais augure, & que l'autel croiſſoit, pour ainſi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, & par tout ce qu'on metoit deſſus pour être brulé ; au lieu de dire *on brule ſur les autels*, ils diſoient *les autels croiſſent*, car *adolére* & *adoléſcere* ſignifient proprement *croiſtre* ; & ce n'eſt que par euphémiſme que ces mots ſignifient *bruler*.

Adoléſcunt ignibus aræ. *Virg.* Georg. IV. v. 379.

* *Mactáre*, verbum eſt ſacrórum, κατ' εὐφημισμὸν dictum, quaſi *magis augére*, ut *adolére* ; undè & *magméntum* quaſi *majus augméntum* : nam hóſtiæ tanguntur molâ ſalsâ, & cum *immoláta* dicuntur ; cum verò ictæ ſunt & áliquid ex illis in aram datum eſt, *mactáta* dicúntur per laudatiónem, itémque boni óminis ſignificatiónem. Et cum illis mola ſalſa impónitur, dícitur *macte eſto*. *Varro* de vitâ Pop. Rom. l. 2. *dans les fragmens qui ſont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de* J. Janſon Amſt. 1623. p. 63.

C'eſt ainſi que les perſones du peuple diſent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'oſant prononcer le nom du malin eſprit.

Dans l'Ecriture Sainte le mot de *benir* eſt mis quelquefois au lieu de maudire, qui eſt préciſément le contraire. Come il n'y a rien de plus afreux à concevoir, que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte juſqu'à des imprécations ſacrilèges contre Dieu même; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémiſme.

Naboth n'aïant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il poſſédoit, & qui étoit l'héritage de ſes péres; la Reine Jézabel, femme d'Achab, ſuſcita deux faux témoins qui déposèrent, que Naboth avoit blaſphémé contre Dieu & contre le Roi: Or, l'Ecriture pour exprimer ce blaſphème, fait dire aux témoins que *Naboth a beni Dieu & le Roi.* *

Job dit dans le même ſens, *peut-être que mes enfans ont péché, & qu'ils ont beni Dieu dans leur cœur.* **

* Viri diabólici dixérunt contra eum teſtimónium coram multitúdine; benedíxit Naboth Deum & Regem. *Reg.* III. c. 21. v. 10. & 13.

** Ne fortè peccáverint fílii mei & benedíxerint Deo in córdibus ſuis. *Job.* 1. v. 5.

C'eſt ainſi que dans ces paroles de Virgile *auri ſacra fames*, *ſacra* ſe prend pour *execrábilis*, ſelon Servius; ſoit par euphémiſme, ſoit par extenſion : car il eſt à obſerver que ſouvent par extenſion *ſacer* vouloit dire *exécrable*. Ceux que la juſtice humaine avoit condânés, & ceux qui ſe dévouoient pour le peuple, étoient regardés come autant de perſones ſacrées. Delà, dit Feſtus, † tout méchant home eſt apelé *ſacer*. *O le maudit boufon*, dit Afranius, en ſe ſervant de *ſacrum* : * *O ſacrum ſcurram, & malum.* Et Plaute parlant d'un marchand d'eſclaves, s'exprime en ces termes, *Hómini* (*ſi leno eſt homo*) *quantum hóminum terra ſuſtinet, ſacérrimo.*

Æn. l. III. v. 57.

* Fragm. Vet. Poet. Lond. 1713. p. 1512.

Plaut. Pœn. Prolog. v. 90.

On peut encore raporter à l'euphémiſme ces périphraſes ou circonlocutions dont un orateur délicat envelope habilement une idée, qui toute ſimple exciteroit peut-être dans l'eſprit de ceux à qui il parle, une image

† Homo *ſacer* is eſt, quem pópulus judicávit ob maleficium, neque fas eſt eum immolári . . . ex quo quivis homo, malus atque ímprobus, *ſacer* appellári ſolet. *Feſtus*. v. *ſacer*.

Maſſiliénſes, quóties peſtiléntiâ laborábant, unus ſe ex paupéribus offerébat, aléndus anno íntegro públicis & puríoribus cibis. Hic póſtea, ornátus verbénis & véſtibus ſacris, circumducebátur per totam civitátem, cum execratiónibus; ut in ipſum recíderent mala totíus civitátis; & ſic projiciebátur. *Servius* in Æn. III. v. 57.

ou des ſentimens peu favorables à ſon deſſein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat que les domeſtiques de Milon tuèrent Clodius ; * » ils firent, dit-il, ce que tout mai- » tre eut voulu que ſes eſclaves euſſent fait en » pareille ocaſion. « De même, lorsqu'on ne done pas à un mercénaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire *je ne veux pas vous en doner davantage*, ſouvent on lui dit par euphémiſme, *je vous en donerai davantage une autre fois ; cela ſe trouvera : je chercherai les occaſions de vous récompenſer* : &c.

XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'Euphémiſme & l'Ironie ont doné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphraſe*, c'eſt-à-dire, *contre-vérité* ; par exemple : La mer noire ſujète à de fréquens naufrages, & dont les bords étoient habités par des homes extrèmement féroces, étoit apelée *le Pont-Euxin*, c'eſt-à-dire, *mer favorable à ſes hôtes, mer hoſpitalière*. C'eſt

εὔξενος, hoſpitalis, *Qui exerce l'hoſpitalité.*

* Fecérunt id ſervi Milónis . . . . quod ſuos quiſque ſervos in tali re facere voluiſſet. *Cic.* pro Milóne, num. 29.

pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un nom menteur.

Ovid. Trist. l. 5. Eleg. 10, v. 13.
Idem l. 3. El. 13. v. ult.

Quem tenet Euxini, mendax cognómine, littus.
Et ailleurs : Pontus, Euxini falso nómine dictus.

Sanctius & quelques autres ne veulent point mètre l'antiphraſe au rang des figures. Il y a en éfet je ne ſai quoi d'opoſé à l'ordre naturel, de nomer une choſe par ſon contraire, d'apeler *lumineux* un objet parce qu'il eſt obſcur ; l'antiphraſe ne ſatisfait pas l'eſprit.

Malgré les mauvaiſes qualités des objets, les anciens qui perſonifioient tout, leur donoient quelquefois des noms flateurs, come pour ſe les rendre favorables, ou pour ſe faire un bon augure, un bon préſage.

Ainſi c'étoit par euphémiſme, par ſuperſtition, & non par antiphraſe, que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer noire*, la nomoient *mer hoſpitalière*, c'eſt-à dire, mer qui ne nous ſera point funeſte, qui nous ſera propice, où nous ſerons bien reçus, mer qui ſera pour nous une mer hoſpitalière ; quoiqu'elle ſoit comunément pour les autres une mer funeſte.

Les trois Déeſſes infernales, filles de l'Erèbe

&

de la Nuit, qui, ſelon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées *les Parques*; de l'adjectif *parcus*, *quia parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas aſſez de jours. D'autres diſent qu'elles ont été ainſi apelées, parce que leurs fonctions ſont partagées. *Parcæ*, *quaſi partitæ*.

Cloto colum rétinet, Lácheſis net, & Atropos occat.

Ce n'eſt donc point par antiphraſe *quia némini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies, Alecto, Tiſiphone & Mégère, ont été apelées *Euménides*, du grec *eümencis*, *benévolæ*, douces, bienfeſantes. La comune opinion eſt que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent ceſſé de tourmenter Oreſte qui avoit tué ſa mére. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides*. Ce ſentiment eſt adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreſte vint au monde: mais d'ailleurs cette avanture d'Oreſte eſt remplie de tant de circonſtances fabuleuſes, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémiſme, pour ſe les rendre favorables. C'eſt ainſi

Poéſies d'Horace, T. 1. page 458.

qu'on traite tous les jours de *bones* & de *bienfesantes* les persones les plus aigres & les plus dificiles dont on veut apaiſer l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois ſacré eſt apelé *lucus*, par antiphraſe : car ces bois étoient fort ſombres, & *lucus* vient de *lucère*, luire : mais ſi *lucus* vient de *lucère*, c'eſt par une raiſon contraire à l'antiphraſe ; car come il n'étoit pas permis par reſpect de couper de ces bois, ils étoient fort épais & par conſéquent fort ſombres, ainſi le beſoin, autant que la ſuperſtition avoit introduit l'uſage d'y alumer des flambeaux.

Manes, les manes, c'eſt-à-dire, les ames des morts, & dans un ſens plus étendu les habitans des enfers, eſt encore un mot qui a doné lieu à l'antiphraſe. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, * dont on ſe ſervoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes les apeloient ainſi, pour ſe les rendre favorables. *Vos ô mihi manes eſte boni* ; c'eſt ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainſi tous les exemples dont on prétend autoriſer l'antiphraſe ſe raportent, ou à l'euphémiſme, ou à l'ironie ; come quand on dit à Paris, *c'eſt une muète des hales*, c'eſt-à-dire une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales ; *muète* eſt dit alors par ironie.

* Feſtus, v. *Manáre*, *mane*. Nonius, c. 1. n. 337. Varr. de ling. lat. l. 5. initio. Virg. Æn. 12. v. 647.

XVII.

La Periphrase.

περίφρασις Circumlocútio. περὶ, circum. φράζω dico.

Quintilien met la Périphraſe au rang des tropes ; en éfet, puisque les tropes tiènent la place des expreſſions propres, la périphraſe eſt un trope, car la périphraſe tient la place, ou d'un mot ou d'une phraſe.

Nous avons expliqué dans la premiére partie de cette Grammaire ce que c'étoit qu'une phraſe : c'eſt une expreſſion, une manière de parler, un arangement de mots, qui fait un ſens fini ou non fini.

La périphraſe ou circonlocution eſt un aſſemblage de mots qui expriment en pluſieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins & ſouvent en un ſeul mot ; par exemple : *Le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre* : *l'aſtre du jour*, pour dire *le ſoleil*.

On ſe ſert de périphraſes, ou par bienſéance, ou pour un plus grand éclairciſſement, ou pour l'ornement du diſcours, ou enfin par néceſſité.

Plúribus autem verbis cum id quod uno, aut paucióribus certè, dici poteſt, explicátur, περίφρασιν vocant, circúitum loquéndi. *Quint.* Inſt. Or. l. VIII. c. 6. de Tropis.

1. Par bienſéance, lorsqu'on a recours à la périphraſe, pour enveloper des idées baſſes ou peu honètes. Souvent auſſi, au lieu de ſe ſervir d'une expreſſion qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphraſe, come nous l'avons remarqué dans l'euphémiſme.

2. On ſe ſert auſſi de périphraſe pour éclaircir ce qui eſt obſcur, les définitions ſont autant de périphraſes : come lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeſſes infernales, qui ſelon la fable, filent la trame de nos jours.*

LA PARAPHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphraſe un mot obſcur ou peu conu, on develope plus au long la penſée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonſtances qu'il auroit pu ajouter lui même ; mais alors ces ſortes d'explications plus amples & conformes au ſens de l'auteur, ſont ce quon apèle des *Paraphraſes*, la paraphraſe eſt une espèce de comentaire: on reprend le discours de celui qui a déja parlé, on l'explique, on l'étend davantage en ſuivant toujours ſon eſprit. Nous avons des paraphraſes des Pſeaumes, du livre de Job, du Nouveau Teſtament, &c. Nous avons auſſi des paraphraſes de l'art poètique d'Ho-

παράφρασις. juxtà dico, ideſt loquor juxta ea quæ álius dixit, παρά, juxta, ſupra φράζω, dico.

race, &c. La périphraſe ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expreſſion, au fond elle ne dit pas davantage ; au lieu que la paraphraſe ajoute d'autres penſées, elle explique, elle develope.

3. On ſe ſert de périphraſes pour l'ornement du diſcours, & ſurtout en poéſie. Le génie de la poéſie conſiſte à amuſer l'imagination par des images qui au fond ſe réduiſent ſouvent à une penſée que le diſcours ordinaire exprimeroit avec plus de ſimplicité, mais d'une manière ou trop ſéche ou trop baſſe ; la périphraſe poétique préſente la penſée ſous une forme plus gracieuſe ou plus noble : C'eſt ainſi qu'au lieu de dire ſimplement *à la pointe du jour*, les poëtes diſent :

L'Aurore cependant au viſage vermeil, Henriade, ch. VI.
Ouvroit dans l'Orient le palais du ſoleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuioient avec les ombres.

Madame Dacier comence le XVII. livre de l'Odyſſée d'Homère par ce vers :

Dès que la belle Aurore eut anoncé le jour.

Et ailleurs elle dit, » la brillante Aurore ſortoit Iliade, l. XIX.
» à peine du ſein de l'Océan pour anoncer aux

» Dieux & aux homes le retour du ſoleil.

Pour dire que le jour finit, qu'il eſt tard *adveſperaſcit*, Virgile dit qu'on voit dèja fumer de loin les cheminées, que dèja les ombres s'alongent & ſemblènt tomber des montagnes.

Ecl. 1. v. 83. Et jam ſumma procul villárum culmina fumant,
Majoréſque cadunt altis de móntibus umbræ

Boileau a dit par imitation:

Lutrin, ch. 2. Les ombres cependant ſur la vile épandues
Du faite des maisons descendent dans les rues.

On poura remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'obſerver ici qu'on ne doit ſe ſervir de périphraſes que quand elles rendent le diſcours plus noble ou plus vif par le ſecours des images. Il faut éviter les périphraſes qui ne préſentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée acceſſoire, elles ne ſervent qu'à rendre le diſcours languiſſant: ſi après avoir dit d'un home acablé de remords, qu'*il eſt toujours triſte*, vous vous ſervez de quelque périphraſe qui ne diſe autre choſe, ſinon que *cet home eſt toujours ſombre, rèveur, mélancolique & de mauvaise humeur*, vous ne rendez guère votre discours plus vif par de tel-

les expreſſions. M. Boileau ſur un ſujet pareil a fait d'après Horace une eſpèce de périphraſe qui tire tout ſon prix de la peinture dont elle ocupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble acompagne — Ep. v.
Et malade à la vile ainſi qu'à la campagne,
Envain monte à cheval pour tromper ſon ennui, — Poſt équitem ſedet atra cura. Hor. l. III. od. 1. v. 40.
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Le même poète au lieu de dire *pendant que je ſuis encore jeune*, ſe ſert de trois périphraſes qui expriment cette même penſée ſous trois images diférentes :

Tandis que libre encor, malgré les deſtinées, — Sat. 1.
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler
Et qu'il reſte à la Parque encor dequoi filer.

On doit auſſi éviter les périphraſes obſcures & trop enflées. * Celles qui ne ſervent ni à la clarté, ni à l'ornement du diſcours, ſont défectueuſes. C'eſt une inutilité deſagréable qu'une périphraſe à la ſuite d'une penſée vive, claire, ſolide & noble. L'eſprit qui a été fra-

* Ut cùm decórum habet, periphraſis, ita cùm in vitium incidit περισσολογία dicitur : obſtat enim quidquid non ádjuvat, *Quint.* Inſtit. Orat. l. VIII. c. 6.

pé d'une penſée bien exprimée, n'aime point à la retrouver ſous d'autres formes moins agréables, qui ne lui aprènent rien de nouveau, ou rien qui l'intéreſſe. Après que le pére des trois Horaces, dans l'exemple que
* page 10. j'ai déja raporté, * a dit *qu'il mourut*, il devoit en demeurer là & ne pas ajouter :

Ou qu'un beau desespoir enfin le ſecourut.

Marot, dans une de ſes plus belles épitres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par ſon valet, qui lui avoit pris ſon argent, ſes habits, & ſon cheval : enſuite il dit :

Et néantmoins ce que je vous en mande,
N'eſt pour vous faire ou requête ou demande:
Je ne veux point tant de gens reſſembler
Qui n'ont ſouci autre que d'aſſembler ;
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux ;
Mais je comence à devenir honteux,
Et ne veux point à vos dons m'arêter.
Je ne dis pas, ſi voulez rien prêter,
Que ne le prêne : il n'eſt point de prêteur
S'il veut prêter qu'il ne faſſe un debteur.
Et ſavez-vous, Sire, coment je paye,
Nul ne le ſait ſi premier ne l'eſſaye.
Vous me devrez, ſi je puis, de retour ;
Et vous ferai encores un bon tour ;

A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule,
A vous payer, ſans uſure il s'entend,
Quand on verra tout le monde content;
Ou ſi voulez, à payer ce ſera,
Quand votre los & renom ceſſera.

Voilà où le génie conduiſit Marot, & voilà où l'art devoit le faire arêter: ce qu'il dit enſuite que *les deux princes Lorains le pleigeront*, & encore

Aviſez donc, ſi vous avez deſir
De rien prêter, vous me ferez plaiſir:

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la penſée: c'eſt ce que Cicéron apèle *verbórum vel optimórum atque ornatiſſimórum ſonitus inánis*. Que s'il y avoit quelque choſe de plus à dire, ce ſont les douze derniers vers qui font un nouveau ſens, & ne ſont plus une périphraſe qui regarde l'emprunt. Cic. de Orat. l. 1. n. XII. aliter 51.

Voilà le point principal de ma lettre,
Vous ſavez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre las! Certes & ſi ferai,
En ce faiſant mon ſtile j'enflerai,
Diſant, ô Roi amoureux des neuf Muſes,
Roi, en qui ſont leurs ſciences infuſes,

Roi, plus que Mars, d'honeur environé,
Roi, le plus Roi qui fut onc couroné;
Dieu tout puiſſant te doint, pour t'eſtrèner,
Les quatre coins du monde à gouverner;
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que ſur tous en es digne.

4. On ſe ſert de périphrase par néceſſité, quand il s'agit de traduire & que la langue du traducteur n'a point d'expreſſion propre qui réponde à la langue originale, par exemple, pour exprimer en latin une péruque, il faut dire *coma adſcitia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'eſt ajuſtés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de ſupin & par conſéquent point de participe : ainſi au lieu de s'exprimer par le participe, on eſt obligé de recourir à la périphraſe *fore ut*, *eſſe futurum ut* ; j'en ai doné pluſieurs exemples dans la ſyntaxe.

XVIII.

L'Hypallage.

Virgile, pour dire *mettre á la voile*, a dit, * *dare cláſſibus auſtros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dit plutot *dare claſſes auſtris*.

Cicéron, dans l'oraiſon pour Marcellus, dit à Céſar qu'on n'a jamais vu dans la vile ſon épée vide du foureau, *gládium vaginâ vácuum in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du fonds de la penſée qui eſt de faire entendre que Céſar n'avoit exercé aucune cruauté dans la vile de Rome, il s'agit de la combinaiſon des paroles qui ne paroiſſent pas liées entre elles come elles le ſont dans le langage ordinaire, car *vácuus* ſe dit plutot du foureau que de l'épée.

Ovide comence ſes métamorphoſes par ces paroles,

In nova fert ánimus mutátas dícere formas
Córpora.

La conſtruction eſt *ánimus fert me ad dicere formas mutátas in nova córpora*. Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, *á*

Ὑπαλλαγὴ, immutátio. ὑπὸ, ſub, ab. & ἀλλάττω. aor. 2. paſſ. d'ἀλλάσσω.

* Æn. l. III. v. 61.

raconter les corps, c'eſt-à-dire, *à parler des corps changés en de nouvèles formes.*

Vous voyez que dans ces ſortes d'expreſſions les mots ne ſont pas conſtruits ni combinés entr'eux come ils le devroient être ſelon la deſtination des terminaiſons & de la conſtruction ordinaire. C'eſt cette tranſpoſition ou changement de conſtruction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui ſignifie *changement.*

Cette figure eſt bien malheureuſe : les Rhéteurs diſent que c'eſt aux Grammairiens à en parler, *Grammaticórum pótius ſchema eſt quàm tropus*, dit Voſſius ; & les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage, à vrai dire, n'eſt point une figure de Grammaire*, dit la nouvèle Méthode de P. R. *C'eſt un trope ou une figure d'élocution.*

Inſt. Orat. l. IV. c. 13. art. 12.

Des fig. de Conſt. ch. VI. p. 558.

Le changement qui ſe fait dans la conſtruction des mots par cette figure ne regarde pas leur ſignification, ainſi en ce ſens cette figure n'eſt point un trope & doit être miſe dans la claſſe des idiotiſmes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes : le changement que l'hypallage fait dans la combinaiſon & dans

la conſtruction des mots eſt une ſorte de trope ou de converſion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il eſt certain que c'eſt une figure très remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons enſuite à conſidérer de ſang froid l'arangement dans lequel nous avons conſtruit les mots dont nous nous ſomes ſervis, nous trouvons que nous nous ſomes écartés de l'ordre naturel, & de la manière dont les autres homes conſtruiſent les mots quand ils veulent exprimer la mème penſée ; c'eſt un manque d'exactitude dans les modernes; mais les langues anciènes autorisent ſouvent ces transpoſitions ; ainſi dans les anciens la transpoſition dont nous parlons eſt une figure reſpectable qu'on apèle *hypallage*, c'eſt-à-dire, changement, transpoſition, ou renverſement de conſtruction. Le beſoin d'une certaine meſure dans les vers a ſouvent obligé les anciens poètes d'avoir recours à ces façons de parler, & il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace : auſſi les a-t-on élevées à la dignité d'expreſſions figurées ; & en ceci les anciens l'emportent bien ſur les moder-

nes à qui on ne fera de long-tems le même honeur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoitre. Virgile fait dire à Didon :

Æn. l. IV. v. 385. Et cùm frígida mors ánimâ ſedúxerit artus.

Après que la froide mòrt aura ſéparé de mon ame les membres de mon corps, il eſt plus ordinaire de dire *aura ſéparé mon ame de mon corps* : le corps demeure & l'ame le quite ; ainſi Servius & la plupart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même poète parlant d'Enée & de la Sibyle qui conduiſit ce héros dans les enfers dit:

Æn. l. VI. v. 268. Ibant obſcúri ſolâ ſub nocte per umbram.

Pour dire qu'ils marchoient tout ſeuls dans ſes ténèbres d'une nuit ſombre. Servius & le P. de la Rue diſent que c'eſt ici une hypallage pour *ibant ſoli ſub obſcúrâ nocte*.

Horace a dit :

Hor. l. v. od. 14. v. 3. Pócula lethæos ut ſrducéntia ſomnos
Tráxerim.

Come ſi j'avois bu les eaux qui amènent le ſomeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pócula lethæa*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'*Enée raluma des feux presque éteins.*

. . . . Sopítos ſúſcitat ignes. Æn. l. v. v. 743.

Il n'y a point là d'hypallage, car *ſopitos* ſelon la conſtruction ordinaire ſe raporte à *ignes:* mais quand pour dire qu'*Enée raluma ſur l'autel d'Hercule le feu preſque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes:

. . . . Hercúleis ſopítas ígnibus aras Æn. l. VIII. v. 542.
Excitat.

Alors il y a une Hypallage, car ſelon la combinaiſon ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes ſopitos in aris hercúleis*, id eſt, *Hérculi ſacris.*

Au livre XII. pour dire *ſi au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes:

Sin noſtrum annúerit nobis victória Martem. Æn. l. XII. v. 187.

Ce qui eſt une hypallage ſelon Servius. *Hypallage: pro* Sin noſter Mars annúerit nobis victóriam: *nam Martem victória comitátur.* Servius. inibid.

On peut auſſi regarder come une ſorte d'hypallage, cette façon de parler ſelon laquelle on marque par un adjectif, une circonſtance qui eſt ordinairement exprimée par un adver-

be : c'eſt ainſi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*. Virgile dit :

Æn. l. 1. v. 644. . . . . Rápidum ad naves præmíttit Achátem Aſcánio.

Rápidum eſt pour *promptement*, *en diligence*.

ibid. v. 70. *Age diversas*, c'eſt-à-dire, chaſſez-les çà & là :

Æn. l. 1. v. 423. Jamque aſcendébant collem qui plúrimus urbi Imminet.

Plúrimus, c'eſt-à-dire, *en long*, une coline qui domine, qui regne tout le long de la vile.

Médius, *ſummus*, *infimus*, ſont ſouvent employés en latin dans un ſens que nous rendons par des adverbes, & de même *nullus* pour *non* : *mémini*, *tamétſi nullus móneas*, pour *non móneas*, come Donat l'a remarqué.

Ter. Eun. Act. 2. ſc. 1. v. 10.

Par tous ces exemples on peut obſerver :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage aporte de l'obſcurité ou de l'équivoque à la penſée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de conſtruction, le fonds de la penſée puiſſe être auſſi facilement démêlé, que ſi l'on ſe fut ſervi de l'arangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui conoiſſent le génie d'une langue.

2. Ainſi quand la conſtruction eſt équivoque, ou que les paroles expriment un ſens con-

contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-ſens, & qu'en un mot, il s'eſt mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conſéquent ſujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petiteſſe & une ſorte de fanatiſme à recourir aux figures pour excuſer des expreſſions qu'ils condâneroient eux mêmes, & que leurs contemporains ont ſouvent condânées. L'hypallage ne prête pas ſon nom aux contre-ſens & aux équivoques; autrement tout ſeroit confondu, & cette figure deviendroit un azile pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne ſe fait que quand on ne ſuit point dans les mots l'arangement établi dans une langue ; mais il ne faut point juger de l'arangement & de la ſignification des mots d'une l'angue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la mème penſée. Nous diſons en françois *je me repens*, *je m'aflige de ma faute* : *Je* eſt le ſujet de la propoſition, c'eſt le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la propoſition ont un autre arangement, *je* devient le terme de l'action, ainſi, ſelon la deſtination des cas, *je* ſe met à l'acuſatif ; *le ſouvenir de ma faute m'a-*

ſtige, *m'afecte de repentir*, tel eſt le tour latin, *pœnitet me culpæ*, c'eſt-à-dire, *recordátio*, *rátio*, *reſpéctus*, *vitium*, *negótium*, *factum*, ou *malum culpæ pœnitet me*; Phèdre a dit, *malis nequitiæ* pour *nequitiâ* : *Res cibi* pour *cibus*. Voyez les obſervations que nous avons faites ſur ce ſujet dans la ſyntaxe.

l. 3. f. 8. v. 15
l. 4. f. 7. v. 4.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitet me culpæ*, ni dans les autres façons de parler ſemblables; je ne crois pas non plus, quoiqu'en diſent les comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17. du l. 1.

Velox amœnum ſæpè Lucrétilem
Mutat Lycæo Faunus.

C'eſt-à-dire, que Faune prend ſouvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient ſouvent habiter le Lucrétile auprès de la maison de campagne d'Horace, & quite pour cela le Lycée ſa demeure ordinaire. Tel eſt le ſens d'Horace, *come la ſuite de l'ode le done néceſſairement à entendre*. Ce ſont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler * *une vraie hypallage ou un renverſement de conſtruction.*

Tom. 1. p. 579.

* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'ocaſion de *Lucána mutes páscuis.* vers 28. de l'Ode *Ibis liburnis.* Poéſies d'Horace, tom. I. page 175.

Mais il me paroit que c'eſt juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace *Lucretilem mutat Lycæo Faunus*. On comence par atacher à *mutáre* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; *doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas*, enſuite ſans avoir égard à la phraſe latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée*: & come cette expreſſion ſignifie en françois que Faune paſſe du Lucrétile au Lycée, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui eſt pourtant ce qu'on ſait bien qu'Horace a voulu dire, on eſt obligé de recourir à l'hypallage pour ſauver le contre-ſens que le françois ſeul préſente : mais le renverſement de conſtruction ne doit jamais renverſer le ſens, come je viens de le remarquer; c'eſt la phraſe même, & non la ſuite du discours, qui doit faire entendre la penſée, ſi ce n'eſt dans toute ſon étendue, c'eſt au moins dans ce qu'elle préſente d'abord à l'eſprit de ceux qui ſavent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-ſens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phraſe latine fort ordinaire en proſe & en vers.

On dit en latin *donáre múnera alicui*, doner

des préſens à quelqu'un, & l'on dit auſſi *donáre áliquem múnere*, gratifier quelqu'un d'un préſent, lui faire un préſent : on dit également *circúmdare urbem mœnibus*, & *circúmdare mœnia urbi* ; de même, on ſe ſert de *mutáre* ſoit pour doner, ſoit pour prendre une choſe au lieu d'une autre.

Mart. Lex. v. *muto*.

Muto, diſent les Etimologiſtes, vient de *motu* : *mutáre* quaſi *motáre*. L'anciène manière d'aquérir ce qu'on n'avoit pas ſe feſoit par des échanges, delà *muto* ſignifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque choſe au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, & il cite Columelle qui a dit *porcus lácteus ære mutándus eſt*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainſi, *mutat Lucrétilem* ſignifie vient prendre, vient poſſéder, vient habiter le Lucrétile, il achète, pour ainſi dire, le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier ſur ce paſſage d'Horace remarque qu'*Horace parle ſouvent de même, & je ſai bien*, ajoute-t-il, *que quelques hiſtoriens l'ont imité*.

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jaſon pour toutes les richeſſes de l'univers, il ſe ſert de *mutáre* :

Quemque ego cum rebus quas totus pòssidet orbis Æsoniden mutásse velim. Met. l. VII. v. 59.

Où vous voyez que come Horace, Ovide emploie *mutáre* dans le sens d'*aquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une choſe en en donant une autre*. Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'eſt ſouvent ſervi de *mutáre* en ce ſens, *mutávit lúgubre ſagum púnico*, * pour *púnicum ſagum lúgubri : mutet lucána cálabris páſcuis*, ** pour *cálabra páſcua lucánis : mutat uvam ſtrigili*, *** pour *ſtrigilem uvâ*. Tom. II p. 175.

L'uſage de *mutáre áliquid áliquâ re* dans le ſens de *prendre en échange*, eſt trop fréquent pour être autre choſe qu'une phraſe latine, come *donáre áliquem áliquâ re*, gratifier quelqu'un de quelque choſe ; & *circúmdare mœnia urbi*, doner des murailles à une vile tout autour, c'eſt-à-dire, entourer une vile de murailles : l'hypallage ne ſe met pas ainſi à tous les jours.

* L. v. Od. IX.
** L. v. Od. I.
*** L. II. Sat. VII. v. 110.

XVIII.

L'Onomatopee.

Onomatopœia. Nóminis seu vocábuli fictio : formation d'un mot.

L'Onomatopée eſt une figure par laquelle un mot imite le ſon naturel de ce qu'il ſignifie. On réduit ſous cette figure les mots formés par imitation du ſon ; come le *glou-glou de la bouteille* : *le cliquetis* , c'eſt-à-dire , le bruit que font les boucliers , les épées , & les autres armes en ſe choquant : *Le trictrac* qu'on apeloit autrefois *tictac* ; ſorte de jeu aſſez commun , ainſi nomé du bruit que font les dames & les dés dont on ſe ſert à ce jeu : *Tinnitus æris*, tintement ; c'eſt le ſon clair & aigu des métaux. *Bilbire*, *bilbit ámphora* , la petite bouteille fait glou-glou , on le dit d'une petite bouteille dont le goulot eſt étroit. *Taratántara* , c'eſt le bruit de la trompète.

At tuba terríbili ſonitu taratántara dixit.

C'eſt un ancien vers d'Ennius au raport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémiſtiche , qu'il n'a pas trouvé aſſez digne de la poéſie épique ; voyez Servius ſur ce vers de Virgile.

At tuba terríbilem ſonitum procul ære canóro
Incrépuit. Æn. l. IX. v. 503.

Cachinnus, c'eſt un rire immodéré. *Cachinno, ónis*, ſe dit d'un home qui rit ſans retenue : ces deux mots ſont formés du ſon ou bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a auſſi pluſieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *bêler* qui ſe dit des brebis.

Baubári, aboyer, ſe dit des gros chiens. *Latráre*, aboyer, hurler, c'eſt le mot générique. Lucr. l. 5. v. 1072.

Mutire, parler entre les dents, murmurer, gronder come les chiens : *mu* canum eſt, undè *mutire*, dit Chariſius.

Les noms de pluſieurs animaux ſont tirés de leurs cris, ſurtout dans les langues originales.

Upupa, Hupe, oiſeau.

Cúculus, qu'on prononçoit *coucoulous*, un Coucou, oiſeau.

Hirúndo, une Hirondèle.

Ululа, Chouète.

Bubo, Hibou.

Grácculus, un Choucas, eſpèce de Corneille.

Gallina, une Poule.

Cette figure n'eſt point un trope, puisque le mot ſe prend dans le ſens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

XX.

Qu'un même mot peut être doublement figuré.

IL eſt à obſerver que ſouvent un mot eſt doublement figuré ; c'eſt-à-dire, qu'en un certain ſens il apartient à un certain trope & qu'en un autre ſens il peut être rangé ſous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déja raportés. Quand Virgile dit de Bitias que *pleno ſe próluit auro*, *auro* ſe prend d'abord pour la coupe, c'eſt une ſynecdoque de la matière pour la choſe qui en eſt faite, enſuite la coupe ſe prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'eſt une métonymie du contenant pour le contenu.

Æn. l. 1. v. 743.

Nota, marque, ſigne, ſe dit en général de tout ce qui ſert à faire conoitre ou remarquer quelque choſe : mais lorsque *nota*, [*note*] ſe prend pour *dédecus*, marque d'infamie, tache dans la réputation, come quand on dit

d'un militaire, *il s'eſt enfui en une telle ocaſion, c'eſt une note*, il y a une métaphore & une ſynecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'eſt pas une marque réèle, ou un ſigne ſenſible, qui ſoit ſur la persone dont on parle; ce n'eſt que par comparaison qu'on ſe ſert de ce mot, on done à *note* un ſens ſpirituel & métaphorique.

Il y a ſynecdoque, puisque *note* eſt reſtraint à la ſignification particulière de *tache*, dédecus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ſes paſſions, on dit qu'*il faut mortifier la chair*; c'eſt une expreſſion figurée qui peut ſe ràporter à la ſynecdoque & à la métaphore. *Chair* ne ſe prend point alors dans le ſens propre, ni dans toute ſon étendue; il ſe prend pour le corps humain, & ſurtout pour les paſſions, les ſens; ainſi c'eſt une ſynecdoque; mais *mortifier* eſt un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délices ſenſibles; qu'il faut punir notre corps, le ſevrer de ce qui le flate, afin d'afoiblir l'apétit charnel, la convoitiſe, les paſſions, les ſoumettre à l'eſprit, & pour ainſi dire, les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit en éxil, ou changeoit de famille, s'apeloit *cápitis minútio*, diminution de tête : c'eſt encore une expreſſion métaphorique qui peut auſſi être raportée à la ſynecdoque. Je crois qu'en ces ocaſions, on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, & qu'il ſufit de remarquer que l'expreſſion eſt figurée, & la ranger ſous l'eſpèce de trope auquel elle a le plus de raport.

XX.

De la ſubordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.

QUintilien dit * que les Grammairiens auſſi-bien que les Philoſophes diſputent beaucoup entre eux pour ſavoir combien il y a de diférentes claſſes de tropes, combien chaque claſſe renferme d'eſpèces particuliè-

* Circa quem [tropum] inexplicábilis, & Grammáticis inter ipſos, & Philóſophis pugna eſt. Quæ ſint génera, quæ ſpécies, quis número, quis cui ſubjiciátur. *Quint.* Inſt. Orat. l. VIII. c. 6.

tes, & enfin quel eſt l'ordre qu'on doit garder entre ces claſſes & ces eſpèces.

Voſſius ſoutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui ſont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie, les autres, à ce qu'il prétend, ſe raportent à ceux-là come les eſpèces aux genres; mais toutes ces diſcutions ſont aſſez inutiles dans la pratique, & il ne faut point s'amuſer à des recherches qui ſouvent n'ont aucun objet certain. Inſt. Orat. l. IV. c. V. Art. 2. & c. X. art. 1.

Toutes les fois qu'il y a de la diférence dans le raport naturel qui done lieu à la ſignification empruntée, on peut dire que l'expreſſion qui eſt fondée ſur ce raport apartient à un trope particulier.

C'eſt le raport de reſſemblance qui eſt le fondement de la catachrèſe & de la métaphore; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèſe *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier eſt à peu près auſſi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèſe eſt la première eſpèce de métaphore. On a recours à la catachrèſe par néceſſité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres eſpèces de métaphores ſe font par d'autres mouve-

mens de l'imagination qui ont toujours la reſſemblance pour fondement.

L'ironie au contraire eſt fondée ſur un raport d'opoſition, de contrariété, de diférence, &, pour ainſi dire, ſur le contraſte qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'eſt ainſi que Boileau a dit, *Quinault eſt un Virgile.* Satire IX.

La métonymie & la ſynecdoque auſſi-bien que les figures qui ne ſont que des eſpèces de l'une ou de l'autre, ſont fondées ſur quelque autre ſorte de raport qui n'eſt ni un raport de reſſemblance, ni un raport du contraire. Tel eſt, par exemple, le raport de la cauſe à l'éfet, ainſi dans la métonymie & dans la ſynecdoque les objets ne ſont conſidérés ni come ſemblables, ni come contraires, on les regarde ſeulement come aïant entr'eux quelque rélation, quelque liaiſon, quelque ſorte d'union; mais il y a cette diférence, que, dans la métonymie, l'union n'empèche pas qu'une choſe ne ſubſiſte indépendanment d'une autre; au lieu que, dans la ſynecdoque, les objets dont l'un eſt dit pour l'autre, ont une liaiſon plus dépendante, come nous l'avons dèja remarqué, l'un eſt compris ſous le nom de l'autre, ils forment un enſemble, un tout; par exem- Page 106.

ple, quand je dis de quelqu'un, qu'*il a lu Cicéron*, *Horace*, *Virgile*; au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, &c : je prens la cauſe pour l'éfet, c'eſt le raport qu'il y a entre un auteur & ſon livre, qui eſt le fondement de cette façon de parler : voilà une rélation, mais le livre ſubſiſte ſans ſon auteur & ne forme pas un tout avec lui; au lieu que, lorſque je dis *cent voiles* pour *cent vaiſſeaux*, je prens la partie pour le tout, les voiles ſont néceſſaires à un vaiſſeau : il en eſt de même quand je dis qu'*on a payé tant par tête*, la tête eſt une partie eſſentièle à l'home. Enfin dans la ſynecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un ſe met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'alluſion ſe ſert de toutes les ſortes de rélations, peu lui importe que les termes conviènent ou ne conviènent pas entre eux, pourvu que par la liaiſon qu'il y a entre les idées acceſſoires, ils réveillent celle qu'on a eu deſſein de réveiller. Les circonſtances qui acompagnent le ſens litéral des mots dont on ſe ſert dans l'alluſion nous font conoitre que ce ſens litéral n'eſt pas celui qu'on a eu deſſein d'exciter dans notre eſ-

prit, & nous dévoilent facilement le ſens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme eſt une eſpèce d'alluſion, avec cette diférence qu'on cherche à éviter les mots qui pouroient exciter quelque idée triſte, dure, ou contraire à la bienſéance.

Enfin chaque eſpèce de trope a ſon caractère propre qui le diſtingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les obſervations qui ont été faites ſur chaque trope en particulier. Les persones qui trouveront ces obſervations ou trop abſtraites, ou peu utiles dans la pratique, pouront ſe contenter de bien ſentir par les exemples la diférence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les méneront inſenſiblement aux obſervations.

XXII.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*
II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. COme les figures ne ſont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a doné un nom ; que d'ailleurs chaque ſorte de figure peut être variée en pluſieurs manières diférentes, il eſt évident que ſi l'on vient à obſerver chacune de ces manières & à leur doner des noms particuliers, on en fera autant de figures. Delà les noms de *miméſis*, *apóphaſis*, *catáphaſis*, *aſteismus*, *myſterismus*, *charientismus*, *diaſyrmus*, *ſarcasmus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expreſſions figurées qui ont doné lieu à ces ſortes de noms peuvent aiſément être réduites ſous quelqu'une des claſſes de tropes dont j'ai dèja parlé : *Le ſarcasme*, par exemple, n'eſt autre chose qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement. * On trouve

* Eſt autem ſarcásmus hoſtilis irriſio . . . cum quis morſis labris ſubsánnat álium . . . irriſio quæ fiat diductis labris, oſtenſáque déntium carne. *Véſſius*, Inſt. Orat. l. IV. c. 13. De Sarcasmo.

l'infini partout : mais quand une fois on eſt parvenu au point de diviſion où ce qu'on diviſe n'eſt plus palpable, c'eſt perdre ſon tems & ſa peine que de s'amuſer à diviſer.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la mème eſpèce d'expreſſion figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage* ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces ſortes de figures étant arbitraires & quelques uns aïant beaucoup de raport à d'autres ſelon leur étimologie, il n'eſt pas étonant qu'on les ait ſouvent confondus. Ariſtote done le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourdui des noms particuliers. *Ariſtóteles iſta ómnia tranſlatiónes vocat.* Cicéron remarque auſſi que les Rhéteurs noment *hypallage* la mème figure que les Grammairiens apèlent *métonymie*. * Aujourd'hui que ces dénominations ſont plus déterminées, on doit ſe conformer ſur ce point à l'uſage ordinaire des Grammairiens & des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Cic. Orat. n. 94. *áliter* XXVII.

Leurs cris rempliſſent l'air de leurs tendres ſouhaits.

Selon la conſtruction ordinaire on diroit

* Hanc hypállagen Rhétores, quia quaſi ſummutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quòd nómina transférúntur. *Cicero*, Orátor. n. 93. *áliter* XXVII.

plutot que ce ſont les ſouhaits qui font pouſſer des cris qui retentiſſent dans les airs. L'auteur du Dictionaire Néologique done à cette expreſſion le nom de *métathèſe* : les façons de parler ſemblables qu'on trouve dans les anciens ſont apelées des hypallages : le mot de *métathèſe* n'eſt guère d'uſage que lorſqu'il s'agit d'une tranſpoſition de lettres. *

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* † ce que

* Μετάθεσις, mutátio, ſeu transpoſitio literæ, ut *Evandr* pro *Evander*; *Tymbre* pro *Tymber*. *Iſidor.* liv. 1. c. 34.

Metáthęſis, (apud Rhétores) eſt figúra quæ mittit ánimos júdicum in res præteritas aut futúras, hoc modo : *Revocáte mentes ad ſpectáculum expugnáta míſera civitátis*, &c : in futúrum autem, eſt anticipátio eórum quæ dicturus eſt ádversárius. *Idem* l. 2. c. 21.

† M. Gibert a ſuivi en ce point la diviſion d'Ariſtote, il ne s'eſt écarté de ce philoſophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Ariſtote dans ſa Poétique, c. xxi. & ſelon M. Dacier c. xxii. Je me ſervirai de la traduction de M. Dacier.

» La métaphore, dit Ariſtote, eſt un transport d'un nom » qu'on tire de ſa ſignification ordinaire. Il y a quatre ſortes » de métaphores : celle du genre à l'eſpèce, celle de l'eſpèce » au genre, celle de l'eſpèce à l'eſpèce, & celle qui eſt fon- » dée ſur l'analogie. J'apèle métaphore du genre à l'eſpèce » come ce vers d'Homère : *Mon vaiſſeau s'eſt arêté loin* » *de la vile dans le port.* Car le mot *s'arêter* eſt un ter- » me générique, & il l'a aplique à l'eſpèce pour dire *être* » *dans le port.*

Voici la remarque que M. Dacier fait enſuite ſur ces paroles d'Ariſtote : » Quelques anciens, dit-il, ont condâné

Quintilien * & les autres noment *antonomaſe*.

Rhetor. pag. 555.

» Il y a, dit M. Gibert, quatre eſpèces de » métaphores; la première emprunte le nom » du genre pour le doner à l'eſpèce, come » quand on dit l'*Orateur* pour *Cicéron*, ou *le Philoſophe* pour *Ariſtote* : « Ce ſont là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donent de l'antonomaſe : mais, après tout, le nom ne fait rien à la choſe; le principal eſt de remarquer que l'expreſſion eſt figurée, & en quoi elle eſt figurée.

» Ariſtote de ce qu'il a mis ſous le nom de *métaphore* les » deux premières qui ne ſont proprement que des *ſynecdo-* » *ques*; mais Ariſtote parle en général, & il écrivoit dans un » tems où l'on n'avoit pas encore rafiné ſur les figures pour » les diſtinguer & pour leur doner à chacune le nom qui » en auroit mieux expliqué la nature. *Dacier*, Poètique » d'Ariſtote, page 345.

* Ἀντονομασία, quæ aliquid pro nómine ponit, poétis frequentiſſima . . . Oratóribus étiam ſi rarus ejus rei, non nullus tamen uſus eſt : nam ut Tydíden & Peliden non dixerint, ità dixérunt everſórem Cartháginis & Numántiæ pro Scipióne; & románæ eloquéntiæ principem pro Cicerône posuiſſe non dubitent. *Quinſil.* Inſt. Orat. l. VIII. c. 6.

XXIII.

Que l'usage & l'abus des Tropes ſont de tous les tems & de toutes les langues.

UNe même cauſe dans les mêmes circonſtances produit des éfets ſemblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des paſſions, des idées acceſſoires, & par conſéquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Caldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins : on en fait uſage aujourdui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples ſont des homes, ils ont de l'imagination & des idées acceſſoires.

Il eſt vrai que telle expreſſion figurée en particulier n'a pas été en uſage partout ; mais partout il y a eu des expreſſions figurées. Quoique la nature ſoit uniforme dans le fonds des choſes, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'aplication, dans les circonſtances, dans les manières.

Ainſi nous nous ſervons de tropes, non parce que les anciens s'en ſont ſervis; mais parce que nous ſomes homes come eux.

Il eſt dificile en parlant & en écrivant, d'aporter toujours l'atention & le diſcernement néceſſaires pour rejeter les idées acceſſoires qui ne conviènent point au ſujet, aux circonſtances, & aux idées principales que l'on met en œuvre: delà il eſt arivé dans tous les tems, que les écrivains ſe ſont quelquefois ſervis d'expreſſions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèle.

Les règles ne doivent point être faites ſur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être puiſées dans le bon ſens & dans la nature: & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le gout des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, auſſi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il eſt plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique ſage, éclairée, exemte de paſſion & de fanatisme eſt bien plus utile.

Ainſi l'on peut dire que chaque ſiècle a pu avoir ſes critiques & ſon *Dictionaire Néologique*. Si quelques perſones diſent aujourdui

avec raiſon ou ſans fondement, qu'*il règne dans le langage une afectation puérile : que le ſtile frivole & recherché paſſe juſqu'aux tribunaux les plus graves*, Cicéron a fait la même plainte de ſon tems. *Eſt enim quoddam étiam insigne & florens oratiónis, pictum, & expólitum genus, in quo omnes verbórum, omnes ſententiárum illigántur lepóres. Hoc totum è ſophiſtárum fontibus defluxit in forum, &c.*

Diction. Néologique.

Orat. n. 96. áliter xxvii.

» Au plus beau ſiècle de Rome, c'eſt-à-» dire, au ſiècle de Jules Céſar & d'Auguſte, » un auteur a dit *infantes ſtátuas*, pour dire des » ſtatues nouvèlement faites : un autre, que » Jupiter *crachoit* la nège ſur les Alpes.

Le P. Sanadon, Poés. d'Hor. T. II. page 254.

Jupiter hibérnas canâ nive conſpuit Alpes.

L. 2. Sat. 5. v. 40.

Horace ſe moque de l'un & de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exemt lui même des fautes qu'il a reprochées à ſes contemporains. *Il ne reſte* à la plupart des commentateurs *d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer* ; mais ceux qui font uſage de leurs lumières & qui ne ſe conduiſent point par *une prévention aveugle, deſaprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'eſt point aſſez châtiée.* Ce ſont les termes du P. Sanadon, *J'ai rélevé*

Le P. Sanadon, Préf. page xix.

id. page xx.

ibid.

en plusieurs endroits, poursuit-il, *les pensées, des sentimens, des tours & des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.*

Inst. Or. l. VIII. c. 6. Comparátio.

Quintilien après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon & du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre. *Quorum exempla nimiùm frequénter reprehéndet, qui sciverit hæc vitia esse.*

Au reste les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui péchent contre la conduite, contre la justesse du raisonement, contre la probité, la droiture & les bones mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernieres sortes de fautes fussent moins rares, ou plutot qu'ils fussent inconus.

DES TROPES
TROISIEME PARTIE.

Des autres ſens dans leſquels un même mot peut être employé dans le diſcours.

OUtre les tropes dont nous venons de parler & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres ſens dans leſquels les mots peuvent être employés, & ces ſens ſont la plupart autant d'autres diférentes ſortes de tropes : il me paroit qu'il eſt très utile de les conoitre pour mettre de l'ordre dans les penſées, pour rendre raiſon du diſcours & pour bien entendre les auteurs. C'eſt ce qui va faire la matière de cette troiſième partie.

I.

Subſtantifs pris adjectivement, Adjectifs pris ſubſtantivement, Subſtantifs & Adjectifs pris adverbialement.

UN nom ſubſtantif ſe prend quelquefois adjectivement, c'eſt-à-dire, dans le ſens d'un atribut ; par exemple : *Un pére eſt tou-*

jours père, cela veut dire qu'un pére eſt toujours tendre pour ſes enfans, & que malgré leurs mauvais procédés, il a toujours des ſentimens de pére à leur égard; alors ces ſubſtantifs ſe conſtruiſent come de véritables adjectifs. » Dieu eſt notre reſſource, notre lumière, » notre vie, notre ſoutien, notre tout. L'ho- » me n'eſt qu'un néant. Etes-vous Prince ? » Etes-vous Roi ? Etes-vous Avocat? « Alors *Prince*, *Roi*, *Avocat*, ſont adjectifs.

Cette remarque ſert à décider la queſtion que font les Grammairiens, ſavoir ſi ces mots *Roi*, *Reine*, *Pére*, *Mére*, &c, ſont ſubſtantifs ou adjectifs ? ils ſont l'un & l'autre ſuivant l'uſage qu'on en fait. Quand ils ſont le ſujet de la propoſition, ils ſont pris ſubſtantivement ; quand ils ſont l'atribut de la propoſition, ils ſont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple ; la Reine a de la piété* : *Roi*, *Reine*, ſont des ſubſtantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier; ou, come parlent les Philoſophes, ces mots marquent alors un individu qui eſt Roi : mais quand je dis que *Louis quinze eſt Roi*, *Roi* eſt pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il eſt revêtu de la puiſſance royale.

Il y a quelques noms ſubſtantifs latins qui ſont

ſont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par ſynecdoque ou par antonomaſe. *Scelus*, crime, ſe dit d'un ſcélérat, d'un home qui eſt, pour ainſi dire, le crime même : *Scelus, quemnam hic laudat* ? *Le ſcélérat de qui parle-t-il? *Ter. And. act. 5. ſc. 2. v. 3.

Ubi illic eſt ſcelus qui me pérdidit? ** Où eſt ce ſcélérat qui m'a perdu? où vous voyez que *ſcelus* ſe conſtruit avec *illic* qui eſt un maſculin; car ſelon les anciens Grammairiens on diſoit autrefois *illic*, *illæc*, *illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *illud* : la conſtruction ſe fait alors ſelon le ſens, c'eſt-à-dire, par raport à la perſone dont on parle; & non ſelon le mot qui eſt neutre. ** ibid. act. 3. ſc 5. v. 1.

Carcer, priſon, ſe dit auſſi par métonymie, de celui qui mérite la priſon. *Ain' tandem, carcer* ? Que dis-tu malheureux? C'eſt peut être dans le même ſens qu'Enée, dans Virgile, parlant des Grecs à l'ocaſion de la fourberie de Sinon, dit *& crimine ab uno disce omnes*. Ce que nous ne ſaurions rendre en françois en conſervant le même tour, *un ſeul fourbe, une ſeule de leurs fourberies, vous fera conoitre le caractère de tous les Grecs*. Térence a dit *unum cognôris, omnes nôris*. Ter. Phorm. act. 2. ſc. 3. v. 26. Æn. 2. v. 65. Phorm. act. 2. ſc. 1. v. 35.

Noxa, *æ*, eſt un ſubſtantif, qui dans le ſens propre ſignifie faute, peine, domage ; de *nocére*. Il eſt dit dans les Inſtitutes de Juſtinien

que ce mot ſe prend auſſi pour l'eſclave même qui a fait le domage. Noxa *autem eſt ipſum* Inſtit. l. 4. Tit. 8. §. 1. *corpus quod nocuit, id eſt ſervus* (*noxius.*) Ce mot n'eſt pourtant pas d'un uſage ordinaire en ce ſens dans la langue latine.

Un adjectif ſe prend auſſi quelquefois ſubſtantivement ; c'eſt-à-dire, qu'un mot qui eſt ordinairement atribut, eſt quelquefois ſujet dans une propoſition ; ce qui ne peut ariver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom ſous-entendu qui eſt dans l'eſprit ; par exemple : *le vrai perſuade* ; c'eſt-à-dire, ce qui eſt vrai, l'*être vrai*, ou la vérité : *Le tout puiſſant vangera les foibles qu'on oprime*, c'eſt-à-dire, Dieu, qui eſt tout puiſſant, vangera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la ſyntaxe, que l'adverbe eſt un mot qui renferme la prépoſition & le nom qui la détermine. La prépoſition marque une circonſtance générale, qui eſt enſuite déterminée par le nom qui ſuit la prépoſition ſelon l'ordre des idées : or l'adverbe renfermant la prépoſition & le nom, il marque une circonſtance particulière du ſujet, ou de l'atribut de la propoſition : *ſapienter*, avec ſageſſe, avec jugement ; *ſæpè*, ſouvent, en pluſieurs ocaſions ;

ubi, où, en quel lieu, en quel endroit ; *ibi*, là, en cet endroit là.

Il y a quelques noms ſubſtantifs qui ſont pris adverbialement, c'eſt-à-dire qu'ils n'entrent dans une propoſition que pour marquer une circonſtance du ſujet ou de l'atribut, en vertu de quelque prépoſition ſous-entendue ; par exemple : *domi*, à la maiſon, au lieu de la demeure. *Videt nuptias domi parari*, elle voit qu'on ſe prépare chez nous à la noce ; *domi* marque la circonſtance du lieu où l'on ſe préparoit à la noce : on ſous-entend, *in ædibus domi*, dans les apartemens de la maiſon, de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*. Plaute a exprimé *ædes* ; *omnes domi per ædes*, de chambre en chambre, d'apartement en apartement.

Ter. And. act. 3. ſc. 2. v. 34.

Plaute, Caſina, act. 3. ſc. 5. v. 32.

Quand *domi* eſt opoſé à *belli* ou *militiæ* on ſous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé, *quibuſcumque rebus vel belli, vel domi* ; alors *domi* ſe prend pour *la patrie*, *la vile*, & ſelon notre manière de parler pour *la paix*, *le tems de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces ſortes d'ellipſes.

Cic. de Offic. l. 2. n. 85. aliter XXIV.

Oppidò ſe prend auſſi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on ſait une fois la raiſon des terminaiſons de ces

page 49

ſortes de mots, on peut ſe contenter de dire que ce ſont des ſubſtantifs pris adverbialement.

Les adjectifs ſe prènent auſſi fort ſouvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes; par exemple: *parler haut, parler bas, parler grec & latin*, græcè & latinè loqui : *penſer juſte, ſentir bon, ſentir mauvais, marcher vite, voir clair, fraper fort*, &c.

Ces adjectifs ſont alors au neutre, & c'eſt une imitation des Latins: *Transvérſa tuéntibus hircis; hircis tuéntibus ad negótia transvérſa. Recens* eſt très uſité dans les bons auteurs, au lieu de *recénter* qui ne ſe trouve que dans les auteurs de la moyène latinité: *Sole recens orto: Púerum recens natum reperire.* * Dans ces ocaſions il faut ſous-entendre la prépoſition *ad*, ou *juxta*, ou *in*; *juxta recens negótium*, ou *tempus* come nous diſons, *à la françoiſe, à la mode, à la renverſe, à l'improviſte, à la traverſe*, &c. Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondament, à plein: *manábit ad plenum*. On trouve auſſi *in* pour *ad*; *lætus in præſens ánimus*: *Jactis in altum mólibus.* ** Exit in imménſum fœcúnda licéntia vatum.*** Ainſi quand Saluſte a dit *mons imménsùm éditus*,† il faut ſous-entendre *in*; & avec ces adjectifs on ſous-entend un mot générique, *negótium, ſpátium, tempus, ævum*, &c.

Virg. Ec. 3. v. 8.

Virg. Geor. 3. v. 156.

* Plaut. Ciſtell. 1. 2. 16.

L. 1. Ode 17.

Hor. l. 2. ode 16. v. 25.

** Hor. l. 3. ode 1. v. 34.

*** Ovid. Amor. l. 3. Eleg. 12. v. 41.

† Jugurt. ſub fin.

II.

Sens determiné, Sens indeterminé.

CHaque mot a une certaine ſignification dans le diſcours ; autrement il ne ſignifieroit rien : mais ce ſens, quoique déterminé, ne marque pas toujours préciſément un tel individu, un tel particulier ; ainſi on apèle *ſens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une penſée générale, qu'on ne fait point tomber ſur un objet particulier ; par exemple : *on croit*, *on dit* ; ces termes ne déſignent perſone en particulier qui croie ou qui diſe : c'eſt le ſens indéterminé, c'eſt-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on diſe qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le ſens déterminé tombe ſur un objet particulier ; il déſigne une ou pluſieurs perſones, une ou pluſieurs choſes, come, *les Cartéſiens croient que les animaux ſont des machines : Cicéron dit dans ſes Offices, que la bone foi eſt le lien de la ſociété.* L. 2. n. 84. aliter XXIV.

On peut raporter ici le *ſens étendu* & le *ſens étroit*. Il y a bien des propoſitions qui ſont vraies dans un ſens étendu, *latè*, & fauſſes lors-

que les mots en ſont pris à la rigueur, *ſtrictè*: nous en donerons des exemples en parlant du ſens litéral.

III.

Sens Actif, Sens Passif, Sens Neutre.

Actif vient de *ágere*, pouſſer, agir, faire. Un mot eſt pris dans un ſens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il eſt dit, fait une action, ou qu'il a un ſentiment, une ſenſation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des ſentimens qui paſſent ſur un objet qui en eſt le terme. Les Philoſophes apèlent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre; ce qui eſt le terme ou l'objet du ſentiment d'un autre. Ainſi *patient* ne veut pas dire ici celui qui reſſent de la douleur; mais ce qui eſt le terme d'une action ou d'un ſentiment. *Pierre bat Paul; bat* eſt pris dans un ſens actif, puiſqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple; aime* eſt auſſi dans un ſens actif, & *le peuple* eſt le terme ou l'objet de ce ſentiment.

Un mot eſt pris dans un ſens paſſif, quand

il marque que le ſujet de la propoſition, ou ce dont on parle eſt le terme ou le patient de l'action d'un autre : *Paul eſt batu par Pierre ; batu* eſt un terme paſſif : je juge de Paul qu'il eſt le terme de l'action de batre.

Je ne ſuis point batant, de peur d'être batu. Molière cocu imagl ſc. xvii.

Batant eſt actif, & *batu* eſt paſſif.

Il y a des mots qui marquent de ſimples propriétés ou manières d'être, de ſimples ſituations, & même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en ſoit le terme ; c'eſt ce qu'on apèle le *ſens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*, c'eſt-à-dire, ni actif ni paſſif. Un verbe qui ne marque ni une action qui ait un patient, ni une paſſion, c'eſt-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle ſoit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'eſt ni actif ni paſſif ; & par conſéquent il eſt apelé *neutre*.

Amáre, aimer, chérir ; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'afection, ſont des verbes actifs. *Amári*, être aimé, être chéri ; *diligi*, être celui pour qui l'on a de l'amitié, ſont des verbes paſſifs : mais *ſedére*, être aſſis, eſt un verbe neutre ; *ardére*, être alumé ; être ardent, eſt auſſi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs ſe prènent dans un ſens neutre, & quelquefois les verbes neutres ſe prènent dans un ſens actif: *écrire une lettre* eſt un ſens actif; mais quand on demande, *Que fait Monſieur?* & qu'on répond, *il écrit*, *il dort*, *il chante*, *il danſe*; tous ces verbes là ſont pris alors dans un ſens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiſer, *implacàbilis ardet*; *ardet* eſt alors un verbe neutre: Mais quand le mème Poète, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, ſe ſert de cette expreſſion, *Coridon ardébat Alexin*, alors *ardébat* eſt pris dans un ſens actif, quoiqu'on puiſſe dire auſſi *ardébat κατὰ Alexin*, bruloit pour Alexis.

Virg. Æn. 12. v. 3.

Ec. 2. v. 1.

Requiéſcere, ſe reposer, être oiſif, être en repos, eſt un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un ſens actif lorsqu'il a dit:

Et mutáta ſuos requiérunt flúmina curſus:

Ecl. 8. v. 4.

Les fleuves changés, c'eſt-à-dire, contre leur uſage, contre leur nature, arêtèrent le cours de leurs eaux, *retinuérunt ſuos curſus*.

Simon dans l'Andriène rapèle à Soſie les bienfaits dont il l'a comblé: » Me remettre » ainſi vos bienfaits devant les yeux, lui dit

» Soſie, c'eſt me reprocher que je les ai oubliés. *Iſtæc commemorátio, quaſi exprobrátio eſt immémoris beneficii.* Les interprètes d'acord entre eux pour le fonds de la penſée, ne le ſont pas pour le ſens d'*immémoris* : ſe doit-il prendre dans un ſens actif, ou dans un ſens paſſif? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières: *exprobrátio mei immémoris*, & alors *immémoris* eſt actif; ou bien, *exprobrátio beneficii immémoris*, le reproche d'un bienfait oublié; & alors *immémoris* eſt paſſif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il eſt pris dans un ſens actif; au lieu que quand il ſignifie *ce qui eſt oublié*, il eſt dans un ſens paſſif, du moins par raport à notre manière de traduire. Ter. And. act. 1. ſc. 1. v. 17.

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire ſouvent *qui n'eſt pas demeuré dans la mémoire*? Tacite a dit *immemor beneficium*; un bienfait qui n'eſt pas demeuré dans la mémoire, ou ſelon notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace * a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui fait reſſouvenir. Virgile ** a dit dans le même ſens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainſi *immémoris* ſeroit dans un ſens neutre en latin.

* Horace, l. 1. Od. 13.

** Æn. l. 1. v. 4.

Que fait Monſieur? Il joue: *jouer* eſt pris alors dans un ſens neutre: mais quand on dit, *il joue gros jeu*; *il joue* eſt pris dans un ſens actif, & *gros jeu* eſt le régime de *il joue*.

Danſer eſt un verbe neutre; mais *danſer une courante*, *danſer un menuet*; *danſer* eſt alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même uſage de *ſaltáre* qui répond à *danſer*. Saluſte a dit de Sempronia qu'elle ſavoit mieux chanter & danſer qu'une honête femme ne doit le ſavoir, *Pſállere & ſaltáre elegántius, quam necéſſe eſt probæ*: (ſupple) *docta erat κατὰ pſállere & ſaltáre*: *ſaltáre* eſt pris alors dans un ſens neutre: mais lorsqu'Horace a dit *Saltáre Cyclópa*, danſer le Cyclope; *ſaltáre* eſt pris alors dans un ſens actif.

Salluſt. Catil.

Hor. l. 1 Sat. 5. v. 63.

Remarq. inibid.

» Les Grecs & les Latins, dit Monſieur Da-» cier, ont dit *danſer le Cyclope*, *danſer Glaucus*, » *danſer Ganimède*, *Léda*, *Europe*, &c, c'eſt-à-dire, repréſenter en danſant les avantures du Cyclope, de Glaucus, &c.

† Hor. l. 2. Sat. 3. v. 61.

Le même poète a dit † *Fúfius ébrius Ilionam edórmit*, le comédien Fufius en repréſentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un home ivre qui cuve ſon vin. Térence a dit * *edormíſcam hoc vílli*, je cuverai mon vin: & Plaute, ** *edormíſcam hanc crápulam*, & dans

* Ter. Adelph. act. 5. ſc. 2. v. 11.

** Plaut. Rud. act. 2. ſc. 7. v. 28.

dans l'Amphitrion il a dit * *edormiſtat unum ſomnum*, come nous diſons *dormir un ſomme*. Vous voyez que dans ces exemples *edormire* & *edormiſcere* ſe prènent dans un ſens actif.

* id. Amph. act. 2. ſc. 2. v. 65.

Cette remarque ſert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favétur*, &c, ces verbes neutres ſe prènent alors en latin dans un ſens paſſif, & marquent que l'action qu'ils ſignifient eſt faite ; *iter itur*, l'action d'aler ſe fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la ſyntaxe : l'action que le verbe ſignifie ſert alors de nominatif au verbe même, ſelon la remarque des anciens Grammairiens. **

IV.

SENS ABSOLU, SENS RELATIF.

UN mot eſt pris dans un ſens abſolu, lorſqu'il exprime une choſe conſidérée en elle même ſans aucun raport à une autre.

** Ut *cúrritur à me*, pro *curro* ; vel *ſtatur à te*, pro *ſtas* : *ſedétur ab ille*, pro *ſedet ille* : in eis poteſt ipſa res intélligi voce paſſiva ; ut *cúrritur curſus*, *bellátur bellum*. *Priſciánus*, lib. XVII. c. de Pronóminum conſtructióne.

Et Voſſius s'exprime en ces termes, verba accuſativum habent ſuæ originis vel cognatæ ſignificatióni : prióris géneris apud Terentium eſt *ſúdere ludum*. *Eun.* act. 3. ſc. 5. v. 39. Apud Marónem *fúrere furórem*. *Æn.* l. 12. v. 680. Donátus Archaísmum vocat, mallem Atticísmum dixiſſet . . . . . quia ſic locútos conſtat, non eos modò qui défita & obſoléta amant, ſed óptimos quoſque óptimi ævi ſcriptóres. &c. *Voſſius* de Conſtructióne, pag. 409.

Absolu vient d'*absolutus*, qui veut dire achevé, acompli, qui ne demande rien davantage ; par exemple, quand je dis que *le soleil eſt lumineux*, cette expreſſion eſt dans un ſens abſolu ; celui à qui je parle n'atend rien de plus, par raport au ſens de cette phraſe.

Mais ſi je diſois que *le ſoleil eſt plus grand que la terre*, alors je conſidérerois le ſoleil par raport à la terre, ce ſeroit un ſens rélatif ou reſpectif. Le ſens rélatif ou reſpectif eſt donc lorsqu'on parle d'une choſe par raport à quelqu'autre : c'eſt pour cela que ce ſens s'apèle auſſi *reſpectif*, du latin *reſpicere*, regarder ; parce que la choſe dont on parle, en regarde, pour ainſi dire, une autre ; elle en rapèle l'idée, elle y a du raport, elle s'y raporte ; delà vient *rélatif*, de *referre* raporter. Il y a des mots rélatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, &c ; nous en avons parlé ailleurs.

V.

SENS COLLECTIF, SENS DISTRIBUTIF.

Collectif vient du latin *colligere*, qui veut dire *recueillir*, *aſſembler*. *Diſtributif* vient de *diſtribuere*, qui veut dire *diſtribuer*, *partager*.

La femme aime à parler : cela eſt vrai en parlant des femmes en général ; ainſi le mot de *femme* eſt pris là dans un ſens collectif ; mais la propoſition eſt fauſſe dans le ſens diſtributif, c'eſt-à-dire, que cela n'eſt point vrai de chaque femme en particulier.

L'home eſt ſujet à la mort ; cela eſt vrai dans le ſens collectif, & dans le ſens diſtributif.

Au lieu de dire *le ſens collectif* & *le ſens diſtributif*, on dit auſſi *le ſens général* & *le ſens particulier.*

Il y a des mots qui ſont collectifs, c'eſt-à-dire, dont l'idée repréſente un tout en tant que compoſé de parties actuèlement ſéparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels ſont *armée*, *république*, *régiment.*

VI.

SENS EQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots & des propoſitions équivoques. Un mot eſt équivoque, lorſqu'il ſignifie des choſes diférentes : come *chœur*, aſſemblée de pluſieurs perſones qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table ſur quoi l'on fait des ſacrifices aux Dieux ; *hôtel*, gran-

de maiſon. Ces mots ſont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal; *Lion*, nom d'une conſtellation, d'un ſigne céleſte; *Lion*, nom d'une vile. *Coin*, ſorte de fruit; *coin*, angle, endroit; *coin*, inſtrument avec quoi l'on marque les monoies & les médailles; *coin*, inſtrument qui ſert à fendre du bois: *coin* eſt encore un terme de manège, &c.

Molière, mariage forcé, ſc. 4.

De quelle langue voulez-vous vous ſervir avec moi? dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle: *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle: où vous voyez que par *langue* l'un entend *langage*, *idiome*; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Dans la ſuite d'un raiſonement, on doit toujours prendre un mot dans le mème ſens qu'on l'a pris d'abord; autrement on ne raiſoneroit pas juſte; parce que ce ſeroit ne dire qu'une mème choſe de deux choſes diférentes: car, quoique les termes équivoques ſe reſſemblent quant au ſon, ils ſignifient pourtant des idées diférentes; ce qui eſt vrai de l'une n'eſt donc pas toujours vrai de l'autre.

Une propoſition eſt équivoque, quand le ſujet ou l'atribut préſente deux ſens à l'eſprit;

ou quand il y a quelque terme qui peut ſe raporter ou à ce qui précède, ou à ce qui ſuit: c'eſt ce qu'il faut éviter avec ſoin, afin de s'acoutumer à des idées préciſes.

Il y a des mots qui ont une conſtruction louche, c'eſt lorsqu'un mot paroit d'abord ſe raporter à ce qui précède & que cependant il ſe raporte à ce qui ſuit : par exemple, dans cette chanson ſi conue, d'un de nos meilleurs opéra,

Tu ſais charmer,
Tu ſais deſarmer,
Le Dieu de la guerre;
Le Dieu du tonerre
Se laiſſe enflamer.

Le Dieu du tonerre paroit d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *desarmer*, auſſi-bien que *le Dieu de la guerre* : cependant, quand on continue à lire, on voit aiſément que *le Dieu du tonerre* eſt le nominatif ou le ſujet de *ſe laiſſe enflamer.*

Toute conſtruction ambiguë, qui peut ſignifier deux choſes en même tems, ou avoir deux raports diférens, eſt apelée *équivoque*, ou *louche*. *Louche* eſt une ſorte d'équivoque, ſouvent facile à démêler. *Louche* eſt ici un terme

métaphorique : car come les perſones louches paroiſſent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les conſtructions louches, les mots ſemblent avoir un certain raport, pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aiſément quel raport on doit leur doner, on dit alors qu'une propoſition eſt équivoque, plutot que de dire ſimplement qu'elle eſt louche.

Les pronoms de la troiſième perſone font ſouvent des ſens équivoques ou louches, ſurtout quand ils ne ſe raportent pas au ſujet de la propoſition : Je pourois en raporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

Table généalogique des Rois de France de la maiſon de Bourbon.

» François I. érigea Vendôme en Duché-
» Pairie en faveur de Charles de Bourbon ; &
» *il* le mena avec lui à la conquête du duché
» de Milan, où *il* ſe comporta vaillament.
» Quand ce Prince eut été pris à Pavie, *il* ne
» voulut pas accepter la régence qu'on lui
» proposoit : *il* fut déclaré chef du conſeil, *il*
» continua de travailler pour la liberté du
» Roi ; & quand *il* fut délivré, *il* continua à
» le bien ſervir.

Il n'y a que ceux qui ſont déja au fait de l'hiſtoire

l'hiſtoire qui puiſſent démêler les divers raports de *ce Prince* & de tous ces *il*. Je crois, qu'en ces ocations il vaut mieux répéter le mot, que de ſe ſervir d'un pronom dont le raport n'eſt aperçu que par ceux qui ſavent déja ce qu'ils liſent. On évitoit facilement ces ſens louches en latin, par les usages différens de *ſuus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iſte*.

Quelquefois, pour abréger, on ſe contente de faire une propoſition de deux membres, dont l'un eſt négatif & l'autre afirmatif, & on les joint par une conjonction : cette ſorte de conſtruction n'eſt pas régulière, & fait ſouvent des équivoques ; par exemple :

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honeur un devoir.

Prem. édit. du Cid. act. III, ſc. 6.

L'Académie * a remarqué que Corneille devoit dire :

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honeur eſt un devoir.

* Sentimens de l'Académie ſur le Cid.

En éfet, ces mots *n'eſt que*, du premier membre, marquent une négation, ainſi ils ne peuvent pas ſe conſtruire encore avec *un devoir*, qui eſt dans un ſens afirmatif au ſecond membre ; autrement il ſembleroit que Corneille, contre ſon intention, eut voulu mépriſer également l'amour & l'honeur.

On ne ſauroit aporter trop d'atention pour

éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la nèteté& la précision sont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.

VII.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

A L'ocasion des équivoques, je vais m'arêter un moment sur les jeux de mots : il y en a de deux sortes.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans une équivoque ou dans une allusion : j'en ai parlé dans l'allusion, & j'en ai doné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre sel que celui qu'ils tirent d'une équivoque, ou d'une allusion fade & puérile, ne sont pas du gout des gens sensés, parce que ces mots là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est diférente, & dont le son est presque le même : ce raport qui se trouve entre le son des deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomase : par exemple, *amantes sunt amentes*, les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin ne se retrouve pas dans le françois.

παρὰ, juxtà : ὄνομα, nomen. Annominatio, *jeu de mots.*

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche,

qui mourut en couche, on fit une deviſe dont le corps étoit une aurore qui aporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pário, péreo*, je péris en donant le jour. Entretiens d'Ar. & d'Eug. vx. Entr.

Pour marquer l'humilité d'un home de bien qui ſe cache en feſant de bones œuvres, on peint un ver à ſoie qui s'enferme dans ſa coque; l'ame de cette deviſe eſt un jeu de mots: *operitur dum operátur*. Dans ces exemples & dans pluſieurs autres pareils, le ſens ſubſiſte indépendament des mots.

J'obſerverai à cette ocaſion deux autres figures qui ont du raport à celle dont nous venons de parler: l'une s'apèle *ſimiliter cadens*; c'eſt quand les diférens membres ou inciſes d'une période finiſſent par des cas ou des tems dont la terminaiſon eſt ſemblable: l'autre s'apèle *ſimiliter déſinens*, c'eſt lorsque les mots qui finiſſent les diférens membres ou inciſes d'une période ont la même terminaiſon, mais une terminaiſon qui n'eſt point une déſinance de cas, de tems, ou de persone, come quand on dit *fácere fórtiter, & vívere túrpiter*. Ces deux dernières figures ſont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Auguſtin. On doit éviter les jeux de mots qui ſont vides de ſens:

mais quand le ſens ſubſiſte indépendament du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

VIII.

Sens compose', Sens divise'.

Matt. c. xi. v. 5.

QUand l'Evangile dit *les aveugles voient les boiteux marchent* ; ces termes *les aveugles*, *les boiteux*, ſe prènent en cette occaſion dans le ſens diviſé, c'eſt-à-dire, que ce mot *aveugles* ſe dit là de ceux qui étoient aveugles & qui ne le ſont plus ; ils ſont divisés, pour ainſi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui ſeroit le ſens composé, ne voient pas.

Matt. 26. v. 6.

L'Evangile parle d'un certain *Simon* apelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'eſt le ſens divisé.

1. Cor. c. 6. v. 9.

Ainſi, quand S. Paul a dit que les idolatres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolatres dans le ſens compoſé, c'eſt-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolatrie. Les idolatres entant qu'idolatres n'entreront pas dans le royaume des cieux : c'eſt le ſens composé ; mais les idolatres qui auront quité l'idolatrie & qui au-

ront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c'eſt le ſens diviſé.

Apelles aïant expoſé, ſelon ſa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier cenſura la chauſſure d'une figure de ce tableau : Apelles réforma ce que le cordonier avoit blâmé : mais le lendemain le cordonier aïant trouvé à redire à une jambe, Apelles lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chauſſure ; d'où eſt venu le proverbe *ne ſutor ultra crepidam.* ſupple, *judicet.*

La récuſation qu'Apelles fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raiſonable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui eſt de ſon métier ; mais, ſi ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récuſé, par cela ſeul qu'il eſt cordonier : En tant que cordonier, ce qui eſt le ſens composé, il juge ſi un ſoulier eſt bien fait & bien peint ; & entant qu'il a des conoiſſances ſupérieures à ſon métier, il eſt juge compétant ſur d'autres points ; il juge alors dans le ſens diviſé, par raport à ſon métier de cordonier.

Ovide parlant du ſacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendreſſe paternèle, le Roi vainquit le pére :*

Ovid. Met. lxii. v. 29.

. . . . Postquam pietátem pública causâ
Rexque patrem vicit.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé : Agamemnon se regardant come Roi, étouse les sentimens qu'il ressent come pére.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, & avec restriction, qu'un mot conserve son anciène signification : *Les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

IX.

Sens Literal, Sens Spirituel.

Le sens litéral est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue ; c'est le sens qui se présente naturèlement à l'esprit. Entendre une expression litéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secúndum litteram accipere, id est, non áliter intelligere quàm*

August. Gen. ad lit. lib. 8. c. 2. Tom. III.

littera ſonat ; c'eſt le ſens que les paroles ſignifient immédiatement, *is quem verba immediatè ſignificant.*

Le ſens ſpirituel, eſt celui que le ſens litéral renferme, il eſt enté, pour ainſi dire, ſur le ſens litéral ; c'eſt celui que les choſes ſignifiées par le ſens litéral font naitre dans l'eſprit. Ainſi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un ſens litéral : on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau vinrent boire à un même ruiſſeau : que le loup aïant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez ſimplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une ſimple avanture arivée à deux animaux: mais cette narration a un autre objet ; on a deſſein de vous faire voir que les foibles ſont quelquefois oprimés par ceux qui ſont plus puiſſans ; & voilà le ſens ſpirituel, qui eſt toujours fondé ſur le ſens litéral.

Diviſion du ſens litéral.

Le ſens litéral eſt donc de deux ſortes.

1. Il y a un *ſens litéral-rigoureux* ; c'eſt le ſens propre d'un mot, c'eſt la lettre priſe à la rigueur, *ſtrictè*.

2. La ſeconde eſpéce de ſens litéral, c'eſt celui que les expreſſions figurées dont nous avons parlé préſentent naturèlement à l'eſprit de ceux qui entendent bien une langue, c'eſt un *ſens litéral-figuré*; par exemple, quand on dit d'un politique qu'*il sème à propos la diviſion entre ſes propres énemis*; *ſemer* ne ſe doit pas entendre à la rigueur ſelon le ſens propre, & de la mème manière qu'on dit *ſemer du blé*: mais ce mot ne laiſſe pas d'avoir un ſens litéral, qui eſt un ſens figuré qui ſe préſente naturèlement à l'eſprit. La lettre ne doit pas toujours être priſe à la rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit point exclure des termes toute ſignification métaphorique & figurée. Il faut bien ſe garder, dit S. Auguſtin, * de prendre à la lettre une façon de parler figurée, & c'eſt à cela qu'il faut apliquer ce paſſage de S. Paul, *la lettre tue & l'eſprit done la vie.*

2. Cor. 3. v. 6.

Il faut s'atacher au ſens que les mots excitent naturèlement dans nôtre eſprit, quand nous ne ſomes point prévenus, & que nous

* In principio cavéndum eſt ne figurátam locutiónem ad lſteram accípias; & ad hoc enim pértinet quod ait Apóſtolus, *litera occidit, ſpiritus autem vivificat.* *Auguſt.* de Doctr. Chriſt. l. 3. c. 5. t. 111. Pariſiis 1685.

ſomes dans l'état tranquile de la raiſon : voilà le véritable ſens litéral-figuré, c'eſt celui-là qu'il faut doner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Ecriture Sainte.

Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, & qui regarde derrière lui, n'eſt point propre pour le Royaume de Dieu*; on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête n'eſt pas propre pour le ciel : le vrai ſens que ces paroles préſentent naturèlement à l'eſprit, c'eſt que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétiène, & à être les diſciples de Jéſus-Chriſt, ne doivent pas changer de conduite ni de doctrine, s'ils veulent être ſauvés; c'eſt donc là un ſens litéral-figuré. Il en eſt de même de ces autres paſſages de l'Evangile, où J. C. dit, * de préſenter la joue gauche à celui qui nous a frapés ſur la droite, ** de s'aracher la main ou l'œil qui eſt un ſujet de ſcandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expreſſions métaphoriques & figurées : ce ne ſeroit pas leur doner leur véritable ſens, que de les entendre ſelon le ſens litéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues ſelon la ſeconde

Luc. c. 9. v. 62.

* Matt. c. 5. v. 39.
** ibid. v. 29. 30.

ſorte de ſens litéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juſte valeur, c'eſt-à-dire, au ſens qu'elles avoient dans l'eſprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'eſprit de ceux qui entendent la langue où l'expreſſion figurée eſt autoriſée par l'uſage. * » Lorsque nous donons au blé le nom » de *Cérès*, dit Cicéron, & au vin le nom de » *Bacchus*, nous nous ſervons d'une façon de » parler uſitée en notre langue, & persone » n'eſt aſſez dépourvu de ſens pour prendre » ces paroles à la rigueur de la lettre.

On ſe ſert dans toutes les nations policées de certaines expreſſions ou formules de politeſſe, qui ne doivent point être priſes dans le ſens litéral-étroit. *J'ai l'honeur de... Je vous baiſe les mains : Je ſuis votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on ſe ſert pour finir les lettres, n'eſt jamais regardée que come une formule de politeſſe.

On dit de certaines persones, *c'eſt un fou, c'eſt une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours

* Cum fruges *Cererem*, vinum *liberum* dicimus, genere nos quidem ſermónis utimur uſitáto : ſed eoquem tam amentem eſſe putas qui &c. *Cic.* de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter XVI.

que la persone dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reſte plus qu'à l'enfermer ; on veut dire ſeulement que c'eſt une persone qui ſuit ſes caprices, qui ne ſe prête pas aux réfléxions des autres, qu'elle n'eſt pas toujours maitreſſe de ſon imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle eſt ocupée ailleurs, & qu'ainſi on ne ſauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées & de ſentimens, qui fait l'agrément de la converſation & le lien de la ſociété. L'home ſage eſt toujours en état de tout écouter, de tout entendre, & de profiter des avis qu'on lui done.

Dans l'ironie, les paroles ne ſe prènent point dans le ſens litéral proprement dit ; elles ſe prènent ſelon le ſens litéral-figuré, c'eſt-à-dire, ſelon ce que ſignifient les mots acompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonſtances.

Il y a ſouvent dans le langage des homes un ſens litéral qui eſt caché, & que les circonſtances des choses découvrent : Ainſi il arive ſouvent que la même propoſition a un tel ſens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home, & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages d'un autre home : mais

il ne faut pas légérement doner des ſens desavantageux aux paroles de ceux qui ne penſent pas en tout come nous ; il faut que ces ſens cachés ſoient ſi facilement developés par les circonſtances, qu'un home de bon ſens qui n'eſt pas prévenu ne puiſſe pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injuſtes,& nous font ſouvent prêter aux autres des ſentimens qu'ils déteſtent auſſi ſincérement que nous les déteſtons.

Au reſte, je viens d'obſerver que le ſens litéral-figuré eſt celui que les paroles excitent naturèlement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expreſſion figurée eſt autoriſée par l'usage : ainſi pour bien entendre le véritable ſens litéral d'un auteur, il ne ſufit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'eſt ſervi, il faut encore bien entendre les façons de parler uſitées dans la langue de cet auteur ; ſans quoi, ou l'on n'entendra point le paſſage, ou l'on tombera dans des contreſens. En françois *doner parole* veut dire *promettre* ; en latin *verba dare* ſignifie *tromper* : *Pœnas dare alicui* ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine ; il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la ſatisfaction qu'il exige de nous, lui doner

notre ſuplice en paiement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi pérfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide*, *vous m'alez cauſer bien des tourmens*, il lui dit au contraire qu'il la fera repentir de ſa perfidie. L. 2. Eleg. 5. v. 3.

Il n'eſt pas poſſible d'entendre le ſens litéral de l'Ecriture Sainte, ſi l'on n'a aucune conoiſſance des hébraïsmes & des helléniſmes, c'eſt-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non le véritable ſens : delà vient qu'il y a, par exemple, dans les Pſeaumes pluſieurs verſets qui ne ſont pas intelligibles en latin. *Montes Dei* ne veut pas dire des *montagnes conſacrées à Dieu*, mais de *hautes montagnes*. Pſal. 35. v. 7.

Dans le Nouveau Teſtament même il y a pluſieurs paſſages qui ne ſauroient être entendus, ſans la conoiſſance des idiotismes, c'eſt-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, ſe prend ordinairement en hébreu pour *choſe* ſignifiée par la parole ; c'eſt le mot générique qui répond à *negótium* ou *res* des Latins. *Transeámus usque Béthleem, & videámus hoc verbum quod factum eſt*: Paſſons juſqu'à Bethléem Luc. c. 2. v. 15.

& voyons ce qui y eſt arivé. Ainſi lorsqu'au 3e. verſet du chapitre 8. du Déutéronome, il eſt dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorábas tu & patres tui, ut oſtenderet tibi quod non in ſolo pane vivat homo, ſed in omni verbo quod egréditur de ore Dei.* Vous voyez que *in omni verbo* ſignifie *in omni re*, c'eſt-à-dire, *de tout ce que Dieu dit*, ou *veut*, *qui ſerve de nouriture*. C'eſt dans ce même ſens que Jéſus-Chriſt a cité ce paſſage : Le démon lui propoſoit de changer les pierres en pain, il n'eſt pas néceſſaire de faire ce changement, répond Jéſus-Chriſt, *car l'home ne vit pas ſeulement de pain, il ſe nourit encore de tout ce qu'il plait à Dieu de lui doner pour nouriture, de tout ce que Dieu dit qui ſervira de nouriture*; voilà le ſens litéral ; celui qu'on done comunément à ces paroles, n'eſt qu'un ſens moral.

Matt. c. 4. v. 4.

Diviſion du ſens ſpirituel.

Le ſens ſpirituel eſt auſſi de pluſieurs ſortes: 1. Le *ſens moral*, 2. Le *ſens allégorique*, 3. Le *ſens anagogique*.

1. *Sens moral.*

Le *ſens moral* eſt une interprétation ſelon laquelle on tire quelque inſtruction pour les

mœurs. On tire un ſens moral des hiſtoires, des fables, &c. Il n'y a rien de ſi prophane dont on ne puiſſe tirer des moralités, ni rien de ſi ſérieux qu'on ne puiſſe tourner en burlesque. Telle eſt la liaiſon que les idées ont les unes avec les autres : le moindre raport réveille une idée de moralité dans un home dont le gout eſt tourné du côté de la morale ; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque partout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XV. ſiècle, à l'uſage des prédicateurs une explication morale des métamorphoſes d'Ovide. * Nous avons le Virgile traveſti de Scaron. Ovide n'avoit point penſé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans ſon Enéide. Il n'en eſt pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles ſont tirées du texte comé une conſéquence eſt tirée de ſon principe.

* Metamorphóſis Ovidiána moráliter à Magiſtro Thoma Walleis Anglico, de profeſſióne prædicatórum ſub S. Domínico explanáta. *Ce livre rare fut traduit en* 1484. v. le P. Echard, T. 1. p. 598. & M. Maittaire, Annales Typographiques T. 1. p. 176.

2. *Sens Allégorique.*

Le *ſens allégorique* ſe tire d'un discours, qui, à le prendre dans ſon ſens propre, ſignifie toute autre choſe: c'eſt une hiſtoire qui eſt l'image d'une autre hiſtoire, ou de quelqu'autre penſée. Nous avons dèja parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé ſur les cauſes dont il voit, ou dont il reſſent les éfets : ainſi lorsqu'il ne conoit pas les cauſes, il en imagine, & le voilà ſatisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des cauſes frivoles de la plupart des éfets naturels : l'amour fut l'éfet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes ſont trop pénibles, & ne ſont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en ſoit, *le vulgaire ſuperſtitieux*, dit le P. Sanadon, * *fut la dupe des viſionaires* qui inventèrent toutes ces fables.

* Poéſies d'Hor. T. 1. P. 504

Dans la ſuite quand les Païens comencèrent à ſe policer & à faire des réflexions ſur ces hiſtoires fabuleuſes, il ſe trouva parmi eux des myſtiques qui en envelopèrent les abſurdités ſous le voile des allégories & des ſens figurés,

figurés, ausquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des piéces allégoriques en proſe & en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donat un ſens allégorique ; mais dans les hiſtoires, & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroit pas que l'auteur ait ſongé à l'allégorie, il eſt inutile d'y en chercher. Il faut que les hiſtoires dont on tire enſuite des allégories aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur done ne prouvent rien ; & ne ſont que des aplications arbitraires dont il eſt libre à chacun de s'amuser come il lui plait, pourvu qu'on n'en tire pas des conſéquences dangereuſes.

Quelques auteurs * ont trouvé une image des révolutions arivées à la langue latine, dans la ſtatue ** que Nabuchodonosor vit en ſonge ; ils trouvent dans ce ſonge une allégorie de ce qui devoit ariver à la langue latine.

* Indiculus hiſtórico-chronológicus in Fabri Theſauro.

** Daniel 2. v. 31.

Cette ſtatue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par tout.

La tête de cette ſtatue étoit d'or, c'eſt le

ſiècle d'or de la langue latine ; c'eſt le tems de Térence, de César, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c'eſt le ſiècle d'Auguſte.

La poitrine & les bras de la ſtatue étoient d'argent ; c'eſt le ſiècle d'argent de la langue latine ; c'eſt depuis la mort d'Auguſte juſqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'eſt-à-dire, juſqu'environ cent ans après Auguſte.

Le ventre & les cuiſſes de la ſtatue étoient d'airain ; c'eſt le ſiècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan juſqu'à la priſe de Rome par les Gots, en 410.

Les jambes de la ſtatue étoient de fer, & les piés partie de fer & partie de terre ; c'eſt le ſiècle de fer de la langue latine, pendant lequel les diférentes incurſions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine ſe conſerva-t-elle dans le langage de l'Egliſe.

Enfin une pierre abatit la ſtatue ; c'eſt la langue latine qui ceſſa d'être une langue vivante.

C'eſt ainſi qu'on raporte tout aux idées dont on eſt préocupé.

Les ſens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le ſont encore en Orient ;

on en trouvoit partout juſques dans les nombres. Métrodore de Lampſaque, au raport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du ſens litéral. Les explications myſtiques de l'Ecriture Sainte, qui ne ſont point fixées par les Apotres, ni établies clairement par la révélation, ſont ſujètes à des illuſions qui mènent au fanatisme.

Huet. Origenianor. l. 2. quæſt. 13. p. 171.

Traité du ſens litéral & du ſens myſtique, ſelon la doctrine des Péres. A Paris, chez Jaques Vincent.

3. *Sens Anagogique.*

Le *ſens anagogique* n'eſt guère en uſage, que lorsqu'il s'agit des diférens ſens de l'Ecriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec ἀναγωγὴ qui veut dire *élévation* : ἀνὰ, dans la compoſition des mots, ſignifie ſouvent, *au deſſus, en haut* & ἀγωγὴ veut dire *conduite* ; de ἄγω, *je conduis* : ainſi le ſens anagogique de l'Ecriture Sainte eſt un ſens myſtique, qui élève l'eſprit aux objets céleſtes & divins de la vie éternèle dont les Saints jouiſſent dans le ciel.

Le *ſens litéral* eſt le fondement des autres ſens de l'Ecriture Sainte. Si les explications qu'on en dône ont raport aux mœurs, c'eſt le ſens moral.

Si les explications des paſſages de l'ancien

Teſtament regardent l'Eglise & les myſtères de notre Religion par analogie ou reſſemblance, c'eſt le ſens allégorique ; ainſi le ſacrifice de l'agneau pascal, le ſerpent d'airain élevé dans le déſert, étoient autant de figures du ſacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Egliſe triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'eſt le ſens anagogique; c'eſt ainſi que le ſabat des Juifs eſt regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces diférens ſens, qui ne ſont point le ſens litéral, ni le ſens moral, s'apèlent auſſi en général *ſens tropologique*, c'eſt-à dire, *ſens figuré*. Mais come je l'ai dèja remarqué, il faut ſuivre dans le ſens allégorique & dans le ſens anagogique ce que la révélation nous en aprend ; & s'apliquer ſurtout à l'intelligence du ſens litéral, qui eſt la règle infaillible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être ſauvés.

X.

Du Sens adapté,

ou que l'on done par alluſion.

QUelquefois on ſe ſert des paroles de l'Ecriture Sainte ou de quelque auteur prôfane, pour en faire une aplication particulière qui convient au ſujet dont on veut parler, mais qui n'eſt pas le ſens naturel & litéral de l'auteur dont on les emprunte, c'eſt ce qu'on apèle *ſensus accommodatitius*, ſens adapté.

Dans les panégiriques des Saints & dans les oraiſons funèbres, le texte du discours eſt pris ordinairement dans le ſens dont nous parlons. M. Fléchier dans ſon oraiſon funèbre de M. de Turène, aplique à ſon héros ce qui eſt dit dans l'Ecriture à l'ocaſion de Judas Macabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux miſſionaire, s'apeloit Jean ; il étoit devenu aveugle : il fut nomé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules : voici le texte de ſon prèmier ſermon : *Fuit homo miſſus à Deo, cui nomen erat Joánnes ; non erat ille lux, ſed ut teſtimónium perhibéret de lúmine.* On voit qu'il fe- Joann. c. 1. v. 6.

ſoit alluſion à ſon nom & à ſon aveuglement.

Remarques ſur quelques paſſages adaptés à contre-ſens.

Il y a quelques paſſages des auteurs profanes qui ſont come paſſés en proverbes, & ausquels on done comunément un ſens détourné qui n'eſt pas préciſément le même ſens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils ſont tirés : en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il ſait, ou blamer un ſavant de ce qu'il ſe tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perſe :

Perſ. Sat. 1. v. 27. Scire tuum nihil eſt, niſi te ſcire hoc ſciat alter?

Toute votre ſcience n'eſt rien, ſi les autres ne ſavent pas combien vous êtes ſavant. La penſée de Perſe eſt pourtant de blamer ceux qui n'étudient que pour faire enſuite parade de ce qu'ils ſavent. *O tems! ô mœurs!* s'écrie-t-il, *eſt-ce donc pour la gloire que vous pâliſſez ſur les livres! Quoi donc! croyez-vous que la ſcience n'eſt rien, à moins que les autres ne ſachent que vous êtes ſavant?*

En pallor, seniúmque : O mores ! usque adeòne Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ? Pers. Sat. 1. v. 27.

Il y a une intérogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un home qui parle avec amphase, d'un stile ampoulé & recherché, que

Projicit ampúllas & sesquipedália verba : Hor. Art poet, v. 97.

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce poète, » ne s'exprime pas toujours d'un stile pom- » peux & élevé : Télèphe & Pélée, tous deux » pauvres, tous deux chassés de leurs pays, » ne doivent point recourir à des termes en- » flés, ni se servir de grands mots : il faut » qu'ils fassent parler leur douleur d'un stile » simple & naturel, s'ils veulent nous tou- » cher, & que nous nous intéressions à leur » mauvaise fortune ; « ainsi *projicit*, dans Horace, veut dire il rejète.

Et trágicus plerúmque dolet sermóne pedéstri Télephus & Peleus, cum pauper & exul utérque Projicit ampúllas & sesquipedália verba, Si curat cor spectántis tetigísse querélâ. Hor. Art poet. v. 97.

M. Boileau nous done le même précepte:

Art. poét. chant 3.

Que devant Troie en flame, Hécube desolée
Ne viène pas pousser une plainte ampoulée.

Cette remarque, qui se trouve dans la plupart des comentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des dictionaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home, on cite ce mot d'Horace:

Hor. Art poét. v. 359

. . . Quandóque bonus dormítat Homérus;

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandóque* est là pour *quandocúnque*, toutes les fois que; & *bonus* est pris en bone part. » Je suis fâché, » dit Horace, toutes les fois que je m'aperçois » qu'Homère, cet excélent poète, s'endort, » se néglige, ne se soutient pas.

Indignor quandóque bonus dormítat Homérus.

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il done de ce passage dans son dictionaire latin-françois sur ce mot *quandóque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence:

Heaut. act. 1. sc. 1. v. 25.

Homo sum, humáni nihil à me aliénum puto,

Come ſi Térence avoit voulu dire *je ſuis home, je ne ſuis point exemt des foibleſſes de l'humanité*, ce n'eſt pas là le ſens de Térence. Chrémès, touché de l'aflíction où il voit Ménédème ſon voiſin, vient lui demander quelle peut être la cauſe de ſon chagrin & des peines qu'il ſe done : Ménédème lui dit brusquement qu'il faut qu'il ait bien du loiſir pour venir ſe mêler des afaires d'autrui. » Je ſuis home, » répond tranquilement Chrémès ; rien de » tout ce qui regarde les autres homes n'eſt » étranger pour moi, je m'intéreſſe à tout ce » qui regarde mon prochain.

» On doit s'étoner, dit Madame Dacier, » que ce vers ait été ſi mal entendu, après » ce que Cicéron en a dit dans le premier livre » des Ofices.

Voici les paroles de Cicéron : *Eſt enim difficilis cura rerum alienárum, quanquam Terentiánus ille Chremes humáni nihil à ſe aliénum putat.* J'ajouterai un paſſage de Sénèque, qui eſt un comentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque, ce philoſophe païen, explique dans une de ſes lettres coment les homes doivent honorer la majeſté des Dieux: il dit que *ce n'eſt qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, & en tâchant de les* 1. Off. n. 29 aliter 1x.

imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable ; il parle enſuite de ce que les homes ſe doivent les uns aúx autres. » Nous devons tous nous regarder, dit-il, » come étant les membres d'un grand corps; » la nature nous a tous tirés de la même ſour- » ce, & par là nous a tous faits parens les » uns des autres ; c'eſt elle qui a établi l'équi- » té & la juſtice. Selon l'inſtitution de la na- » ture, on eſt plus à plaindre quand on nuit » aux autres que quand on en reçoit du doma- » ge. La nature nous a doné des mains pour » nous aider les uns les autres ; ainſi ayons » toujours dans la bouche & dans le cœur ce » vers de Térence, *je ſuis home, rien de tout ce* » *qui regarde les homes n'eſt étranger pour moi.* *

* Quómodo ſint Dii coléndi ſolet præcipi . . . . Deum colit qui novit . . . . . Primus eſt Deórum cultus, Deos crédere, déinde réddere illis majeſtátem ſuam, réddere bonitátem ſine quâ nulla májéſtas eſt : vis Deos propitiáre, bonus eſto. Satis illos cóluit quisquis imitátus eſt. Ecce áltera quæſtio, quómodo homínibus ſit uténdum . . . . . poſſim bréviter hanc fórmulam humáni officii trádere . . . . . membra ſumus córporis magni, natura nos cognátos édidit, cum ex iísdem & in éadem * gígneret. Hæc nobis amórem índidit mútuum & ſociábiles fecit ; illa æquum juſtúmque compóſuit : ex illíus conſtitutióne miſérius eſt nocére quam lædi ; & illíus império parátæ ſunt ad juvándum manus. Iſte versus & in péctore & in ore ſit, *homo ſum, humáni nihil à me alienum puto.* Habeámus in commune, quod nati ſumus. *Senec.* Ep. xcv. * officia.

Il eſt vrai en général que les citations & les aplications doivent être juſtes autant qu'il eſt poſſible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien, & ne ſervent qu'à montrer une fauſſe érudition : mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout ſens adapté.

Il y a bien de la diférence entre raporter un paſſage come une autorité qui prouve, ou ſimplement come des paroles conues, ausquelles on done un ſens nouveau qui convient au ſujet dont on veut parler : dans le premier cas, il faut conſerver le ſens de l'auteur ; mais dans le ſecond cas, les paſſages, ausquels on done un ſens diférent de celui qu'ils ont dans leur auteur, ſont regardés come autant de parodies, & come une ſorte de jeu dont il eſt ſouvent permis de faire uſage.

Suite du ſens adapté.

DE LA PARODIE ET DES CENTONS.

LA Parodie eſt auſſi une ſorte de ſens adapté. Ce mot eſt grec, car les Grecs ont fait des parodies. Athénée, l. 14. & 15.

Parodie * ſignifie à la lettre un chant

* Παρῳδία, cánticum. R. παρὰ, juxta, & ᾠδὴ, cantus, carmen. Cánticum vel carmen ad altérius ſimilitúdinem compó-

composé à l'imitation d'un autre, & par extenſion on done le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne dans un ſens railleur des vers qu'un autre a faits dans une vue diférente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui eſt néceſſaire au deſſein qu'on ſe propoſe ; mais on doit conſerver autant de mots qu'il eſt néceſſaire pour rapeler le ſouvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'aplication qu'on en fait à un ſujet d'un ordre moins ſérieux, forment dans l'imagination un contraſte qui la ſurprend, & c'eſt en cela que conſiſte la plaisantérie de la parodie. Corneille a dit dans le ſtile grave, parlant du pére de Chimène :

Le Cid. act. 2. ſc. 1. Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.

Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs : l'Intimé parlant de ſon pére qui étoit ſergent, dit plaisament :

Les Plaid. act. 1. ſc 5. Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en ſix mois,
Ses rides ſur ſon front gravoient tous ſes exploits.

ſitum, cum altérius poétæ verſus joçósè in áliud argumentum transferúntur.

Eſt étiam paródia Hermógeni, cùm quis, ubi partem áliquam verſus prótulit, réliquum, à ſe, id eſt, de ſuo, oratióne ſolútâ elóquitur. **Robertson.** Th. ling. græc. v. παῤῥῳδία.

Dans Corneille, *exploits* ſignifie *actions mémorables*, *exploits militaires*; & dans les Plaideurs *exploits* ſe prend pour *les actes* ou *procédures* que font les ſergens. On dit que le grand Corneille fut offenſé de cette plaiſanterie du jeune Racine.

Au reſte l'Académie a obſervé que *les rides marquent les années : mais ne gravent point les exploits.* Sentimens de l'Acad. Fr. ſur les vers du Cid.

Les vers les plus connus ſont ceux qui ſont le plus expoſés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boïleau une parodie ingénieuſe de quelques ſcènes du Cid. Tom. 2. p. 411. édit. de 1726. On peut voir auſſi dans les poéſies de Mad. des Houlières une parodie d'une ſcène de la même tragédie. Des Houl. édit. de 1725. pag. 278. Le Théatre Italien eſt riche en parodies. Le Poëme du VICE PUNI eſt rempli d'aplications heureuſes de vers de nos meilleurs poëtes : ces aplications ſont autant de parodies.

Les Centons ſont encore une ſorte d'ouvrage qui a raport au ſens adapté. *Cento* en latin ſignifie, dans le ſens propre, une pièce de drap qui doit être couſue à quelqu'autre pièce, & plus ſouvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces raportées : enſuite on a donné ce nom, par métaphore, à un

Κέντρον, cento, veſtis è variiſpannis conſarcinata. κεντέω, pungo.

ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers & on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. † On peut employer un vers tout entier & la moitié du suivant, mais on desaprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. * Il s'agit de la défense que Dieu fit à Adam & à Eve de

† Váriis de locis, sensibúsque divérsis, quædam cárminis structúra solidátur, in unum versum, ut cóeant cæsi duo, aut unus & sequens cum médio, nam duos junctim locare inéptum est, & tres, unâ série, meræ nugæ . . . . . sensus divérsi ut cóngruant; adoptiva quæ sunt, ut cognáta videántur; aliéna ne interlúceant; hiúlca ne páteant. *Ausónius* Paulo. Epist. *quæ prælégitur ante* Edyll. XIII.

* Probæ Falcóniæ vatis claríssimæ à S. Hierónymo comprobátæ centónes de Fídei nóstræ mystériis, è Maróns carmínibus, &c. Parísiis, apud Ægidium Gorbínum 1576. f. 27. in 8. *Item* Parísiis, apud Francíscum Stéphanum. 1543.

Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliothéca Patrum, Tom. 5. Lugduni 1677. *Voici ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame dans* l'Index Auctórum Bibl. Patr. Tom. 1. PROBA FALCONIA uxor non Adélphi Procónsulis, ut scribit Isidórus, sed Anícii Probi Præfécti Prætório, póstea Cónsulis, mater Probíni, Olíbrii, & Probi, similiter Cónsulum. De quâ multa Hierónymus Epist. 8. & Barónius Tom. 4. & 5. Annálium. Scripsit Virgilio-centónes qui extant fol. 1218. Flóruit non sub Theodósio junióre, ut vult Sixtus Senénsis, sed sub Gratiáno.

manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

Æ. 2. 712. Vos fámuli quæ dicam ánimis advértite veſtris:
2. 21. Eſt in conſpectu * ramis felicibus árbor — G. 2. 81.
7. 692. Quam neque fas igni cuiquam nec ſternere ferro
7. 608. Relligióne ſacrâ * nunquam conceſſa movéri — Æ. 3. 700.
11. 591. Hàc quicumque ſacros * decérpſerit árbore fetus — 6. 141.
11. 849. Morte luet méritâ, * *nec me* ſenténtia vertit. — 1. 241.
G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam perſuádeat autor
Ec. 8. 48. Commaculáre manus. * Líceat te voce monéri — 3. 461.
G. 3. 216. Fémina, * *nullius te blanda ſuáſio vincat*,
G. 1. 168. Si te digna manet divini glória ruris.

Nous avons auſſi les centons d'Etiène de Pleurre * & de quelques autres. L'Empereur Valentinien, au raport d'Auſone, s'étoit auſſi amuſé à cette ſorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penſer, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit eſt toujours dans les entraves, où la penſée eſt ſubordonée aux mots, au lieu que ce ſont les mots qu'il faut toujours ſubordoner aux penſées. — Auſon. Ep. ante Edyll. XIII.

* Stéphani Pleurrei Æneis ſacra cóntinens acta Dómini N. J. C. & primórum Mártyrum Virgílio-centónibus conſcripta. Parisiis, apud Adriánum Taupinart, 1618. in 4°.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons, nous avons des ouvrages où l'auteur * s'est interdit successivement par chapitres & selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre ** a fait un poème dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaúdite porcélli ; porcórum pigra propágo
Progréditur, plures porci pinguédine pleni
Pugnántes pergunt. Pécudum pars prodigiósa
Pertúrbat pede petrósas plerúmque platéas ;
Pars portentósè populórum prata profánat.

Dans le IX. siècle Hubaud Religieux Bé-

* Liber absque litteris. De Ætátibus mundi & hóminis. Autóre Fábio, Cláudio, Gordiáno, Fulgéntio. *Edidit* P. Jacóbus Hommey Augustiniánus. Pictávii. Prostat Parísiis apud Víduam Cároli Coignard, 1696. *Le titre du manuscrit promet* ab A usque in Z. *mais l'Imprimeur n'a mis au jour que* XIV. *chapitres, c'est à-dire, jusqu'à* l'O *inclusivement ; & il déclare que le copiste a égaré le reste.* Huc usque codex, cujus scriptor addit : ii decem de quibus fit méntio in título, nescio ubi sunt.

** Pugna Porcórum per P. Porcium. *Ce poème est composé de* 248. *vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre* Nugæ Venáles. *Moréri attribue ce poème à* Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.

nédictin

nédictin de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un poème composé à l'honeur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c*.

Cármina, clarísonæ, calvis cantáte Caménæ.

* Un autre s'eſt mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un poème de 2959. vers de ſix piés, dont le dernier ſeul eſt un ſpondée, les cinq autres ſont autant de dactiles. Le ſecond pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le ſuit, à la manière de nos vers françois à rimes ſuivies : en voici le comencement :

Hora noviſ*ſima*, témpora péſ*ſima* ſunt, vigil*émus*.
Ecce mináci*ter* imminet árbi*ter* ille ſupré*mus*.
Imminet, im*minet* ut mala tér*minet*, æqua cor*ónet*,
Recta remú*neret*, ánxia lí*beret*, æthera d*onet*:
Aúferat á*spera*, duráque pónd*era* mentis on*úſta*,
Sóbria m*úniat*, improba p*úniat*, utráque *juſtè*,
Ille pi*iſſimus*, ille gravi*ſſimus* ecce venit R*ex*.
Surgat homo r*eus*, inſtat homo D*eus*, à patre jud*ex*.

Les poèmes dont je viens de parler ſont au-

* Bernardi Morlanenſis, Mónachi órdinis Cluniacenſis, ad Petrum Cluniacenſem Abbátem qui cláruit anno 1140. De Contemptu Mundi, libri tres. Ex vetéribus membráni recens descripti. Bremæ, anno 1597.

jourd'hui au même rang que les acroſtiches & les anagrames. † Le gout de toutes ces ſortes d'ouvrages, heureuſement, eſt paſſé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'eſprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, & ſouvent la montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une ſouris, pourvu qu'elle eut été long-tems en travail.

† L'acroſtiche eſt une ſorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acroſtiche : c'eſt le nom de la pièce qui eſt le mot de l'acroſtiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le ſecond par un *M*, ainſi de ſuite. Ces argumens ſont anciens, & Madame Dacier dans ſes remarques ſur celui de l'Amphitrion fait entendre que Plaute en eſt l'auteur.

Cicéron nous aprend qu'Ennius avoit fait des acroſtiches ; *ἀκροστιχὶς dicitur, cum deinceps ex primis vérſuum litteris áliquid connéctitur, ut in quibusdam Enniánis. Cic.* de Divinatióne l. 2. n. 111. áliter 1 1 v.

S. Auguſtin, de Civ. Dei, l. XVIII. c. 23. parle d'un acroſtiche de la Sybile Erythrée, dont les lettres initiales formoient ce ſens, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

Au reſte acroſtiche vient de deux mots grecs ἄκρος, ſummus, *qui eſt à une des extrémités* ; & στίχος, versus, ordo. ἀκροστιχὶς, ἡ, & ἀκρόστιχον, τὸ ; initium verſus.

A l'égard de l'*anagrame* ce mot eſt encore grec : il eſt composé de la prépoſition ἀνὰ, qui dans la compoſition des mots répond ſouvent à *retrò, rè* ; & de γράμμα, lettre. L'anagrame ſe fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une ſignification diférente ; par exemple, de *Loraine* on a fait *Alérion*.

Il ne paroit pas que les anagrames aient jamais été en uſage parmi les Latins.

Aujourd'hui *le tems* & la dificulté *ne font rien à l'afaire ;* on aime ce qui eſt vrai, ce qui inſtruit, ce qui éclaire, ce qui intéreſſe, ce qui a un objet raiſonable ; & l'on ne regarde plus les mots que come des ſignes ausquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils ſignifient. La vie eſt ſi courte & il y a tant à aprendre à tout âge, que ſi l'on a le bonheur de pouvoir ſurmonter la pareſſe & l'indolence naturèle de l'eſprit, on ne doit pas le mettre à la torture ſur des riens, ni l'apliquer en pure perte.

Molière, Miſant. act. 1. ſc. 2.

XI.

SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

CE mot *abſtrait* vient du latin *abſtráctus* participe d'*abſtráhere*, qui veut dire *tirer, aracher, ſéparer de.*

Tout corps eſt réèlement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais ſouvent on penſe à la longueur ſans faire atention à la largeur ni à la profondeur, c'eſt ce qu'on apèle faire abſtraction de la largeur & de la profondeur ; c'eſt conſidérer la longueur dans un ſens abſtrait : c'eſt ainſi qu'en géo-

métrie on considère le point, la ligne, le cercle, sans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'ocupe d'une idée sans faire atention aux autres idées qui ont un raport naturel & nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique: C'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les Philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire atention à aucun sujet particulier auquel elles soient atachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune atention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'ocupe par abstraction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont raport à celle-là, elle en est come séparée, & c'est pour cela qu'on l'apèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on con-

ſidère un tout par parties, c'eſt une eſpèce d'abſtraction, c'eſt ainſi qu'en anatomie on fait des démonſtrations particulières de la tête, enſuite de la poitrine, &c. mais c'eſt plutot diviſer qu'abſtraire ; on apèle plus particulièrement *faire abſtraction*, lorsque l'on conſidère quelque propriété des objets ſans faire atention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on conſidère l'objet ſans les propriétés.

Le ſens concret au contraire, c'eſt lorsque l'on conſidère le ſujet uni au mode, ou le mode uni au ſujet ; c'eſt lorsque l'on regarde un ſujet tel qu'il eſt, & que l'on penſe que ce ſujet & ſa qualité ne ſont enſemble qu'une même choſe, & forment un être particulier ; par exemple : *ce papier blanc*, *cette table quarrée*, *cette boite ronde* ; *blanc*, *quarée*, *ronde* ſont dits alors dans un ſens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concrétus*, participe de *concréscere* croitre enſemble, s'épaiſſir, ſe coaguler, être composé de ; en éfet, dans le ſens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs ſujets, on ne les ſépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du ſujet, & celle de la propriété.

Tous les ſubſtantifs qui ſont pris adjectivement ſont alors des termes concrets, ainſi quand on dit *Petrus eſt homo*; *homo* eſt alors un terme concret, *Petrus eſt habens humanitâtem.*

Obſervez qu'il y a de la diférence entre faire abſtraction & ſe ſervir d'un terme abstrait. On peut ſe ſervir de mots qui expriment des objets réels & faire abſtraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, ſans avoir égard aux autres parties: on peut au contraire ſe ſervir de termes abstraits ſans faire abſtraction, come quand on dit que la Fortune eſt aveugle.

Des termes abſtraits.

Dans le langage ordinaire *abſtrait* ſe prend pour *ſubtil, métaphyſique*: *Ces idées ſont abſtraites*, c'eſt-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne ſont pas aiſées à comprendre, qu'elles ne tombent point ſous les ſens.

On dit auſſi d'un home qu'il eſt *abſtrait* quand il ne s'ocupe que de ce qu'il a dans l'eſprit ſans ſe prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abſtraits*, ce ſont les mots qui ne marquent aucun objet qui exiſte hors de notre imagination.

Que les homes penſent au ſoleil, ou qu'ils n'y penſent point, le ſoleil exiſte, ainſi le mot de ſoleil n'eſt point un terme abſtrait.

Mais *beauté*, *laideur*, &c, ſont des termes abſtraits. Il y a des objets qui nous plaiſent & que nous trouvons *beaux*, il y en a d'autres au contraire qui nous afectent d'une manière desagréable, & que nous apelons *laids*; mais il n'y a aucun être réel qui ſoit la beauté ou la laideur. Il y a des homes, mais *l'humanité* n'eſt point, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point un être qui ſoit *l'humanité*.

Les abſtractions ou idées abſtraites ſupoſent les impreſſions particulières des objets, & la méditation, c'eſt-à-dire, les réfléxions que nous fesons naturèlement ſur ces impreſſions. C'eſt à l'ocaſion de ces impreſſions que nous conſidérons enſuite ſéparément, & indépendament des objets, les diférentes afections qu'elles ont fait naitre dans notre eſprit, c'eſt ce que nous apelons les propriétés des objets. Je ne conſidérerois pas le mouvement en lui même, ſi je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous ſomes acoutumés à doner des noms particuliers aux objets réels & ſenſibles, nous en donons auſſi par imitation aux idées abs-

traites, come ſi elles repréſentoient des êtres réels; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous comuniquer nos penſées.

Ce qui a ſurtout doné lieu aux idées abstraites, c'eſt l'uniformité des impreſſions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets diférens & pourtant ſemblables en un certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette reſſemblance, cette uniformité d'impreſſion dont ils ſe ſont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous ſervent à abréger le discours, & à nous faire entendre avec plus de facilité; par exemple, nous avons vu pluſieurs objets blans, enſuite pour exprimer l'impreſſion uniforme que ces diférens objets nous ont causée, & pour marquer *le point dans lequel ils ſe reſſemblent*, nous nous ſervons du mot de *blancheur*.

Nous ſomes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui paſſent ſucceſſivement d'une place à une autre, enſuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une ſorte d'idée générale, nous nous ſervons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra encore mieux par cet exemple.

Les noms que l'on done aux tropes ou

figures dont nous avons parlé, ne repréſentent point des êtres réels; il n'y a point d'être, point de ſubſtance, qui ſoit une métaphore, ni une métonymie; ce ſont les diférentes expreſſions métaphoriques & les autres façons de parler figurées qui ont doné lieu aux maitres de l'art d'inventer le terme de *métaphore* & les autres noms des figures: par là ils réduiſent à une eſpèce, à une claſſe particulière les expreſſions qui ont un tour pareil ſelon lequel elles ſe reſſemblent, & c'eſt ſous ce raport de reſſemblance qu'elles ſont compriſes dans chaque ſorte particulière de figure, c'eſt-à-dire, dans la mème manière d'exprimer les pensées: toutes les expreſſions métaphoriques ſont compriſes ſous la métaphore, elles s'y raportent; l'idée de métaphore eſt donc une idée abſtraite qui ne repréſente aucune expreſſion métaphorique en particulier, mais ſeulement cette ſorte d'idée générale que les homes ſe ſont faite pour réduire à une claſſe à part les expreſſions figurées d'une mème eſpèce, ce qui met de l'ordre & de la nèteté dans nos pensées & abrège nos discours.

Il en eſt de même de tous les autres noms d'arts & de ſciences: la phyſique, par exem-

ple, n'exiſte point, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui ſoit la phyſique: mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions ſur les diférentes opérations de la nature; & enſuíte ils ont doné le nom de *ſcience phyſique* au recueil ou aſſemblage de ces réflexions, où plutot à l'idée abſtraite à laquelle ils raportent toutes les obſervations qui regardent les êtres naturels.

Il en eſt de même de *douceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, &c. Chacune de ces idées générales, quoiqu'on en diſe, eſt auſſi poſitive que l'autre, puisqu'elle peut être également le ſujet d'une propoſition.

Come les diférens objets blans ont doné lieu à notre esprit de ſe former l'idée de *blancheur*, idée abſtraite, qui ne marque qu'une ſorte d'afection de l'esprit; de même, les divers objets, qui nous afectent en tant de manières diférentes, nous ont doné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *ſubſtance*, d'*exiſtance*; ſurtout, lorsque nous ne conſidérons les objets que come exiſtans, ſans avoir égard à leurs autres propriétés particulières: c'eſt le point dans lequel les êtres particuliers ſe reſſemblent le plus.

Les objets réels ne ſont pas toujours dans

la même ſituation, ils changent de place, ils disparoiſſent, & nous ſentons réèlement ce changement & cette abſence : alors il ſe paſſe en nous une afection réèle par laquelle nous ſentons que nous ne recevons aucune impreſſion d'un objet dont la préſence excitoit en nous des éfets ſenſibles : delà l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant* : De ſorte que quoique le néant ne ſoit rien en lui même, cependant ce mot marque une afection réèle de l'eſprit, c'eſt une idée abſtraite que nous aquérons par l'usage de la vie, à l'ocaſion de l'absence des objets, & de tant de privations qui nous font plaiſir ou qui nous afligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous propoſoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non* : enſuite à meſure que nous avons réfléchi ſur nos propres ſentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines claſſes, nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit eſt afecté quand il aquiesce, quand il consent, & nous avons apelé *négation* la manière dont notre eſprit eſt afecté

quand il ſent qu'il refuſe de conſentir à quelque jugement.

Les termes abſtraits, qui ſont en très grand nombre, ne marquent donc que des afections de l'entendement; ce ſont des opérations naturèles de l'eſprit, par lesquelles nous nous formons autant de claſſes diférentes des diverſes ſortes d'impreſſions particulières, dont nous ſomes afectés par l'usage de la vie. Tel eſt l'hôme. Les noms de ces claſſes diférentes ne déſignent point des êtres réels qui ſubſiſtent hors de nous: les objets blans ſont des êtres réels; mais la blancheur n'eſt qu'une idée abſtraite: les expreſſions métaphoriques ſont tous les jours en uſage dans le langage des homes, mais la métaphore n'eſt que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abſtraites que nous aquérons par l'uſage de la vie, ſont en nous autant d'idées exemplaires qui nous ſervent enſuite de règle & de modèle pour juger ſi un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'eſt-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impreſſion ſemblable à celle que d'autres objets nous ont cauſée, & dont ils nous ont laiſſé l'idée ou afection habituèle. Nous réduiſons chaque ſorte d'impreſſion que nous re-

cevons, à la claſſe à laquelle il nous paroit qu'elle ſe raporte; nous raportons toujours les nouvèles impreſſions aux anciènes; & ſi nous ne trouvons pas qu'elles puiſſent s'y raporter, nous en feſons une claſſe nouvèle ou une claſſe à part, & c'eſt delà que vièrent tous les noms apellatifs, qui marquent des genres ou des eſpèces particulières, ce ſont autant de termes abſtraits quand on n'en fait pas l'aplication à quelque individu particulier; ainſi quand on conſidère en général le cercle, une vile, *cercle* & *vile* ſont des termes abſtraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle vile en particulier, le terme n'eſt plus abſtrait.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'uſage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des ſolitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il eſt poſſible. C'eſt un avantage que les enfans des grans ont au deſſus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainſi ils ont plus d'idées exemplaires, & c'eſt de ces idées que ſe forme le gout. Un jeune home

qui n'auroit vu que d'excélens tableaux n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'aritmétique, quand on dit *trois louis, dix homes*, en un mot, quand on aplique le nombre à quelque ſujet particulier, ce nombre eſt apelé *concret*, au lieu que ſi l'on dit *deux & deux font quatre*, ce ſont là des nombres abſtraits, qui ne ſont unis à aucun ſujet particulier. On conſidère alors par abſtraction le nombre en lui même, ou plutot l'idée de nombre que nous avons aquiſe par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impreſſions, ſont autant d'êtres particuliers que les Philoſophes apèlent des individus. Parmi cette multitude innombrable d'individus, les uns ſont ſemblables aux autres en certains points: delà les idées abſtraites de genre & d'eſpèce.

Remarquez qu'un individu eſt un être réel que vous ne ſauriez diviſer en un autre lui même: Platon ne peut être que Platon: Un diamant de mile écus peut être diviſé en pluſieurs autres diamans, mais il ne ſera plus le diamant de mile écus: cette table, ſi vous la diviſez, ne ſera plus cette table: delà l'idée d'unité, c'eſt-à-dire, l'afection de l'esprit qui conçoit l'individu dans un ſens abſtrait.

Obſervez encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que j'aie vu tous les objets blans pour me former l'idée abſtraite de blancheur ; un ſeul objet blanc pouroit me faire naitre cette idée, & dans la ſuite je n'apèlerois blanc que ce qui y ſeroit conforme, come le peuple n'atribue les propriétés du ſoleil qu'à l'aſtre qui fait le jour. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire que j'aie vu tous les cercles poſſibles, pour vérifier ſi dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence ſont égales ; un objet qui n'a pas cette propriété n'eſt point un cercle, parce qu'il n'eſt pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai aquiſe du cercle, par l'uſage de la vie, & par les réflexions que cet uſage a fait naitre dans mon eſprit.

La Fortune, le Hazard & la Deſtinée, que l'on perſonifie ſi ſouvent dans le langage ordinaire, ne ſont que des termes abſtraits. Cette multitude d'événemens, qui nous arivent tous les jours, ſans que la cauſe particulière qui les produit nous ſoit conue, a afecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cauſe inconue que le vulgaire a apelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Deſtinée* : ce ſont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des cauſes réèles.

Les impreſſions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous feſons ſur ces impreſſions par l'uſage de la vie & par la méditation, ſont la ſource de toutes nos idées, c'eſt-à-dire, de toutes les afections de notre eſprit quand il conçoit quelque choſe, de quelque manière qu'il la conçoive : c'eſt ainſi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent ſon exiſtance & ſes perfections : * *Cœli enarrant glóriam Dei.* ** *Inviſibília enim ipsius per ea quæ facta ſunt intellécta conſpiciúntur, ſempitérna quoque ejus virtus & divínitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naitre en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle ſoit, n'eſt point l'idée d'un être abstrait, elle eſt l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adreſſe : Ainſi l'Univers nous aprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conſerve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconoiſſance & des adorations.

* Pſal. 18. v. 1.
** Ad Rom. 1. v. 20.

Les abſtractions ſont une faculté particulière de notre eſprit, qui doit nous faire reconoitre combien nous ſomes élevés au deſſus des êtres purement corporels.

Dans

Dans le langage ordinaire on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités ; les termes abstraits n'ont mème été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a doné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconu que les mots dont ils se servoient en ces ocasions n'étoient que les signes des afections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; delà l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique ; delà enfin l'erreur * de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la mème assurance que les autres homes parlent des objets réels.

* Absit error opinantium se scire quod nesciunt. *Aug.* in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, & Char. cap. 59. tom. VI. p. 218. Paris. 1685.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler sans prévention la manière dont nous avons aquis nos idées & nos conoissances dans les premières années de notre vie ; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

Réflexions ſur les abſtractions, par raport à la manière d'enſeigner.

Come c'eſt aux Maitres que j'adreſſe cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par raport à la manière d'enſeigner. Le grand art de la Didactique, * c'eſt de ſavoir profiter des conoiſſances qui ſont dèja dans l'esprit de ceux qu'on veut inſtruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'eſt ce qu'on apèle aler du conu à l'inconu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'atention, ou parce qu'on ſupoſe dans les jeunes gens des conoiſſances qu'ils n'ont point encore aquiſes. Un métaphyſicien qui a médité ſur l'infini, ſur l'être en général, &c, perſuadé, que ce ſont là autant d'idées innées, parce qu'elles ſont faciles à àquérir & qu'elles lui ſont familières, ne doute point que ces conoiſſances ne ſoient auſſi familières au jeune home qu'il inſtruit, qu'elles le ſont à lui même; ſur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève la voix, il s'épuiſe, & on l'entend

* La Didactique, c'eſt l'art d'enseigner, Διδακτικὸς, aptus ad docéndum Διδάσκω, dócco.

encore moins. Que ne ſe rapèle-t-il les premières années de ſon enfance? Avoit-il à cet âge des conoiſſances auſquelles il n'a penſé que dans la ſuite, par le ſecours des réflexions, & après que ſon cerveau a eu aquis un certain degré de conſiſtance? En un mot, conoiſſoit-il alors ce qu'il ne conoiſſoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la ſuite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir?

Nous avons beſoin d'impreſſions particulières, & pour ainſi dire, préliminaires, pour nous élever enſuite par le ſecours de l'expérience & des réflexions, juſqu'à la ſublimité des idées abſtraites: Parmi celles-ci, les unes ſont plus faciles à aquérir que les autres, l'uſage de la vie nous mène à quelques-unes presque ſans réflexion, & quand nous venons enſuite à nous apercevoir que nous les avons aquiſes, nous les regardons come nées avec nous.

Ainſi il me paroit qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoiſſances particulières dans quelque art ou dans quelque ſcience que ce ſoit, on ne ſauroit rien faire de plus utile pour ſoi même, que de ſe former des principes d'après ces conoiſſances particuliè-

res, & de mettre par cette voie, de la néteté, de l'ordre, & de l'arangement dans ſes penſées.

Mais quand il s'agit d'inſtruire les autres, il faut imiter la nature ; elle ne comence point par les principes & par les idées abstraites : ce ſeroit comencer par l'inconu ; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiſeaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes : oui ſans doute ; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abſtraites qui renferment des conoiſſances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que ſi par principes vous entendez des notions comunes, des pratiques faciles, des opérations aiſées qui ne ſupoſent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres conoiſſances que celles que vous ſavez bien qu'il a déja ; alors, je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne ſont autre choſe que les idées particulières qu'il faut lèur doner, avant que de paſſer aux règles & aux idées abſtraites.

Les règles n'aprènent qu'à ceux qui ſavent déja, parce que les règles ne ſont que des

obſervations ſur l'uſage, ainſi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en doner la définition.

Il n'y a rien de ſi naturel que la Logique & les principes ſur leſquels elle eſt fondée; cependant les jeunes logiciens ſe trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maitres qui comencent par leur doner en abrégé le plan général de toute la philoſophie; qui parlent de *ſcience*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cauſe*, de *catégorie*, d'*univerſaux*, de *degrés métaphyſiques*, &c, come ſi c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abſtractions de l'eſprit. Je ſuis perſuadé que c'eſt ſe conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mètre, pour ainſi dire, devant les yeux quelques-unes des penſées particulières qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abſtraites.

J'eſpère traiter quelque jour cet article plus en détail & faire voir que la méthode analitique eſt la vraie mèthode d'enſeigner, & que celle qu'on apèle ſynthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'eſt bone que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on ſait déja ou dans quelques autres ocaſions qui ne ſont pas maintenant de mon ſujet.

XII.

Dernière Observation.

S'il y a des mots Synonimes.

NOus avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres ſignifications que celle qu'il a dans le ſens propre & primitif : *voiles* peut ſignifier *vaiſſeaux*. Ne ſuit-il pas delà qu'il y a des mots ſynonimes, & que *voiles* eſt ſynonime à *vaiſſeaux* ?

Monſieur l'Abé Girard a dèja examiné cette queſtion, dans le diſcours préliminaire qu'il a mis à la tête de ſon Traité *de la juſteſſe de la langue françoiſe*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ſes raiſons, & je prendrai même la liberté de me ſervir ſouvent de ſes termes ; me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abé Girard dequoi ſe ſatisfaire pleinement ſur ce qui regarde le françois.

A Paris, chez d'Houry. 1718.

» On entend comunément par *ſynonimes* » les mots qui ne diférant que par l'articula- » tion de la voix, ſont ſemblables par l'idée » qu'ils expriment. Mais y a-t-il de ces ſortes » de mots ? Il faut diſtinguer :

» Si vous prenez le terme de *ſynonime* dans id. p. 26. & 27.
» un ſens étendu pour une ſimple reſſemblan-
» ce de ſignification, il y a des termes ſyno-
» nimes, c'eſt-à-dire, qu'il y a des mots qui
» expriment une même idée principale : «*fer-
re*, *bajulare*, *portare*, *tollere*, *ſuſtinere*, *gerere*,
geſtare, ſeront en ce ſens autant de ſynoni-
mes.

Mais ſi par *ſynonimes*, vous entendez des p. 28.
mots qui ont » une reſſemblance de ſigni-
» fication ſi entière & ſi parfaite, que le ſens
» pris dans toute ſa force & dans toutes ſes
» circonſtances ſoit toujours & abſolument
» le même, enſorte qu'un des ſynonimes ne
» ſignifie ni plus ni moins que l'autre ;
» qu'on puiſſe les employer indiféremment dans
» toutes les ocations, & qu'il n'y ait pas plus
» de choix à faire entre eux pour la ſignifi-
» cation & pour l'énergie qu'entre les goutes
» d'eau d'une même ſource pour le goût &
» pour la qualité : dans ce ſecond ſens il n'y
» a point de mots ſynonimes en aucune lan-
» gue. « Ainſi *ferre*, *bajulare*, *portare*, *tollere*,
ſuſtinere, *gerere*, *geſtare*, auront chacun leur
deſtination particulière : en éfet,

Ferre, ſignifie porter, c'eſt l'idée princi-
pale.

Bajulâre, c'eſt porter ſur les épaules ou ſur le cou.

Portâre ſe dit proprement lorſqu'on fait porter quelque choſe ſur des bêtes de ſome, ſur des charètes ou par des crocheteurs. *Portâri dicimus ea quæ quis jumento ſecum ducit.* Voyez le titre XVI. du cinquantième livre du Digeſte *de verborum ſignificatione.*

Tite Live, l. XXXVIII. n. 5. Feſtus, v. Tolleno.

Tóllere, c'eſt lever en haut ; d'où vient le ſubſtantif *tolléno, ónis*, c'eſt une machine à tirer de l'eau d'un puits.

Suſtinére, c'eſt ſoutenir, porter pour empêcher de tomber.

Corn. Nep. 14. 3.

Gérere, c'eſt porter ſur ſoi : *Gáleam gérere in cápite.*

Geſtáre vient de *gérere*, c'eſt faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces diférences, il arive ſouvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conſervant toujours l'idée principale & en aïant égard à l'uſage de la langue ; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement ces mots ne ſont pas ſynonimes, c'eſt qu'il n'eſt pas toujours permis de mètre indiféramment l'un pour l'autre. Ainſi quoi qu'on diſe *morem gérere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portâre*, &c.

Les Latins ſentoient mieux que nous ces diférences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & geſtum intereſt, licet videátur quædam ſubtilis diferéntia*, dit un ancien Juriſconſulte. D'autres ont remarqué que *acta própriè ad togam ſpectant, geſta ad militiam.* Varron dit que c'eſt une erreur de confondre *ágere*, *fácere* & *gérere*, & qu'ils ont chacun leur deſtination particulière. *

L. licet. 53. Digeſt. de verbórum ſignificatióne.

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens ſur la propriété des mots latins : Tels ſont Feſtus *de verbórum ſignificatióne* ; Nonius Marcellus *de váriâ ſignificatióne ſermónum.* Voyez *Grammátici véteres.*

On peut encore conſulter un autre recueil qui a pour titre *Autóres linguæ latinæ.* De plus, nous avons un grand nombre d'obſervations répandues dans Varron *de linguâ latinâ*, dans les comentaires de Donat & de Servius : elles

* Propter ſimilitúdinem agéndi, & faciéndi, & geréndi, quidam error his qui putant eſſe unum : poteſt enim quis áliquid fácere & non ágere : ut poéta *facit* fábulam & non *agit* ; contra actor *agit* & non *facit*, & ſic à poéta fábula *fit* & non *ágitur*, ab actóre *ágitur* & non *fit* : contra Imperátor qui dicitur res gérere in eo neque *agit*, neque *facit*, ſed *gerit*, id eſt ſuſtinet : tranſlátum ab his qui ónera gerunt quòd ſuſtinent. *Varr.* de ling. lat. l. v. ſub finem.

ſont voir les diférences qu'il y a entre pluſieurs mots que l'on prend comunément pour ſynonimes. Quelques auteurs modernes ont fait auſſi des réflexions ſur le mème ſujet ; tels ſont le P. Vavaſſeur Jéſuite dans ſes remarques ſur la langue latine, Sciopius, Henri Etiène, *de latinitáte falsò ſuſpéctâ*, & pluſieurs autres.

On tire auſſi la mème conſéquence de pluſieurs paſſages des meilleurs auteurs ; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la diférence qu'il y a entre *amáre* & *diligere*.

Cicer. Ep. ad fam. l. 9. Ep. 14.

Quis erat qui putáret ad eum amórem quem erga te habébam, poſſe áliquid accédere ? Tantum accéſſit, ut mihi nunc dénique amáre videar, ánteà dilexiſſe. » Qui l'auroit pu croire, dit Cicéron, que » l'afection que j'avois pour vous eut pu rece- » voir quelque degré de plus : cependant elle » eſt ſi fort augmentée que je ſens bien qu'à » la vérité vous m'étiez cher autrefois, mais » qu'aujourd'huy je vous aime tendrement. «

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi commémdem eum quem tu ipſe diligis ; ſed tamen, ut ſcires eum non à me diligi ſolum, verum étiam amári, ob eam rem tibi hæc ſcribo.* » Vous l'aimez, mais je » l'aime encore davantage ; & c'eſt pour cela » que je vous le recomande. «

Voilà une diférence bien marquée entre

amáre & *diligere* ; Cicéron obſerve ailleurs qu'il y a de la diférence entre *dolére* & *laboráre*, lors même que ce dernier mot eſt pris dans le ſens du premier : *Intereſt áliquid inter labórem & dolórem ; ſunt finitima omnino, ſed tamen differt áliquid : labor eſt functio quædam vel ánimi vel córporis, gravióris óperis vel múneris ; dolor autem motus aſper in córpore . . . áliud inquam eſt dolére, áliud laboráre. Cum várices ſecabántur Cn. Mário, dolébat ; cum æſtu magno ducébat agmen, laborábat.* Tuſcul. l. 2. n. 15.

Les ſavans ont obſervé de pareilles diférences entre pluſieurs autres mots, que les jeunes gens & ceux qui manquent de gout & de réflexion regardent come autant de ſynonimes. Ce qui fait voir qu'il n'eſt peut-être pas auſſi utile qu'on le penſe de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque » qu'*entre toutes* » *les diférentes expreſſions qui peuvent rendre une ſeule* » *de nos pensées, il n'y en a qu'une qui ſoit la bone :* » *que tout ce qui ne l'eſt point eſt foible & ne ſatis-* » *fait pas un home d'eſprit.* Ainſi ceux qui ſe font doné la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en afectant d'éviter les termes dont ces auteurs ſe ſont ſervis, auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le gout qu'il n'aporte de lumière. L'une Caract. des Ouv. de l'eſprit.

& l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, & la finesse de la langue, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque divinité ; *Sylva*, un bois en général : Virgile ne manque pas à cette distinction ; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Virg. Ecl. 6. v. 73. Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apollo glorietur.*

Nex, necis, vient de *necare*, & se dit d'une mort violente : au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule :

Æn. 8. v. 202. . . . . Nece Geryonis spoliisque superbus :

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis.*

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on reconoitra cet usage propre des termes, & par conséquent l'inutilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que pour

inſpirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raiſons pour lesquelles il n'y a point de ſynonimes parfaits.

1. S'il y avoit des ſynonimes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le ſigne éxact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue ſont ſynonimes : *maints* eſt ſynonime de *pluſieurs* ; mais le premier n'eſt plus en uſage : c'eſt la grande reſſemblance de ſignification qui eſt cauſe que l'uſage n'a conſervé que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'uſage, ce tiran des langues, y opère ſouvent des merveilles que l'autorité de tous les ſouverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il eſt fort inutile d'avoir pluſieurs mots pour une ſeule idée ; mais il eſt très avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque raport entre elles.

3. On doit juger de la richeſſe d'une langue par le nombre des penſées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue ſera véritа-

blement riche, ſi elle a des termes pour diſtinguer, non ſeulement les idées principales, mais encore leurs diférences, leurs délicateſſes, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de préciſion, de ſimplicité, & de compoſition.

4. Il y a des ocaſions, où il eſt indiférent de ſe ſervir d'un de ces mots qu'on apèle ſynonimes, plutot que d'un autre; mais auſſi il y a des ocaſions, où il eſt beaucoup mieux de faire un choix: il y a donc de la diférence entre ces mots; ils ne ſont donc pas exactement ſynonimes.

Lorſqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comune, ſans y joindre ou ſans en exclure les idées acceſſoires; on peut employer indiſtinctement l'un ou l'autre de ces mots, puiſqu'ils ſont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre; mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le diſtingue de l'autre; & à laquelle il faut avoir égard ſelon le plus ou le moins de préciſion que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix eſt un éfet de la fineſſe de l'esprit, & ſupoſe une grande conoiſſance de la langue.

BIBLIOTECA REAL
FIN
I

TABLE

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.

ART. I. *IDée générale des figures.* page 1.
ART. II. *Diviſion des figures.* 12.
ART. III. *Diviſion des figures de mots.* 13.
ART. IV. *Définition des Tropes.* 14.
ART. V. *Le traité des Tropes eſt du reſſort de la Grammaire ; on doit conoitre les tropes pour bien entendre les auteurs & pour avoir des conoiſſances exactes dans l'art de parler & d'écrire.* 18.
Réponſe à une objection. 20.
ART. VI. *Sens propre, Sens figuré.* 22.
ART. VII. *Réflexions générales ſur le ſens figuré.* 25.
I. *Origine du ſens figuré.* 25.
II. *Uſages ou éfets des tropes.* 26.
III. *Ce qu'on doit obſerver, & ce qu'on doit éviter dans l'uſage des tropes, & pourquoi ils plaiſent.* 33.
IV. *Suite des réflexions générales ſur le ſens figuré.* 35.
V. *Obſervations ſur les Dictionaires latins-françois.* 37.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I. *LA Catachrèſe, abus, extenſion ou imitation.* page 4.
II. *La Métonymie.* 63.
III. *La Métalepſe.* 85.
IV. *La Synecdoque.* 92.
V. *L'Antonomaſe.* 107.
VI. *La Comunication dans les paroles.* 116.
VII. *La Litote.* 118.
VIII. *L'Hyperbole.* 119.
IX. *L'Hypotypoſe.* 122.
X. *La Métaphore.* 125.
Remarques ſur le mauvais uſage des métaphores. 138.
XI. *La Syllepſe Oratoire.* 143.
XII. *L'Allegorie.* 145.
XIII. *L'Alluſion.* 153.
XIV. *L'Ironie.* 162.
XV. *L'Euphémiſme.* 164.
XVI. *L'Antiphraſe.* 175.
XVII. *La Périphraſe.* 179.
XVIII. *L'Hypallage.* 187.
XIX. *L'Onomatopée.* 198.
XX. *Qu'un même mot peut être doublement figuré.* 200.

XXI. *De la ſubordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.* 202

XXII. 1. *Des tropes dont on n'a point parlé.*
11. *Variété dans la dénomination des tropes.* * 207.

XXIII. *Que l'uſage & l'abus des tropes ſont de tous les tems & de toutes les langues.* * 210.

TROISIEME PARTIE.

DEs autres ſens dans leſquels un même mot peut être employé dans le diſcours. page 207.

I. *Subſtantifs pris adjectivement, adjectifs pris ſubſtantivement, ſubſtantifs & adjectifs pris adverbialement.* 207.

II. *Sens déterminé, ſens indéterminé.* 213.

III. *Sens actif, ſens paſſif, ſens neutre.* 214.

IV. *Sens abſolu, ſens rélatif.* 219.

V. *Sens collectif, ſens diſtributif.* 220.

VI. *Sens équivoque, ſens louche.* 221.

VII. *Des jeux de mots & de la Paronomaſe.* 226.

VIII. *Sens compoſé, ſens diviſé.* 228.

IX. *Sens litéral, ſens ſpirituel.* 230.
Diviſion du ſens litéral. 231.

TABLE.

Division du sens spirituel. 238.
Sens moral. 238.
Sens allégorique. 240.
Sens anagogique. 243.
X. *Du sens adapté, ou que l'on done par allusion.* 245.
Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens. 246.
Suite du sens adapté. De la Parodie & des Centons. 251.
XI. *Sens abstrait, sens concret.* 259.
Des Termes abstraits. 262.
Réflexions sur les abstractions par raport à la maniere d'enseigner. 274.
XII. *Dernière observation. S'il y a des mots synonimes.* 278.

Fin de la Table.

APROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Manuscrit, qui a pour titre, *Les véritables principes de la Grammaire, ou Nouvele Grammaire raisonée*, &c. Cet ouvrage, où l'on remarque un système original & bien lié, ne peut être que le fruit d'un travail & d'une méditation de plusieurs années. Je suis persuadé par l'examen que j'en ai fait avec une atention singulière, que le public en trouvera la pratique très utile & très aisée en même tems, & qu'il tirera de grands secours des avis sages & judicieux qui sont répandus dans cet ouvrage. Fait à Paris ce 21 de Mai 1729. DEMORET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur DU MARSAIS, Nous aïant fait remontrer qu'il auroit compoſé un ouvrage qui a pour titre, *Les véritables principes de la Grammaire, ou nouvèle Grammaire raiſonée*, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & doner au public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Preſentes. A ces Cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes; conjointement ou ſéparement; & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notre contre-ſcel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes; faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit livre ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation desdits Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, domages & interêts; à la charge que ces préſentes ſeront enregis-

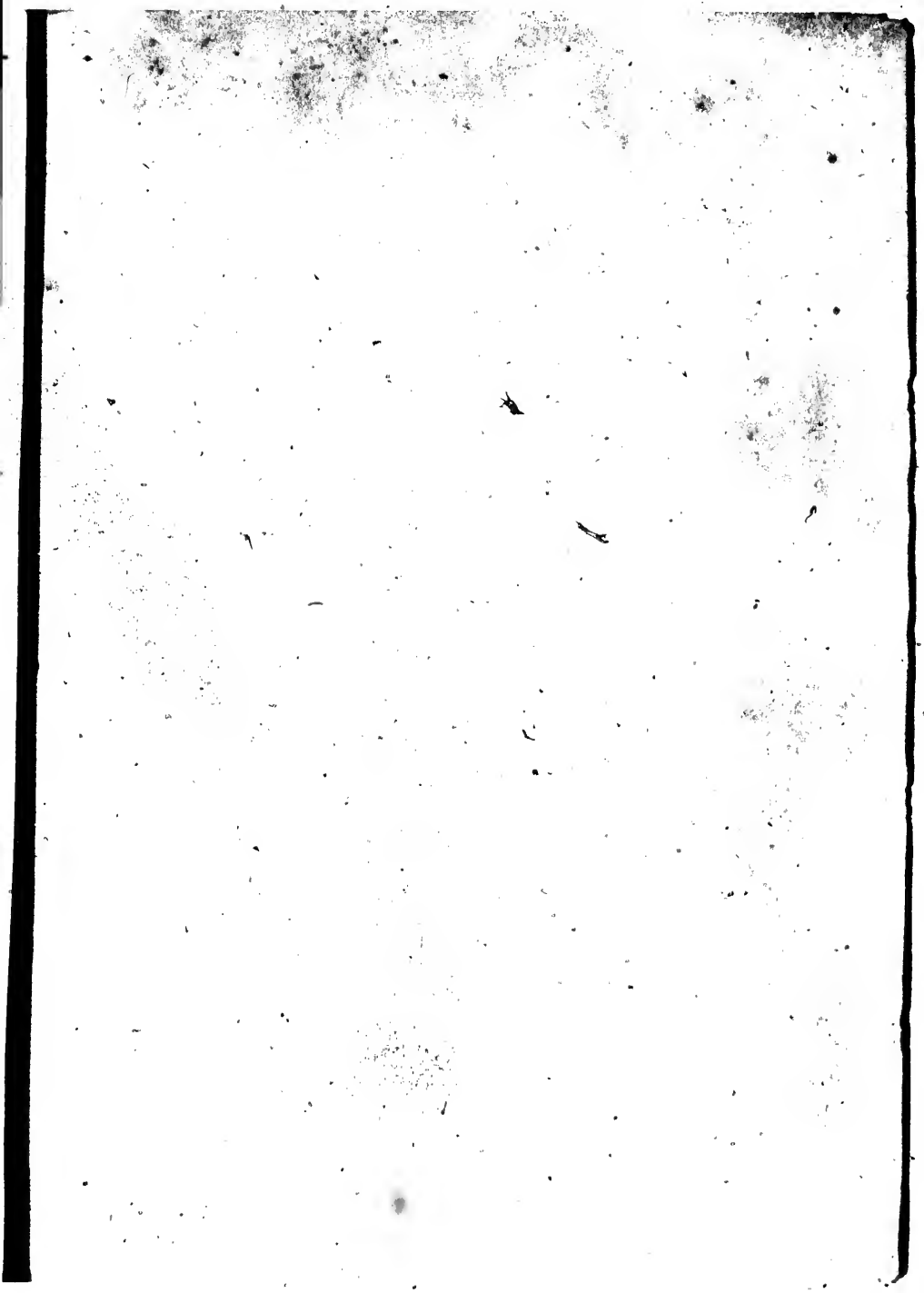
trées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou l'imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'aprobation y aura été donée, és mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde de Sceaux de France, le ſieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Preſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée come à l'Original. Comandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le troiſiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

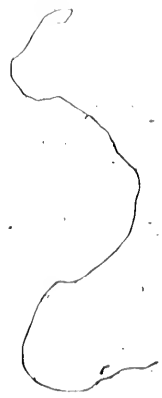
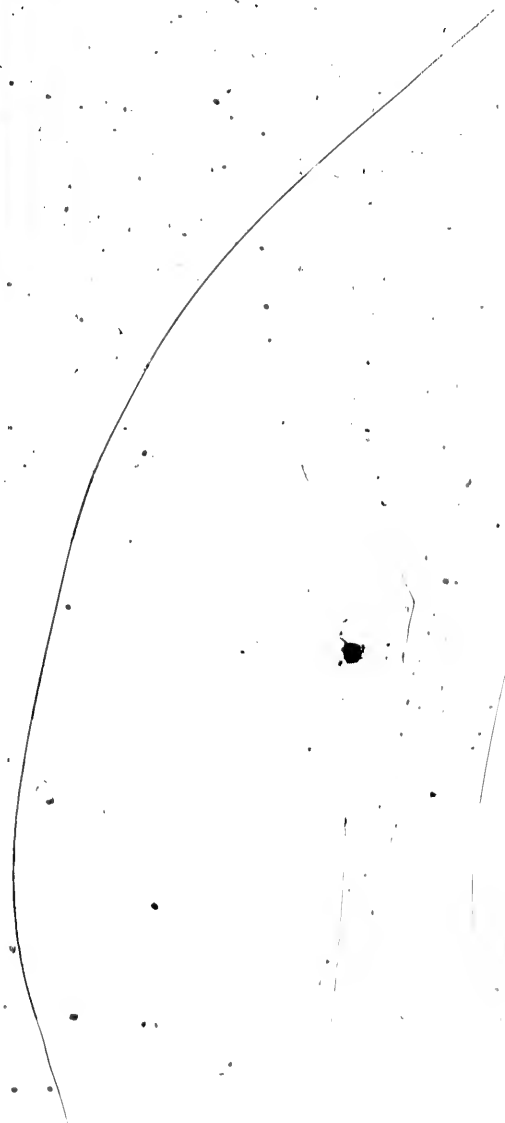
SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 363. *fol.* 307. *conformément au Reglement de* 1723. *A Paris le ſept Juin* 1729.

P. A. LE MERCIER, Syndic.



Les microfiches ci-jointes prés
ou lacunes inhérents au documen
prions de nous en excuser.

Reliure trop serrée

jointes présentent certains défauts
au document original. Nous vous
user.